

### 9.3. *Éléments de l'ontologie*

9.3.2. **Partie II, p. 132 à 263 Contenu : voir p. 265.** Notes d'étude : p. 240

#### **Exemple 18.-- Ontologie holistique : la théorie abc. (132/136).**

La "vérité" ou "réalité révélée" contient des données non seulement pour l'objet mais aussi pour le sujet. Dans le langage des rationalistes éclairés - surtout depuis le XVIIIe siècle -, ces données sont appelées "préjugés", c'est-à-dire des jugements ou des principes (axiomes) qui sont déjà à l'œuvre avant nos jugements (conscients).

#### ***La théorie de l'interprétation ou "herméneutique".***

C'est là qu'intervient le fait que les "lunettes" avec lesquelles nous regardons, examinons et sondons la réalité, y compris la nôtre ("theoria"), créent la "couleur" (c'est-à-dire l'interprétation) de notre propre réalité, entre autres choses (et parfois même de manière décisive).

Le terme "projection" est approprié ici : "l'hôpital qui se moque de la charité" ! Cela signifie que la marmite qui appelle la bouilloire noire "projette" son propre "rôle de noircissement" dans la bouilloire qu'elle a noircie. Projeter" signifie ici : rejeter sa propre réalité et la transposer dans une autre réalité. C'est ce que font les préjugés, du moins en partie.

Un type de théorie de l'interprétation est la doctrine - d'origine psychiatrique - de la structure ABC de la personnalité (névrotique), -- en bref : "théorie ABC de la personnalité".

**Bibliographie :** A.Ellis / E. Sagarin, *Nymphomania (Une étude de la femme hypersexuelle)*, Amsterdam, 1965, 137vv...

Ce livre fournit à la fois la règle (la théorie qui éclaire les faits) et l'application (les faits de la nymphomanie).

À **propos**, une "nymphomane" est une femme qui est "conduite" d'un homme à l'autre.

Tirez :

**a.** un manque radical de maîtrise de soi ("Quand l'envie vient, je dois la satisfaire rapidement") ;

**b.** l'insatiabilité ("Je dois constamment aller me coucher") ;

**c.** Compulsivité : " Même si je le veux, je ne peux pas le maîtriser " ;

**d.** La haine de soi ("Je suis une salope").

C'est un fait.

Ce qui est demandé ou recherché : une explication (= les conditions nécessaires et suffisantes ou - mieux - les prémisses, c'est-à-dire une " théorie " qui élucide les faits, les rend compréhensibles, - décompose la " vérité " à partir d'eux).

### ***La structure (unité englobante) de la théorie ABC.***

Ces éléments peuvent être rassemblés dans un schéma de base.

A' est une bonne nouvelle à traiter, par exemple. Sur le plan psychiatrique, bien sûr, "A" est un fait difficile à digérer, par exemple une déception amoureuse. A' agit comme un stimulus.

B' se résume à l'ensemble des présuppositions - idiosyncratiques, directes, préférentielles et/ou scientifiques (telles que Peirce les conçoit : EO 119) - qui, inévitablement, influencent aussi le traitement du donné ('A').

C" est la réaction ou l'interprétation finale, -- la réponse finale à la question posée ("A").

Ce schéma est une amélioration cognitive du schéma trop simpliste "stimulus (A) / réponse (C)", auquel il manque le terme intermédiaire "B" lié au sujet (les lunettes à travers lesquelles le sujet voit les choses).

### ***Typologie.***

Les auteurs - Ellis et Sagarin, psychologues/psychiatres - distinguent deux types principaux dans leur travail de restauration de l'âme. En particulier : un même A (fait) peut provoquer une pluralité de BC (propositions / réponses).

### ***Le bon sens.***

Veuillez noter que le terme "sens commun" (Fr.), "commonsense" (Eng.), "gemeiner Menschenverstand" (Dt) signifie autre chose (c'est-à-dire tout ce que pense le représentant moyen d'une communauté).

Le terme "sens commun" est utilisé par les auteurs de la manière suivante : "J'ai vécu, au point A, quelque chose que je n'oublierai jamais. Par exemple, une erreur de calcul douloureuse. Mais, au point B, je me dis : "Je peux supporter la douloureuse erreur de calcul. Je regretterai toujours A. Mais je peux le gérer, le supporter". Conséquence : au point C, je vis des sentiments tempérés (complètement contrôlés) de déception, de regret, -- d'agacement. Rien de plus".

### ***2... La névrose.***

Ou plutôt : l'esprit névrotique... "J'ai vécu, en A, une expérience que je ne pourrai jamais oublier. En B, je me dis : "Je ne peux pas faire face à... supporter quelque chose comme ça : c'est si terrible". Ça fait de moi une personne sans valeur. En C, je tombe dans des "émotions" (crises de colère) féroces et insupportables : confort, dépression, colère, hostilité, mélodrame.

Littéralement, Ellis/Sagarin disent : "Au point B, le névrosé se fait des illusions".

**Conclusion** - Ce n'est pas la réalité (calcul erroné A) seule (= condition ou incitation nécessaire mais insuffisante), mais les hypothèses (B) généralement irréfléchies (cachées, dissimulées et donc "fausses") qui donnent lieu à la névrose (C).

### ***La théorie de l'ABC est logique.***

La logique ou la pensée classique est un raisonnement : “si ..., alors ...”.

En termes de Jevons-Lukasiewicz, la structure ABC se lit comme suit : “Si A et B, alors C. Donc A et B”.

Explication : “si A et B, alors C” est l’hypothèse, en termes platoniciens (le raisonnement préconçu) ; “eh bien, C” est l’interprétation préconçue (de bon sens ou névrotique), la forme finale du comportement ; “donc “(pour comprendre, rendre intelligible, “expliquer” C) (nous décidons logiquement des prépositions) A et B”.

Relisons EO 96. -- Le raisonnement ci-dessus est un raisonnement réducteur (“Si A, alors B. Donc A”) de type inductif, à savoir une généralisation. Car “si A et B, alors C” est la règle ou la loi générale (présupposée), tandis que l’énoncé de cette règle “bien, C ; donc A et B” en est une application, qui met sur la voie de la généralisation.

Nous disons bien “mettre sur la route”, car le raisonnement réducteur ou rétrograde est restrictif, c’est-à-dire qu’il est vrai et soumis à d’autres échantillons ayant une valeur de corroboration (“vérification”, pour parler avec Karl Popper).

### ***Un autre modèle.***

***Bibliographie*** : Lea Marcou, *Le goût (Une affaire d’apprentissage)*, in : Que choisir/ Santé (Paris) 1991 : janv., 18/21.

Nicole dit qu’elle éprouve “une aversion invincible pour les tripes”. Une dissection plus poussée - anamnèse (ED 52 (65;117)), souvenir ordonné - révèle que le dégoût remonte à “l’époque où, quelques heures après en avoir mangé, elle est tombée malade”. En d’autres termes, les erreurs de calcul, aussi petites soient-elles (un estomac de tripes n’est pas une tragédie maintenant !), “marquent” l’âme et forment dans l’âme un “B” (une prémisse, résultant d’une expérience).

Les sociologues et les psychologues montrent que, par exemple, nos préférences et nos rejets en matière de goût sont influencés par.. :

- a. (psychologique) notre personnalité (dont un exemple sera donné plus loin),
- b. (sociologique) notre famille,
- c. (culturologique) notre culture entière.

***Modèle*** - Psychologique : Monique, une jeune femme, dit : “J’ai toujours aimé les ris de veau, les rognons, les cervelles. Tout ce qui est à l’intérieur du corps et qui évoque directement l’animal”. Ici, le “B” vient de l’inconscient ou de la vie de l’âme subconsciente, apparemment : “toujours déjà” Ou peut-être que notre Monique a oublié le fait “traumatisant” de, par exemple, son enfance.

### ***Mauvaise induction.***

Notez le comportement de Nicole, après qu'elle en ait eu marre des tripes. A partir de ce seul échantillon, elle généralise à toutes les tripes possibles ! Son comportement fondamentalement "irrationnel" (c'est-à-dire injustifiable d'un point de vue logique) est basé sur l'induction, mais en négligeant sa nature restrictive : un moment ne signifie pas tous les moments (possibles).

Les Latins appelaient cela par un proverbe : "Ab uno disce omnes" (en vertu d'un cas, on apprend tous les cas).

Une telle induction irrationnelle est courante : par exemple, on a eu une "expérience désagréable" avec un professeur une fois et à partir de maintenant "tous les professeurs sont passés par là" !

Ou l'inverse : on a navigué une fois avec un commerçant et à partir de là, on lui fait confiance pour toutes les affaires futures. Dans ce dernier cas, on parle de confiance "naïve". Après tout, ce n'est pas parce qu'un commerçant agit consciencieusement une fois qu'il gagne la confiance "sans discussion" (c'est-à-dire pour tous les cas futurs).

### ***Note.-- Les termes "esprit commun ou névrotique".***

En effet, l'esprit ou l'intellect d'une personne non névrosée est exactement le même que celui d'une personne névrosée. Mais le B, les hypothèses, dont émanent les deux pouvoirs de raisonnement, diffèrent.

Raisoner", c'est la logique pure ou la pensée. "Suggérer", c'est appliquer la pensée ou la logique.

### ***La logique appliquée dans la projection.***

EO 132. -- Nicole "projette" précisément une expérience ou un échantillon dans tous les cas suivants ! On voit que la projection implique aussi une application du raisonnement (logique) ! Et une généralisation erronée en est le cœur.

Le terme "B" en tant que mentalité.

On dit souvent : "Elle ne le prendra pas. Sa mentalité est différente".

En 1960, l'universitaire du milieu du siècle dernier Georges Duby a mis en circulation l'expression "histoire des mentalités" dans un article : *Histoire des mentalités*, in : Ch. Samaran, éd. *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Pléiade, 1960, 937/966.

Cela est comparable à des choses comme l'histoire des idées ou le drame des idées (il convient de noter que le terme "idée" est utilisé ici de manière purement épistémologique (idée, concept) et non platonique (structure objective)).

On peut, en effet, appeler les présuppositions (dans l'esprit) - B - "la mentalité". Le schéma final d'interprétation devient alors : A (les données) est interprété (C) via la mentalité (B).

***B. Les présupposés (secrets) : transphénoménaux.***

Le professeur de Waelhens, un expert des mouvements phénoménologiques de l'époque, a dit un jour que chaque phénoménologue donnait sa propre interprétation individuelle de la phénoménologie.

Ce fait confirme notre thèse : le fait, A, ne devient une interprétation C qu'à travers les "lunettes" des présuppositions liées au sujet (traditions, théories établies, mentalités de toutes sortes).

Mais cela attire l'attention sur le caractère restrictif de la phénoménologie pure ! Les présupposés secrets B restent trop cachés. Ils ne sont pas des "phénomènes" : ils ne se montrent pas. Les réductions eidétiques et phénoménologiques (EO 121) sont compromises en tant que sources de vérité, s'il est vrai que le phénomène lui-même est déjà transphénoménalement "entaché" de préjugés ; sans que le sujet phénoménologique s'en rende compte. La description phénoménologique de "tout ce qui se montre immédiatement" est valable de manière restrictive, c'est-à-dire sous réserve de contacts ultérieurs, si nécessaire non phénoménologiques, avec la réalité.

Parménide lui-même ne disait-il pas déjà : " L'être est là selon lui-même " (" kath 'heauto ") ? (EO 03). En soi, il est là selon lui-même, mais en tant que "phénomène", il est peut-être déjà perçu selon le sujet au lieu de "selon lui-même" !

**Note** -- Ceci explique pourquoi les plus anciens penseurs grecs cherchaient déjà un "hetairo", un compagnon de pensée, et pourquoi Socrate et Platon, dans son sillage, ont dialogué pour parvenir ensemble à la pleine vérité de l'être, de la réalité.

Cette même réserve explique pourquoi Platon a écrit des dialogues "aporétiques", des dialogues qui se terminent par un non-savoir : on a dialogué et on a encore des réserves sur le résultat. Ainsi, on se rend compte qu'on ne parvient à l'être en soi que comme phénomène-pour-un-sujet et non pas simplement et purement "en soi, selon soi".

***L'idéologie.***

***Bibliographie*** : J. Servier, *L'idéologie*, PUF, 1982.

Au sens actuel, une "idéologie" est un système d'idées qui régit une communauté en tout ou en partie, plutôt dans le but de la soumettre le plus possible. Ceci sans motifs rationnels suffisants : c'est un B, un goguenard !

### **Exemple 19.-- Ontologie holistique : axionique. (137/142).**

Hippocrate de Chios vivait -470/-400. Platon vivait -427/-347.-- Déjà Hippocrate avait écrit un livre sur les mathématiques, *Stoicheia geometrias* (Elementa geometriae, Éléments de géométrie). Avec d'autres mathématiciens ultérieurs, il devance le très célèbre Eukleides d'Alexandria (-323/ -283), qui a également écrit *Stoicheia geometrias*.

Le fait que les mathématiques de l'époque avaient déjà adopté la structure axiomatico-déductive est démontré par le fait que, par exemple, Platon (et plus tard Aristote) se réfère aux mathématiques de l'époque comme à une science axiomatico-déductive.

La "synthesis" (déduction) de Platon, par exemple, est un modèle de la méthode hypothétique de l'époque (EO 73v.). À partir de notions et de jugements préconçus, on déduit des propositions selon des règles logiquement strictes. "Les mathématiciens partent de certains principes ('archai'), des propositions non prouvées, qu'ils considèrent comme évidentes et irréductibles et dont ils pensent donc ne pas avoir à rendre compte. Lorsqu'ils cherchent - par la voie de l'"analysis" (raisonnement réducteur) - les "éléments" ("stoicheia") - éléments présupposés - d'une proposition donnée, ils s'arrêtent à ces mêmes "principes" et ne cherchent pas plus loin ! (E. De Strycker, *Concise history of ancient philosophy*, Anvers, 1967, 104) Nous appelons maintenant ces principes ou "éléments" des "axiomes", des propositions de base.

Aristote de Stageira (-384/-322), le plus brillant élève de Platon, a même formulé la structure de la méthode axiomatico-déductive.

E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Antwerp Nijmegen, 1944, 63vv, résume comme suit.

**1.-- a.** Toutes les propositions (affirmations) de nature déductive se réfèrent à un domaine de la réalité.

**Note :** Beth oublie que les "objets réels" peuvent être compris dans un sens purement ontologique, par exemple les signes des mathématiques ou de la logistique (qui sont des "ietsen", des réalités, purement ontologiques ; plus tard, nous verrons la réalité "nombre entier positif" selon les axiomes de Peano).

**b.** Toutes les propositions d'un système déductif sont "vraies".

**Note.--** Beth oublie que le mot "vrai" peut être compris dans le sens antique de "réalité exposée" : "alethes" (révélé) est tout ce qui est exposé au regard, à l'œil, de notre esprit. Qu'il s'agisse d'une fiction, d'un rêve, d'une opération mathématique ou d'un système culturel, cela n'a pas d'importance : la réalité est de toute façon "mise à nu" (apokalupsis).

**a.** Si une proposition appartient au système axiomatique-déductif, alors une proposition qui en découle logiquement de manière rigoureuse (déduction, “synthesis”, proposition dérivée) lui appartient également.

*Note* : Ceci indique clairement la nature déductive d’un tel ensemble de propositions.

**b.1.** Un nombre limité de termes (concepts de base) dont la signification ne nécessite aucune explication supplémentaire sont préfixés.

*Note* -- A l’instant, il sonnait : “thèses non prouvées” (EO 137).

Un nombre fini de propositions - postulats ou axiomes - dont la “vérité” (la réalité révélée) est évidente, sont avancées.-- Vient alors le complément de la dichotomie.

**b.2.** La signification de tous les autres termes peut être définie à l’aide du nombre fini de postulats.--toutes les autres propositions sont déductibles (= déduction logiquement stricte) du nombre fini de postulats (axiomata, postulats).

Comme le fait très justement remarquer Beth : avec ces phrases, la stoïchiosé (EO 52 ; 54) ou l’analyse factorielle est très clairement exprimée. Un texte axiomatique-déductif est un système, c’est-à-dire un ensemble de données mutuellement indépendantes (distinctes) qui se réfèrent les unes aux autres (indiscernables). Considérons le système des lettres d’un alphabet.

#### *L’induction axiomatique.*

L’induction est d’abord un ou plusieurs échantillons d’une totalité (collection : spécimens ; système : parties).

Quand Aristote dit très sèchement : “un nombre fini de termes et un nombre également fini de propositions de base”, il insinue que l’on choisit dans une totalité qui dépasse ce nombre fini.

Depuis les anciens mathématiciens, l’Occident a découvert que l’on peut faire des déductions logiques à partir de n’importe quel système de prépositions.

*Schéma* : si A, alors B ; bien, A ; donc B - disposons-nous d’un instrument approprié pour vérifier avec précision (avec akribeia), par exemple, la valeur de réalité du “B” dans la structure ABC. (EO 132) pour vérifier avec précision (avec akribeia). Nous allons maintenant développer plus avant.

Supposons que quelqu'un ayant l'esprit de Dieu, au sens biblique traditionnel, rassemble toutes les prépositions possibles, qui, en plus de toutes les prépositions factuelles, expriment également toutes les prépositions possibles. Cela constituerait une collection gigantesque.

Eh bien, tous ceux qui travaillent de manière axiomatique et déductive ne prennent de la totalité qu'une partie, "un nombre fini" (dit Aristote). Une telle chose n'est qu'un échantillon unique, une caractéristique de la méthode inductive.

C'est ce que nous appelons l'induction axiomatique : tout nombre fini de présuppositions - axiomes - est limité à tout ce qui peut être révélé concernant "une sphère de réalité" grâce à ces axiomes. Les axiomes, en nombre fini, permettent d'appréhender la réalité totale, mais de manière très limitée. Les axiomes sont les "lunettes" à travers lesquelles on regarde un domaine de la réalité.

### ***Axiomatique et ABC - structure de l'interprétation.***

L'éléate Zénon d'Élée (+-500) - selon Aristote - s'est rendu compte que tant les thèses de son maître Parménide que celles de ses adversaires étaient insuffisamment probantes. D'où son slogan : "Ni toi, adversaire, ni moi, avocat", qui prouve de manière décisive ce que tu affirmes. Les deux parties n'avaient pas d'arguments "apodictiques" mais seulement "dialectiques" (en langage aristotélicien : probables) à l'appui.

Eh bien, toute axiomatique, en proposant un nombre fini d'axiomes, limite son influence sur le domaine qu'elle couvre à un échantillon. Elle l'exprime dans un système de "propositions vraies (révélatrices)". Ce système offre une prise sur la réalité, mais une prise axiomatiquement limitée.

Nous avons vu que la structure ABC était : A comme "le domaine de la réalité" ; B comme "les présuppositions de celui qui s'engage dans ce domaine", C comme l'interprétation (finale).

Un nombre fini d'axiomes équivaut au B de la structure ABC : ce sont les "lunettes" à travers lesquelles un domaine de la réalité est vu.

**Conclusion** - Une personne axiomatiquement déductive peut dire à une autre personne axiomatiquement déductive : "Toi, avec ton nombre fini d'axiomes, tu ne connais pas tout du domaine de la réalité, pas plus que moi avec mon nombre fini d'axiomes". C'est la leçon qui mène à la modestie. Et au dialogue. Le dialogue est le lieu où des personnes humbles, ayant des points de vue différents, se réunissent.

### ***Modèle applicable.***

Nous allons maintenant donner un exemple d'axiomatique. Mais d'abord, ceci.

Le chapitre actuel est intitulé "ontologie holistique". En effet, la distinction "phénoménal/transphénoménal" est également discutée ici. Les axiomes proposés par Giuseppe Peano (1858/1932 ; logicien, mathématicien, linguiste italien) pour définir le nombre entier positif montrent bien le phénomène, le nombre entier positif, mais, sans modification d'au moins un axiome, ce "nombre fini" d'axiomes reste aveugle au domaine transphénoménal des nombres qui ne sont pas des entiers, des nombres positifs.

En termes de théorie ABC : A est le champ des nombres entiers positifs ("phénomène" ; "original") ; B est le nombre fini d'axiomes ; C est le système de propositions qui constituent les axiomes. B et C constituent le "modèle" qui fournit des informations sur A. Ou encore : Peano parle des entiers positifs dans les termes de ses axiomes et des théorèmes qui en sont déduits.

### ***Bibliographie :***

-- W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1963, 18/52 (Dédution) ;

-- A. Virieux-Reymond, *L'épistémologie*, PUF, 1966, 48/52 (La méthode axiomatique) ;

-- C.-I. Lewis, *La logique et la méthode mathématique*, in : *Revue de Métaphysique et de Morale* 29 (1922) : 4 (oct.-déc.) 458/460.

Remarquez comment Peano met en avant à la fois les premiers concepts et les premiers jugements. Immédiatement, les propositions de base sont données.

### ***1.-- Termes harmoniques et logiques.***

Peano introduit : (harmologiquement " membre de " (= " élément de " ) ; " classe " (ensemble logique) ; -- (logiquement) " contenant " (" implication " : si..., alors... ; - ce qui revient à une identité totale ou partielle (EO 23v.)). Il existe donc une "syntaxe harmologique-logique" minimale : les expressions et les déductions ont des règles minimales).

### ***Termes mathématiques et théorèmes de base.***

Cette section est divisée en deux parties.-- Termes mathématiques de base : nombre, zéro et successeur.

#### ***A.-- Le nom de type ou la classe de "nombre entier positif".***

Les axiomes.

**a.--** Un nombre (positif entier) est une classe (ensemble logique).

**b.--** Zéro - 0 - est un membre de cette classe.

**c.--** Si a est un nombre (= membre de la classe), alors a+, le successeur de a, est aussi un nombre.-- Par exemple :  $0 + = 1$  ;  $1 + = 2$ .

**d.--** Si  $s$  est une classe dont 0 (le zéro) est un membre et si chaque membre (“un seul”) de la classe  $s$  a un successeur, alors chaque nombre (“tous les nombres”) est un membre de  $s$ .

Un tel axiome est appelé “induction mathématique”. En effet, chaque membre de la classe “nombres entiers positifs” est précisément un échantillon qui peut être généralisé à tous les échantillons possibles.

**e.--** Si  $a$  et  $b$  sont des nombres et si le successeur de  $a$  est identique au successeur de  $b$ , alors  $a$  est identique à  $b$ .

En d’autres termes, deux nombres différents ne peuvent pas, par définition axiomatique, avoir le même successeur.

**f.--** Chaque nombre  $a$  a un successeur qui diffère de 0 (zéro).

Cela limite la plage des nombres à 0 et tous les successeurs à 0. Cela n’est possible que pour les nombres positifs.

### ***B.-- Les opérations au sein de la classe.***

Nous constatons qu’en attendant, trois concepts de base sont régulièrement utilisés en mathématiques. A savoir : le nombre, le zéro (0) et le successeur du nombre (0+, 1+, 2+, etc.). Ces “expressions” appartiennent à la syntaxe logique.

**a.--** somme.-- Si  $a$  est un nombre, alors  $a + 0 = a$ .

**b.--** somme.-- Si  $a$  et  $b$  sont des nombres, alors  $a + b+ = (a + b)+$ . En d’autres termes :  $a +$  le successeur de  $b$  est égal au successeur de  $a + b$ .

**c.--** multiplication (produit). -- Si  $a$  est un nombre, alors  $a \times 0 = 0$ .

Si  $a$  et  $b$  sont des nombres, alors  $a \times b+ (le\ successeur\ de\ b) = (a \times b) + a$ -- On peut aussi écrire :  $a \times (b + 1) = (a \times b) + a$ -- Par exemple :  $3 \times (4 + 1) = (3 \times 4) + 3$  (ce qui donne 15 de deux façons).

### ***L’axiomatique est une définition conceptuelle.***

Plus le contenu est petit, plus la taille est grande... C’est ce que montre l’axiome 2. Par exemple, on peut introduire  $-1+$  (le successeur de  $-1$ ) qui a 0 comme successeur.

En d’autres termes, les nombres entiers négatifs sont visibles (deviennent des “phénomènes”). Ce qui est une énorme expansion de l’étendue ou du domaine de la réalité. Grâce à ce nouveau nombre fini d’axiomes, notre esprit “voit” maintenant des choses qui se trouvent en dehors du domaine des nombres positifs. Ce à quoi, auparavant, il était “aveugle”.

### ***Stoïchiose (analyse factorielle).***

Dans le langage ancien, les termes et axiomes ci-dessus sont appelés “ta stoicheia”, les éléments, ou encore “hai archai”, les propositions (“principes”) du nombre positif entier. Voir EO 01, 31, 67).

Virieux-Reymond insiste sur quelques caractéristiques de l’axiomatique.

#### ***a.1.- - Caractère du système.***

Les concepts de base et les jugements de base indépendants (= distincts) forment une cohérence de telle sorte qu’un ou plusieurs d’entre eux précèdent également tous les autres (= complément).

#### ***a.2.-- Cohérence (contradiction logique).***

Le système n’a pas de contradictions concernant les concepts et les propositions (tant les axiomes que les propositions dérivées, déduites). Sinon, il n’y a pas de système.

#### ***b.1.- - Complétude.***

Si, de deux propositions formulées de manière irréprochable selon le système, l’une est prouvable, alors il y a “complétude”.

Si le système est à la fois cohérent et complet, alors de deux propositions contraires, il y en a une et une seule qui est prouvable. Dans ce cas, le système est dit “décidable”.

Bien que ces caractéristiques fondamentales de l’axiomatique ne soient pas pertinentes ici, il est bon de les noter : elles clarifient le caractère entièrement logique.

### ***Axiomatique et science.***

On parle de “sciences axiomatique-déductives” et “d’autres sciences”. Bien. Mais attention : qu’un scientifique mentionne explicitement ou souvent de manière non explicite les axiomes de son sujet n’a pas vraiment d’importance. Car axiomatiquement-déductivement, il procède de toute façon.

1. Comme l’a observé Aristote (EO 137), toute science a pour objet une certaine zone de la réalité totale (de même que les axiomes).

2. En principe, toutes les propositions d’une science sont vraies (révélation de la réalité) (ce que présente également un système abductif).

3. Toute science possède un nombre fini de concepts de base et de jugements de base (axiomes) (= système déductif).

4. Toute science présente des propositions qui sont dérivées de concepts et de jugements de base selon des règles logiquement strictes (= système déductif).

***Conclusion*** - Qu’il le veuille ou non, le scientifique, au sens strict, procède de manière axiomatique déductive. S’il ne le fait pas, son texte comporte des lacunes, voire des contradictions (en d’autres termes, il n’est pas scientifique).

## **Exemple 20.-- Ontologie holistique : le compagnon de l'homme. (143/**

Holistique” signifie “Tout ce qui concerne l'ensemble (la totalité : ensemble et/ou système)”.

Au sens ontologique : “ Tout ce qui concerne l'ensemble de la réalité (“être”) “ (EO 116). L'ontologie est essentiellement une “holistique”, une théorie de la totalité de la réalité. *Panta'*, tout étant (tout ce qui est),-- “Tout ce qui était, est, sera” : voilà ce qui concerne l'ontologie, en tant qu'ontologie.

### ***Inductive***

Inductif “ signifie “ tout ce qui cherche à connaître l'ensemble d'une réalité par échantillonnage “ (EO 93). Une collection est connue par au moins un exemple (échantillon) ; un système est connu par au moins un composant (sous-système) (échantillon).

Décider d'au moins un spécimen (“élément”) à l'ensemble de l'ensemble est appelé “induction généralisée” ; décider d'au moins une partie ou un sous-système à l'ensemble du système ou du système est appelé “induction généralisée” (on essaie de se faire une idée de l'ensemble du système en pénétrant d'une partie au système “entier”). Nous avons vu cela comme les deux types de “stoïchiose”. (EO 94/95).

### ***EO 120/125.***

Le pas que fait le phénoménologue dans la réalité (générale et/ou globale) est très limité : son “échantillon” est “Tout ce qui est phénoménal (direct, immédiat).

### ***EO 126/131.***

Le pas vers le transphénoménal implique des échantillons qui ne sont pas des données immédiatement observables, des réalités.

***Au fait*** : tout comme le phénoménologue, le transphénoménologue fait de même ! Que l'on teste techniquement, physiquement, logiquement, trans-empiriquement (Hans Reichenbach), on n'atteint que des échantillons de l'être total. Quelle en est la raison ? Cela est dû à la structure de nos connaissances.

Nous avons vérifié cette structure en deux étapes.

**1.--** 132/136.-- La théorie ABC de l'observation (c'est-à-dire de la saisie de la réalité) nous enseigne que de la réalité (A), parce que nous partons d'hypothèses (B), nous n'obtenons qu'un aperçu par échantillonnage (C). Rien de plus.

**2.--** 137/ 142.-- L'ontologie axiomatique nous enseigne que tout nombre fini d'axiomes (notez le B d'axiomes) ne donne accès qu'à un domaine également fini de la réalité. Comme modèle, nous avons donné l'axiomatique de Peano concernant le nombre positif entier (le domaine).

En d'autres termes, la réalité ne devient un "phénomène", c'est-à-dire accessible à notre esprit, que si ce même esprit porte en lui les préconceptions (axiomes) correspondantes - appelées "B".

Ou encore : de A, la réalité brutale, non traitée, nous comprenons, à la lumière d'un nombre très réduit d'axiomes, B, seulement "le domaine" qui devient "phénomène" grâce à ces mêmes "axiomes". Ce que nous avons montré EO 137 - au moyen de la conception aristotélicienne de la pensée axiomatique-déductive. Ce qui est exposé dans C, c'est-à-dire ce que nous disons de A, la réalité non traitée, n'est pas simplement A, mais A vu, "exposé" (a.letheia, apokalupsis), grâce à B, les présuppositions.

**Conclusion...** C, c'est-à-dire ce que nous prononçons en termes de phrases vraies, est toujours un échantillon. Le reste de A, la réalité globale, est transphénoménale, située au-delà des limites de notre vision mentale.

Abordons maintenant les présupposés ou axiomes qui déterminent notre connaissance de notre prochain - appelé par les phénoménologues "alter ego", "l'autre moi".

Techniquement parlant : A est maintenant l'autre être humain tel qu'il est en lui-même, non transformé. B est le petit nombre de présuppositions qui nous donnent accès à (les phrases vraies sur) l'autre être humain (qui est donc "le domaine" de notre regard). C est donc ce que nous disons de A, vu à travers B.

**A.-- Le regard de l'esprit commun. (144/147)**

**Bibliographie :** Ch. Lahr, *Cours de philosophie*, I, Psychologie, Paris, 1933-27, 488/490, 230 (Bon sens),-- 230, 641, 710 (Sens commun).

Veillez noter, avec Ch. Lahr, que les termes "bon sens" et "sens commun" ne recouvrent pas la même signification.

Le "bon sens" est, par exemple, "la raison d'un être humain dans la mesure où elle porte un jugement sans ambiguïté sur quelque chose". La "raison commune" est, par exemple, "la raison d'un certain groupe pour ce qui est d'un petit nombre de propositions concernant une réalité acceptée par la grande majorité de ce groupe".

Le bon sens est une question d'épistémologie. Le bon sens est un phénomène sociologique ou d'apprentissage communautaire.

### ***Le commensalisme.***

Résumons l'essence de la philosophie du bon sens.

Cela commence avec Claude Buffier, S.J. (1661/1737 ; *Traité des premières vérités*, Paris, 1717). Ce jésuite français y corrige le point de vue, selon lui trop étroit, de R. Descartes (1596/1650 ; e.a. *Discours de la méthode* (1637)). - En tant que rationaliste moderne, Descartes part du "sens intime" (ce que chacun de nous perçoit intérieurement). Cette perception purement intérieure avait toutes les difficultés du monde à "prouver" par exemple l'existence du "monde extérieur" (dans lequel se trouve bien sûr le semblable ou "l'alter ego") (c'est-à-dire à le rendre rationnellement, c'est-à-dire scientifiquement irréfutable, vrai du sens intime (ou purement sur la vie intérieure de l'âme)).

Pour le penseur rationnel moderne, nous sommes tous, chacun pour soi, radicalement enfermés dans notre petit monde intérieur ou "conscience subjective". C'est pourquoi Cl. Buffier ajoute à ce "sens intime" ce qu'il appelle "le sens commun" ou "common perception". Il arrive ainsi à des "vérités premières" : des vérités fondamentales (axiomata) qui, en plus du "sens intime", proviennent aussi du "sens commun".

L'un de ces axiomes, inhérent à l'esprit commun, est le suivant : en dehors de notre monde intérieur-conscient, il existe un monde extra-mental ou "monde extérieur". Dans ce monde extérieur, il y a d'autres êtres humains. Des êtres humains semblables, par exemple "avec autorité" (l'argument d'autorité - EO 115 - tient ou tombe avec de tels présupposés).

Le "bon sens" au sens strict commence en Écosse - d'où la "philosophie écossaise" - avec Thomas Reid (1710/1796) et son ouvrage *An Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense* (1761). Suivez ses traces : J. Beattie, D. Stewart, Th. Brown, J. Macintosh et d'autres.

Ils développent les intuitions de base de Cl. Buffier. Ils soulignent, entre autres, que "le bon sens" est latent ou explicite chez tous les individus.

En d'autres termes : le bon sens serait, selon eux, une propriété universelle. Du moins là où le bon sens prévaut sur les formes de pensée déviantes.

Mais attention : les Ecossais ne sont pas naïfs ! Dans ce qui passe pour une "mentalité universelle", les penseurs du bien commun distinguent deux couches.

#### **a. Une pièce véritablement universelle**

(par exemple, la conviction qu'un monde extérieur existe réellement, dans une très large mesure indépendamment de nous-mêmes, par exemple, que chacun d'entre nous, s'il est suffisamment normal, possède une dose de liberté).

*D'ailleurs*, cette partie universelle ou quasi-universelle apparaît aussi dans la rhétorique grecque ancienne sous le nom de “eikos”. Eikos “, littéralement : “ ce qui est semblable “, signifie, dans ce contexte, “ tout ce qui, pour la grande masse des gens, semble “ évident “.

**b. Une section privée.**

A titre d'exemple, Lahr donne l'opinion, jusqu'à Copernic (1473/1543 ; fondateur de l'héliocentrisme) et d'autres, que le soleil tourne autour de la terre. Quelque chose qui, d'un point de vue purement phénoménologique, est correct ! Mais il s'agit d'une illusion d'optique, car - en y regardant de plus près, c'est-à-dire en partant d'un autre petit nombre d'axiomes (“héliocentrisme”) - il s'avère que c'est nous, debout sur la terre, qui tournons !

D'un point de vue scientifique, le “sens commun” comprend donc un certain nombre d'idées ou d'impressions non considérées, non examinées, non testées, que l'on peut qualifier de “préjugés”. On a tenté de dresser une sorte de liste de “vérités premières”, d'intuitions fondamentales qui sont caractéristiques du bon sens.

Entrons un peu dans le vif du sujet : parmi les vérités fondamentales, on compte :

(i) des faits ou des réalités mentales : des actes tels que “J'espère que Mieke viendra” (espérer est un acte de l'âme) ; des états tels que “Quand il est dans la maison, je ne me sens pas très bien” (ne pas se sentir bien est un état mental ou de l'âme) ;

Plus loin : la réalité du “je” qui, à travers tous les actes et/ou états, reste identique (on dit aussi “substantiel”) ; “Après tout, je suis le même qu'il y a vingt ans, même si j'ai beaucoup changé” ;

En outre, la réalité de l'observation suffisamment claire (“Nous avons vu, près de Liège, des soucoupes volantes très réelles”) ou du souvenir suffisamment clair (“C'est comme si je l'avais vécu hier seulement”) ;

Il en va de même, par exemple, pour “La couleur verte diffère de la couleur lilas” (si elle est perçue et mémorisée de manière suffisamment claire) ou “Deux plus trois font cinq” (après un enseignement suffisamment clair) ;

(ii) les réalités extra-mentales : les autres êtres humains ; oui, leur vie d'âme dans la mesure où cette “vie intérieure” transparaît de manière suffisamment claire dans leur comportement extérieur perceptible : “Il vit blanc de colère !”.

**Conclusion** - Le passage de la perception intérieure, à la manière de Descartes, à l'expérience "commune", à la manière de Buffier ou de Reid, signifie une augmentation du contact avec la totalité de la réalité. Pour les postulats de Descartes, l'expérience commune est transphénoménale.

Il n'est donc pas surprenant que tant d'énergie ait été dépensée pour "prouver", de manière "rationnelle", l'existence d'un monde extérieur ou l'existence d'un autre moi ("alter ego").

En d'autres termes, le soi-disant "monde extérieur" et, immédiatement, à sa manière, tout autre être humain ne sont pas des réalités immédiatement données pour l'étroit, dans son propre "autisme" et sa conscience fermée. Ils sont indirects, c'est-à-dire via un mécanisme de raisonnement très sophistiqué !

**Note** -- Lorsque le commun des mortels entend que les soi-disant savants s'efforcent de rendre l'existence réelle du monde qui nous entoure "vraie" (révélée) par un raisonnement intelligent, il secoue la tête avec pitié. Après tout, ils partent de la conscience commune de la réalité.

**Note** -- Quelle valeur logique-épistémologique peut-on donc encore attacher aux "preuves" des critico-rationalistes concernant le monde extérieur et les semblables ? Nous renvoyons pour cela à E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Anvers/Nimègue, 1944, 78/92 (Eristiek en sepsis).

De Zénon d'Élée (+-500) à l'école des mégariques (Eukleides de Megare et Euboulides de Miletos), en passant par Gorgias de Leontinoi (-480/-375 ; l'un des plus grands philosophes), on assiste à l'émergence et au développement de ce qu'on appelle l'"éristique".

Eris" signifie "dispute (conversation)". -- "Hè eristike technè" signifie donc "l'habileté à argumenter". Platon grossit le terme Soph. 231e (Sph. 225c) par exemple.

Beth parle de 'hair-splitting' (o.c., 79), qui d'une part a causé du 'mauvais sang' parmi beaucoup, mais d'autre part couvre parfois une profonde base logique-épistémologique. En d'autres termes, même si le souci de "prouver" l'existence réelle du monde extérieur et de ses semblables paraît bizarre, il ne faut pas pour autant rejeter un tel raisonnement : de nombreux sophismes sont mis en évidence lorsqu'on suit de près les éristiciens. C'est parfois un moyen idéal d'apprendre à avoir une pensée "critique", même sur les "vérités" les plus évidentes de la vie quotidienne de chacun.

**B.-- La méthode indirecte (médiatisme) et la méthode directe (immédiatisme). (148/152)**

**Bibliographie :**

-- Ch. Lahr, *Logique*, 547 (*L'esprit de finesse et l'esprit de géométrie*;-- id., *Psychologie*, 113/119 (*Le médiatisme*), 119/124 (*L'immédiatisme*) ;

-- I.M. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Anvers, 1961, 25/26 (Classification).

**Note :** Lahr, en tant que Français, se rattache à Blaise Pascal (1623/1662 ; De l'esprit géométrique (1654)).

**1. L'acuité perceptive - la finesse**

perçoit les données - la réalité - "d'une seule vue", en une seule fois. - Si ce qui est saisi "soudainement" comme une réalité donnée semble trop incertain, la perception aiguë, la finesse, s'en tient au(x) probable(s), c'est-à-dire à des intuitions (perceptions) approximatives. Dans ce dernier cas, la "perception" fermente, suppose, -- devine si nécessaire ! En d'autres termes, les hypothèses - les affirmations devinées - jaillissent de "la finesse".

**En passant**, cela ressemble beaucoup à ce que Ch. S. Peirce appelle l'"abduction" (supposition d'hypothèse).

**2. L'esprit géométrique - The reasoning mind**

Mais c'est la "pensée rationnelle" qui est exposée dans ces choses. Déduire" est typique - selon Lahr - de l'esprit "géométrique". Le principe de la raison suffisante ou du fondement joue ici un rôle de premier plan... Comparez avec la "sunthèse" (déduction) et l'"analysis" (réduction) de Platon, qui présupposent toutes deux une raison nécessaire et suffisante.

**Conclusion** - La perception aiguë est une saisie directe de la réalité, tandis que l'esprit de raisonnement est une saisie indirecte d'une réalité (supposée) que l'on parvient à comprendre pleinement par le raisonnement.

**Note** -- Dans le sillage de Pascal, Lahr affirme que seule la combinaison des deux formes de connaissance constitue la "vraie connaissance".

**L'avis du Père Bochenski.**

Au lieu de "finesse" et "géométrie", Bochenski parle de savoir "direct" et "indirect".

**(A). -- Connaissance directe. (148/149).**

Selon Bochenski, le caractère direct se manifeste sous deux aspects : la connaissance directe - par exemple la phénoménologie husserlienne (EO 120/125) - est toujours une "contemplation spirituelle". Notre esprit "voit" (intuitivement) la réalité saisie. Par exemple, quand je vois un lièvre courir. Je saisis par l'esprit, immédiatement ("directement"), sans intermédiaire (ce qui serait "indirectement"), le lièvre dans sa course. Immédiatement, le concept du lièvre qui court surgit dans mon esprit.

**Note.** - La phénoménologie de l'Edm. La phénoménologie de Husserl (et, sur ses traces, de tous ceux que l'on appelle "phénoménologues") dépend ou non d'au moins une relation directe entre le sujet connaissant et l'objet connu, à savoir l'intentionnalité.

L'"intentionnalité" signifie que chacun de nous est "orienté vers le monde" dans lequel il se trouve. Par "monde", on entend "la totalité de tous les objets possibles de notre connaissance, qui se situent naturellement à l'intérieur du monde unique vers lequel notre conscience est dirigée". Si ce monde ne nous était pas immédiatement - directement, sans termes intermédiaires - donné, nous serions en train de "tourner en rond dans notre propre petit monde subjectif" lorsque nous verrions un lièvre courir, nous ne "percevons" qu'une sorte de produit mental qui ressemble ou se rapporte au lièvre qui court et non le lièvre objectif qui est indépendant de notre vie mentale.

**D'ailleurs**, ne confondez pas l'"intentionnalité" ou l'"orientation" générale de chaque acte conscient de notre vie avec l'"intention" ou l'"intentionnalité" très spécifique de nos volontés ! Ces dernières ne sont qu'un type d'"intentionnalité" de la vie consciente.

**Le premier aspect** de la perception directe ou immédiate est la perception (= saisie directe) de notre esprit ("perception spirituelle").

**Le deuxième aspect**, selon le père Bochensky, est la restitution sous forme de description (qui peut prendre la forme d'un récit lorsqu'il s'agit de phénomènes diachroniques ou temporels) de l'expérience spirituelle.

**Note** -- Une telle représentation ou description peut, le cas échéant, prendre la forme de ce que l'on appelle aujourd'hui la "modélisation" : via un ordinateur ou non, on "reproduit" aussi exactement que possible ce que l'on "regarde" ("voit", "saisit") avec l'esprit. Pensez à la carte d'un géographe qui "reproduit" ("décrit") sur papier ce qu'il voit mentalement, c'est-à-dire un paysage naturel et/ou culturel. La carte est, dans ce cas, un modèle (fournissant des informations sur l'original). Pensez à un panneau indicateur : il montre ce qu'un connaisseur du paysage a observé sur le chemin à suivre dans un paysage. Si la carte était un modèle de similarité (métaphorique), le panneau indicateur est un modèle de cohésion (métonymique).

On peut également dire que la carte est un signe métaphorique et le panneau un signe métonymique que le spectateur spirituel utilise pour représenter ce qu'il regarde.

**(B).-- Connaissance indirecte. (15/152)**

Bochenski compte les formes classiques de raisonnement parmi les formes indirectes ou médiates de la connaissance. Il en distingue deux types principaux. Dans le sillage de William Stanley Jevons (1835/1882 ; *The Principles of Science* (1874), un traité de logique) et surtout de Jan Lukasiewicz (1878/1956 ; *Aristote Syllogistique* (1951)), il formule comme suit les deux principaux types de connaissance indirecte du monde dans lequel nous nous situons intentionnellement.

**Déduction.**

Si A, alors B (= hypothèse). Eh bien, A ; donc B (= dérivation).

Telle est la structure de la “ sunthèse “ de Platon : à partir de la réalité (ontologiquement intelligible) de l’hypothèse “ si A (présupposition), alors B (après) “, et de la réalité de A (présupposition), on déduit la réalité de B (après). Et ceci avec la nécessité (modalité).

**Réduction.**

Si A, alors B (= hypothèse). Si B, alors A (= dérivation).

C’est la structure de l’“ analisis ” platonicienne : de la réalité de l’hypothèse “ si A (présupposition), alors B (post-supposition) ” et de la réalité de B (post-supposition), on déduit la réalité possible de A (présupposition). Ici, la modalité est la “ non-nécessité ”.

En passant, la méthode inductive est un curieux cas de réduction. Cfr EO 63 ; 37 ; 73.

**Note** (150/152) Le Père Bochenski inclut la sémiotique parmi les connaissances indirectes -- il veut dire l’analyse du langage.

En fait, le socle sur lequel il fonde ce chapitre est plus large que ce que le commun des mortels entend par “ langue ” ! Il se réfère notamment à Charles Morris (1901/1971), *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago Univ. Press, 1938, un ouvrage devenu un “ classique ”.

Morris lui-même se rattache à Ch. S. Peirce et à sa célèbre théorie des signes ou sémiotique (une référence : H. Van Driel, ed., *Het semiotisch pragmatisme van Charles S. Peirce*, Amsterdam, J. Benjamins, 1991).

Eh bien, Peirce considèrerait sa théorie des signes comme extrêmement large, -- même ontologiquement large. Peirce considèrerait l’ensemble de l’“ être ” ou de la réalité comme une réalité de signe de part en part : tout se réfère à tout !

**Note** : Bochenski omet Ferd. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, 1916-1, qui nous donne une sémiologie (qui est le noyau du structuralisme saussurien). C’est aussi un type de signologie !

### ***Modèle appliqué.***

Morris, suivant les traces du Wiener Kreis (positivisme logique ou linguistique ; EO 126) et du pragmatisme américain, resp. *pragmaticisme*, a développé, pour la première fois, clairement trois aspects de chaque signe. En particulier : la syntaxe (la concaténation des signes), la sémantique (la signification des signes) et la pragmatique (la valeur d'usage des signes).-- Nous expliquons brièvement.

### ***Syntactique.***

L'étude des interrelations entre les personnages.

*Modèle* - Dans les milieux ecclésiastiques, on connaissait à l'époque le prêtre ouest-flamand Van Haecke, souvent bizarre et plein d'humour. L'une de ses conférences s'intitulait "Faict". Un jour, il a combiné (EO 46 : combinatoire) les "éléments" - lettres - de "Faict" dans la phrase latine suivante : "Faict ficta facit" (traduit : Faict fait des choses imaginaires).

Une telle "stoïchiose" ou combinaison est un pur cas de syntaxe. Elle consiste à faire varier la configuration des éléments du nom.

### ***b.-- Sémantique.***

Les signes, dans une configuration ou une autre, peuvent signifier quelque chose, c'est-à-dire se référer à quelque chose sur la base de la ressemblance et/ou de la cohérence. Il s'agit alors d'une réalité extérieure au signe.

Par coïncidence, l'expression a un sens (sémantique) : le coprêtre Faict " sort des choses imaginaires " :

### ***c.-- Pragmatique.***

Les signes, assemblés dans une configuration, n'ont pas seulement une signification qui "frappe" les choses en dehors de ces signes, ils ont aussi une valeur d'usage. À l'intérieur du monde dans lequel nous nous situons intentionnellement, nous utilisons les choses - y compris les signes - en vue d'atteindre un but qui se situe également en dehors de ces choses (signes). Tel est donc l'objet de l'étude de la relation entre l'utilisateur des signes et les signes eux-mêmes.

Rappelez-vous, par exemple, qu'un signe peut être utilisé par quelqu'un comme un signal à quelqu'un (le signe est utilisé pour donner un signe à d'autres afin d'établir, par exemple, un rapport ; ce qui est le domaine du signifi- (théorie du rapport)).

Quel usage Van Haecke a-t-il fait de son expression ludique ? Voulait-il ridiculiser Faict ? Ou voulait-il simplement jouer avec les lettres après le nom "Faict" ? Les "pragmatiques" sont parfois difficiles à déterminer.

Quel usage Van Haecke a-t-il fait de son expression ludique ? Voulait-il ridiculiser Faict ? Ou voulait-il simplement jouer avec les lettres après le nom “Faict” ? Les “pragmatiques” sont parfois difficiles à déterminer.

**Conclusion** - En quel sens précisément la sémantique (sémiologie) est-elle une connaissance indirecte ? Dans la mesure où, à travers les signes, nous parvenons à connaître d’autres réalités... Ainsi “Faict ficta facit” :

**a.** Nous n’apprenons pas grand-chose sur Faict lui-même (mais nous apprenons son existence) (sémantiquement) ;

**b.** sur Van Haecke lui-même - son semblable (signifique) - on apprend que, connaissant le latin, il prenait plaisir à jouer avec les lettres,--qu’il voulait sans doute ironiser sa conférence (pragmatique).

En d’autres termes, dans la mesure où les signes nous fournissent des informations (sont des modèles) des réalités qu’ils indiquent (sémantiquement) ou visent (pragmatiquement), ils constituent une connaissance indirecte.

**Note** -- Très tôt, dans la philosophie grecque, le signe a été compris comme une connaissance indirecte.

Alkmaion (=Alkmeon) de Kroton (-520/-450), médecin de la Grèce antique, influencé entre autres par le paléopythagorisme, dit : “Ce n’est qu’à travers la ‘tekmeria’, les signes ou les symptômes, du caché que nous pouvons déduire ce qui est caché”. En effet, aujourd’hui encore, un médecin est constamment confronté aux symptômes d’une maladie, de sorte qu’il ne connaît la maladie que par ses “signes”.

Alkmaion met l’accent sur une dualité : il y a “aisthanesthai”, la perception directe, et il y a “xuni.ënai”, la connaissance indirecte. Cette dernière est appelée “interprétation des signes”. En tant que médecin, Alkmaion était un “sémiologue” (c’est-à-dire un interprète médical des symptômes de la maladie).

Il a même vu un classement :

**a.** Les animaux ont une perception directe, mais pas d’interprétation ; les humains ont les deux ;

**b.** Les divinités, en revanche, voient tout directement et avec une certitude absolue. Cette dernière montre la haute opinion que les anciens avaient de la divinité. Cfr EO 03 (apokalupsis).

**Note** : - On connaît la dualité en mathématiques :

**a.** le fait (que nous saisissons par une connaissance directe) ;

**b.** l’exigé (que nous ne saisissons que par le raisonnement). On peut dire : le donné est “signe” qui renvoie au demandé, sinon il n’y aurait jamais de “demandé” !

**C.-- *Connaissons-nous nos semblables directement et/ou indirectement ?***  
(153/155)

**Étant donné :** la méthode directe et la méthode indirecte.

**Question :** Quelle connaissance avons-nous de notre prochain ? Nous précisons :

**a.** L'immédiatisme, c'est-à-dire la connaissance immédiate, est-il valable ?

**b.** Le médiatisme s'applique-t-il ? En d'autres termes, l'autre "moi" (le sujet, l'âme) nous est-il donné immédiatement (immédiateté, sans termes intermédiaires) ou l'autre "moi" ne nous est-il accessible que par le raisonnement et/ou les signes (médiation, avec termes intermédiaires) ?

**En guise d'introduction.**

**Bibliographie :**

-- Englebardt, *Monde virtuel (Entrez dans l'image)*, in : Reader's Digest/ Sélection (Zurich) 46 (1994) : févr., 122/127 ;

--- D. Jeanmonod, *Des robots commandés par les mondes virtuels*, in : *Journal de Genève/ Gazette de Lausanne* 17.02.1994.

On place un casque informatique sur sa tête, on glisse sa main droite dans un gant informatique argenté. Que ressentez-vous ? Un monde - composé d'images de simulation ou d'imitation - imaginé pour vous par les ordonnateurs.

Deux petits écrans de télévision (3D (= tridimensionnel)), intégrés dans la visière (écran) du casque informatique, permettent aux yeux - chacun légèrement différent pour obtenir l'effet 3D - de voir une scène. Pas comme dans les salles de cinéma "tridimensionnelles" ! Car on peut, entre autres, "toucher" (via l'ordinateur) les objets virtuels vus - choses, personnes, paysages. Au moyen d'un gant "tactile".

L'avis de Gary Bishop, professeur d'informatique à l'université de Caroline du Nord : "Les limites de l'imagination sont les seules limites de la technologie (en ce qui concerne les réalités virtuelles).

Le but de la réalité virtuelle est de donner au spectateur l'illusion que le monde simulé par l'ordinateur est "réel".

Remarque : les applications sont quasi-infinies. En médecine et en architecture, dans l'armée et dans les voyages spatiaux. Mais aussi dans l'industrie du divertissement (y compris le monde du porno).

Ainsi, au Battle Tech Center, un parc de loisirs "virtuels" de Chicago, des files d'attente attendent pour, moyennant trois cents francs belges, "visiter une planète lointaine, vivre une bataille avec des armes laser, combattre un géant aveugle".

La question est la suivante : comment savons-nous qu'un monde virtuel n'est qu'un monde virtuel et comment savons-nous que John next door n'est pas virtuel ?

La réponse montre deux types principaux.

**a.** Le sens commun - le non-intellectuel (disons) - dit : “C’est évident ! Il suffit de regarder !”.

**b.** L’esprit sceptique-ériste dit : “Comment le savoir, oui, comment prouver que c’est si évident ?”. L’humanité moderne et post-moderne pense facilement de cette façon. Le point de vue de l’école autrichienne.

**Bibliographie :** H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 133ss. (L’ école autrichienne).

**a.** B. Bolzano (1781/1848), connu pour sa lutte contre le psychologisme concernant les entités logiques (concepts, jugements, raisonnements) est un prédécesseur.

**b.** Franz Brentano (1838/1917), connu entre autres pour sa *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874), en est le fondateur.

Sa psychologie ne voulait pas une explication causale des phénomènes psychiques (comme le voulaient par exemple certains positivistes), mais la description des phénomènes psychiques en tant que phénomènes. C’est-à-dire : dans la mesure où ils sont immédiatement donnés. Immédiate.

### ***Les phénomènes de l’âme.***

Qu’est-ce que Brentano entend par là ?

**a.** Il existe des “phénomènes physiques” autour de nous, tels que des couleurs, des personnes, des paysages.

**b.** Il existe cependant des “phénomènes d’âme” : les “actes”. Par exemple, le fait d’imaginer une personne en train de marcher. En outre : entendre, voir, -- se souvenir, juger et raisonner, -- des expériences telles que la joie ou la peine.

### ***Intentionnalité”.***

Alors, quelle est la nature d’un acte psychique ? Ce par quoi il diffère des phénomènes non-psychiques.

Ici, Brentano rétablit la scolastique du milieu du siècle (800/1450) avec son concept d’“intentio”. Intentio” peut être traduit par “orientation (de la conscience)”. Les penseurs médiévaux ont distingué, dans le processus, deux types.

**a.** “Lorsque je suis absorbé par le monde, juste comme ça, ma conscience est dans une première orientation, évidente. Sur les choses, sur mes proches, par exemple.

**b.** “Intentio secunda”, orientation seconde. Lorsque je prête attention à quelque chose, l’orientation ou l’intentionnalité de ma conscience est de “second degré”, car je me concentre sur ma (première) orientation.

Cette intuition a été développée par d’autres (Al. Meinong (1853/1927), C. Stumpf (1848/1936), et surtout par le célèbre Edmund Husserl (1859/1938)).

### ***“Intentionnalité mutuelle”.***

Sur la base de la psychologie des actes intentionnels de Brentano, nous pouvons exprimer le problème de (la réalité de) l'autre être humain comme suit : “Je fais attention à ce que mon autre être humain fasse attention à moi”.

Deuxième degré : “Je fais attention à ce que l'autre fasse attention à moi”. Ou encore : “Je fais attention à ce que l'autre fasse attention à ce qu'il/elle fasse attention à moi”. Enfin : “Je fais attention à ce que l'autre fasse attention à ce qu'il/elle fasse attention à moi”. -- Cela ressemble à un jeu de mots mais ce n'en est pas un : il en est ainsi dans la vie.

Une telle chose est impensable dans la réalité virtuelle, à moins de se laisser emporter un moment par l'illusion - selon Gary Bishop, professeur d'informatique - que la réalité purement “virtuelle” (c'est-à-dire créée par les images de l'ordinateur) (ontologiquement, il s'agit bien sûr d'un type de réalité, même illusoire) est une réalité “réelle”, c'est-à-dire une réalité qui se déroule en dehors des images de l'ordinateur.

Le géant aveugle des jeux virtuels ne fait pas attention à moi ; -- il ne fait pas attention à moi non plus ! Et moi, je prête attention à ce que ce “géant” imagé me donne à “attaquer” ou à “défendre”. C'est tout !

L'homme de bon sens n'y voit aucun problème : un géant virtuel n'est pas un géant en dehors du virtuel. L'homme sceptique-erroriste, quant à lui, se donne beaucoup de mal pour savoir comment on peut faire la différence entre la réalité purement virtuelle et la réalité réelle.

En d'autres termes, comme toujours, les postulats ou les axiomes de l'homme ordinaire et de l'homme sceptique-ériste sont des axiomes différents. En termes théoriques ABC, le “B” de l'homme ordinaire et le “B” de l'homme sceptique-ériste diffèrent. En même temps, le domaine dans lequel ces axiomes s'inscrivent diffère.

### ***Mediaat/ immediaat.***

**a.** Il est certain que nous connaissons nos semblables par des moyens indirects - si appréciés par les sceptiques-éristes. Pensez aux comportementalistes et au pavlovisme, qui observent - parfois exclusivement - le comportement (externe). Cela devient alors de la science dure.

**b.** Mais tout cela n'aurait aucun sens si nous ne nous percevions pas mutuellement de manière immédiate, “de l'âme à la vue”, du “je” au “je”. C'est une sorte d'intuitionnisme scientifique - pas si difficile -. Mais elle est presque omniprésente entre les gens.

## **Exemple 21.-- Ontologie holistique : formalisme (formalisation) (156/167)**

**Bibliographie** : I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Anvers, 1961, 51/55 (Formalisme).

“L’un des résultats les plus importants de la méthodologie moderne (= logique appliquée) est la prise de conscience que le fait d’opérer avec le langage à un niveau syntaxique peut faciliter considérablement la réflexion. Un tel “fonctionnement” est appelé “formalisme” ! (O.c., 51).

D’un point de vue ontologique, l’opération formalisée consiste à diriger l’attention de la conscience vers l’écriture de caractères de manière à ce qu’ils soient traités logiquement. Opérer” signifie “effectuer des opérations”. Et c’est : les opérations logiques.

L’être ainsi “ travaillé “ n’est pas rien mais quelque chose, à savoir des signes.

De façon illogique, cela montre que notre vie mentale peut être contenue dans un “monde” ou un “univers” (comme certains le disent aussi) de simples signes, avec toute signification sémantique ou pragmatique mise entre parenthèses.

### **La prémisse sémiotique : (156/157).**

Nous examinons maintenant quelques axiomes de formalisation.

### **La prémisse graphique.**

Avec Ch. S. Peirce, nous pouvons distinguer les signes de pensée (= concepts), les signes de parole et aussi les signes d’écriture.

Le formaliste “jure par ce qui est écrit”, dit Bochensky. Phénoménologiquement, on peut parler de “réduction graphique” : le formaliste réduit (se limite à) ! Sa conscience “ne prête attention” qu’à ce qui rend le papier noir... Dans le langage de Peano, la “pasiographie”.

**Bibliographie** : J. Ritter, *Le sources du nombre (Entre le Nil et l’ Euphrate)*, in : Le Courrier de l’unesco 1989 : Nov., 12/17.

Ritter, auteur notamment d’ *Eléments d’ histoire des sciences*, Paris, 1989, écrit : “Les mathématiques sont étroitement liées aux compétences graphiques (...). Les récentes découvertes archéologiques n’ont-elles pas montré que de nombreux systèmes d’écriture sont nés de la nécessité de mesurer, de distribuer et de partager ?

Il reconnaît deux systèmes graphiques :

- a. -3 500 en Basse-Mésopotamie ; un peu plus tard à Soesa (Iran actuel) ;
- b. -3 250 en Égypte.

En effet, l’arithmétique est une application de la formalisation.

### **I.a. le présupposé sémiotique.**

Le deuxième axiome de la sémiotique formaliste est une “ réduction syntaxique “ : le formaliste réduit le signe - le graphisme - à une seule dimension, à savoir la syntaxe. Cfr EO 151.

Les dimensions sémantique et pragmatique sont “mises entre parenthèses” (“eingeklammert”). Seules les relations mutuelles des éléments du signe ou des signes sont valables, tandis que toute référence des signes à quelque chose d’extérieur aux signes eux-mêmes (sémantique) ou à leur utilisation par l’utilisateur en vue d’obtenir des résultats (pragmatique) est interdite.

Cela donne un signe réduit à la phrase : la phrase triple : phrase syntaxique, phrase sémantique, phrase pragmatique est tronquée à la première.

***I.b.-- La prémisse combinatoire. (157/159).***

Relisez l’EO 46 -- Le fait que seule la syntaxe s’applique signifie que la combinaison est l’une des opérations -- La “combinaison” consiste à attribuer à des éléments par paires - ici, des graphismes - une place dans une “configuration” ou un système de lieux.

En d’autres termes :

**a.** il y a un nombre fini de places ;

**b.** il y a un nombre (fini) de données à afficher.

Cela signifie harmonologie ou théorie de l’ordre. Dans le sillage de la stoïchiosé ou analyse factorielle de la Grèce antique.

D’ailleurs, la forme la plus forte, logiquement parlant, est appelée “mathesis universalis”, les “mathématiques” générales (comprenez : la combinatoire).

Galenos de Pergame (deuxième siècle après J.-C.), le célèbre médecin, a voulu développer une sorte de mathesis universalis de tout ce qui était connu à l’époque.

Ramon Lull (= Lullus) (1235/ 1315), néoplatonicien catalan connu pour son œcuménisme, voulait fonder une Ars magna, littéralement “science globale”, qui réunirait toutes les sciences de l’époque.

Enfin, G.W. Leibniz (1646/1716 ; cartésien) a réalisé De arte combinatorique, une œuvre qui, d’une certaine manière, anticipe la logique ou la logistique formalisée d’aujourd’hui.

À propos : R. Descartes avait déjà une mathesis universalis en tête et, après les rationalistes, les idéalistes allemands (Fichte, Schelling Hegel) ont tenté quelque chose comme une mathesis universalis sans mathématiques, sous des influences plus romantiques.

**A propos :** H. Burkhardt, *Logik und Semiotik in die Philosophie von Leibniz*, Munich, 1980, surtout chapitres 3 et 4, montre comment la tradition de l’Ars magna de Lull est profondément remaniée chez Leibniz en un ‘calcul’.

### ***La prémisse combinatoire.***

La syntaxe inclut “connect”. La connexion fait appel à la notion de “connectiva”, aux connecteurs (foncteurs, modificateurs). Disons : les signes conjonctifs. Ils sont l’expression des relations entre les grafismes... Nous nous attarderons sur les principaux.

#### ***(1) La “relation” en boucle ou réflexive***

Les logiciens négligent généralement ce type de “relation” d’une chose à elle-même.

***Appl. mod.*** “Chanter en tant que chant”, “chanter dans la mesure où le chant”, “chanter en tant que tel” signifient que le chant est pensé comme quelque chose en soi, sans référence à quoi que ce soit d’autre.

Le mot “comme (donc ou tel)” signifie l’identité totale d’une chose avec elle-même. Cf. EO 25 (Loi de l’Un),-- 23vv.-- Sous la forme très abstraite “x comme x”.

#### ***(2) Les relations non-réflexives.***

Cfr EO 23 : identité partielle. Ou “analogie”. La relation de quelque chose à quelque chose d’autre.

##### ***(2).1.-- La somme combinatoire.***

Chanter et/ou danser signifie que l’on chante ou danse ou que l’on pratique les deux en même temps. Le “ou” fait référence à l’alternance, le “et” à la simultanéité.

Résumé :  $x + y$ . -- Autre nom : le disjoint.

On écrit aussi  $x \vee y$  (comme x et y et xy).

Dans le jeu de langage de Lukasiewicz :  $Dxy$ .

Le signe “v” est appelé un “disjoncteur”.

##### ***(2).2.-- Le produit combinatoire.***

Chanter et danser - chanter et danser - implique de pratiquer les deux en même temps.

Résumé :  $xy$ .-- Autre nom : conjugué. Avec le conjoncteur ‘ ^ ’, cela donne “ $x \wedge y$ ” (x et y en même temps).

Dans le système linguistique de Lukasiewicz :  $Axy$  (= x-et-y).

##### ***(2).3.-- La négation ordinaire.***

Cf. ED 20 (Néant catégorique).

Sémiotique : 1 ou 0 (relation binaire). Ou encore : x ou -x (x ou non-x).

Autres noms : inclusif (alternatif, inclusif,-- divisible) disjonctif. En latin : “vel” (= et/ou). Également appelé “négation”.

Une telle négation, dans la langue de Lukasiewicz, est  $Nx$  (avec le négateur ‘N’) (non-x).

#### **(2).4.-- La négation complète (contradiction).**

EO 18 (Néant transcendantal) -- L'incommensurabilité (incohérence, contradictions) est la contrepartie radicale de l'identité (réflexive ou totale) -- Par exemple, "chanter en tant que chanter" est absolument opposé à "ne pas chanter en tant que ne pas chanter". Résumé :  $x$  est diamétralement opposé à  $-x$ . Ou encore :  $x$  est irréconciliable avec  $-x$ . -- En latin :  $x$  aut  $-x$ . -- Autre nom : disjonction exclusive (stricte, dilemmatique, exclusive).

#### **(2).5.-- L'implication (implication).**

L'inférence logique (= conséquence, "inférence", implication) est "si ...." . alors". C'est ce qu'on appelle "l'implication". Dans le système de signes de Lukasiewicz :  $Cxy$  (si  $x$ , alors  $y$ ).

On peut aussi le dire dans l'autre sens : "y est inhérent à x". Ce connectivum est souvent indiqué par une flèche : ' $--->$ '. Ou dans le système de Peano : " $\rightarrow$ ". (ainsi :  $x$  ).  $y$  ( $x$  implique  $y$ )).

Le signe de connexion est appelé "implicateur". Par exemple, "La danse et le chant impliquent la danse" ou "La danse implique la danse et le chant ; -- En logique traditionnelle, c'est l'artère.

#### **(2).6.-- L'incarnation mutuelle (équivalence).**

Cela signifie : "si  $x$ , alors  $y$  et vice versa (si  $y$ , alors  $x$ )". Il s'agit d'un type de relation réciproque ou de "symétrie". On dit aussi : équivalence, égalité... Le signe de connexion ou 'bi - implicateur' :  $\langle === \rangle$ . Dans le pasigraphie de Peano :  $x \rightarrow y \rightarrow x$ . -- On peut aussi dire : " si et seulement si "

**Note** -- J. Royce, *Principles of Logic*, New York, 1961 (première édition 1912), 74, dit : " Les actions - par exemple chanter, danser, ne rien faire - constituent un ensemble de données - 'entités' - qui sont de toute façon régies par les mêmes lois que celles qui régissent les classes (=concepts) et les jugements.

Cela revient à dire que les connecteurs ci-dessus, interprétés sémantiquement, s'avèrent être valides. en fait, c'est évident : les connecteurs ont été abstraits de la vie. Il n'est donc pas surprenant qu'ils rendent possible une "arithmétique" avec, par exemple, les actions humaines. Appelez cela "algèbre" (au sens large, mathesis universalis) ou "calcul" !

La suite du texte mettra en évidence l'énorme révolution qu'implique la pensée mathématique, c'est-à-dire la pensée combinatoire : les paléopythagoriciens, avec leurs mathématiques, n'auraient pas pu rêver mieux !

### ***La prémisses logique-méthodologique. (160/161).***

La “logique” est la théorie de la pensée : les phrases “si, alors” sont centrales. La “méthodologie” est la logique appliquée.

Comme nous l’avons vu : le graphisme (syntaxique) est la matière (l’objet matériel) ; la combinaison est l’opération (l’objet formel) et ceci dans le sens logique-méthodologique. Car toute combinaison ne relève pas du “formalisme”.

### ***Le départ.***

J. Ritter, a.c., dit.-- Les papyri égyptiens --d’environ -1.500 -- donnent des modèles d’émissions. Par exemple : (On donne une pyramide dont le côté est de 140 coudées et dont la pente est de 5 mains et 1 doigt ; on demande de calculer sa hauteur. Voici la base.

### ***La méthode***

“ L’opération - ici : le calcul de la hauteur - se déroule étape par étape jusqu’à ce que la solution finale soit atteinte. Chaque partie (“étape”) est dérivable :

(1) d’une partie des données et/ou (2) de l’étape précédente”.

Pas de meilleure définition du formalisme.

### ***La stoïchiosé.***

Stoicheiosis” signifie “analyse factorielle”.

R. Descartes, qui pensait encore dans la tradition “stéchiote”, rend une totalité (collection (tout) ou système (ensemble)) ordonnée et transparente par sa “méthode analytique-synthétique”.

(a) L’analyse cartésienne (à ne pas confondre avec l’“analysis” ou raisonnement réducteur de Platon) -- Une totalité est décomposée en ses plus petites parties ou éléments (“ta stoicheia”, lat. : elementa).

(b) La synthèse cartésienne (à ne pas confondre avec la “synthesis” de Platon ou le raisonnement déductif).

Ces éléments distincts sont reconstruits, étape par étape, pour former un tout (collection et/ou système), entre-temps rendu transparent.

L’“induction sommative” se déroule constamment en cours de route. Cfr ED 98. En cours de route, après chaque sous-traitement, on fait constamment une totalisation. Jusqu’à ce que, lors de la dernière opération, tous les sous-totaux donnent le total final.

### ***Algorithme.***

Nos mathématiques actuelles, notamment l’algèbre, remontent à la fois aux Indiens et au Grec ancien Diofantos d’Alexandrie (vécu +/- 250).- Vers 825, à Bagdad, al Chwarismi, un mathématicien islamique, écrit un ouvrage sur les règles de l’arithmétique en Inde. Au XIIe siècle, cet ouvrage a été traduit en latin. Titre : Algorismi de numero indorum. D’al Chwarismi, il est devenu “algorismi” !

L'“algorithme” est en fait un concept pragmatique : c'est la réponse détaillée à la question “Que dois-je faire pour obtenir le résultat souhaité (= pragmatique) ?”.

***Définition.***

**1. Étant donné...** Je suis placé dans une situation problématique (situation initiale).

**2. Demandé.**

**2.a.** J'effectue une série d'opérations ((moyens))

**2.b.** de telle sorte que j'atteigne l'objectif (= le résultat) fixé (situation finale).

Ainsi, les anciens livres de magie et aussi, par exemple, les livres de cuisine, sont remplis d'algorithmes : étape par étape, on exécute la prescription et le résultat est, par exemple, une guérison (magie) ou une bonne soupe (livre de cuisine).

On le voit : un algorithme est une série d'actions intentionnelles.

***Ontologique*** : à partir d'une réalité initiale, on réalise une réalité finale à travers une série de réalisations.

***Modèle appliqué.***

La machine à laver automatique... Son algorithme comprend a. la situation initiale, b. la série de “commandes” (instructions, ordres), c. de sorte que le résultat final (linge lavé) soit atteint.

***Voici la série d'opérations :***

**1.** le linge à laver est placé dans le tambour ; le courant électrique est allumé ; la lessive est mise dans le compartiment ; l'arrivée d'eau est ouverte ;

**2.** en fonction de la nature de la charge, un programme approprié (un programme de lavage est lui-même un algorithme) - présent dans le microprocesseur intégré (une puce avec une structure logique et une mémoire (un ordinateur en miniature)) - est lancé (on appuie sur un bouton qui sélectionne l'un des nombreux programmes de lavage fixes) ; la machine exécute le programme ; les eaux usées et l'eau de rinçage sont évacuées ;

**3.** Le linge propre est retiré du tambour - un algorithme merveilleux !

***I.c. -- La prémisse logique -méthodologique.***

Enfin, le calcul ou le formalisme - comment de simples signes graphiques, exprimés de manière syntaxique-combinatoire dans un algorithme, peuvent-ils obtenir un mode d'être formalisé ?

**(A)** - La syntaxe introduit d'abord les caractères significatifs, c'est-à-dire logiquement acceptables ou admissibles. Les plus petits caractères sont donc inclus dans les expressions composées et “bien formées”.

**(B).**-- Même syntaxe, applique la logique aux caractères ainsi placés dans les configurations.-- Des expressions bien formées traitées logiquement !

## **II.A.-- Le comptage des têtes comme formalisme. (162/166).**

Pour résumer l'essentiel de ce qui précède, les règles de la syntaxe logique comportent deux aspects, à savoir les expressions bien formées et la logique appliquée. C'est ce qu'on appelle le "calcul", -- le "calcul logique" donc.

### **Modèle appliqué.**

Étant donné : 27 et 35 ; demande : calculer  $27 \times 35$ .

(1).-- 27.-- On se dédouble (cartésien). En deux sous-totaux (totalités), à savoir 20 et 7.-- Ainsi on calcule dans l'esprit (mentalement au moyen de marques de pensée), par exemple :  $10 \times 35 + 10 \times 35 = 350 + 350$ .

Pour résumer :  $20 \times 35 = 350 + 350$ .-- Autre résumé ou induction sommative :  $350 + 350 = 700$ .

(2).-- 35.--  $7 \times 35$  peut être divisé en  $7 \times 30 = 210$  et  $7 \times 5 = 35$ . Encore une fois, induction sommative ou totalisation :  $210 + 35 = 245$ .

Maintenant le résultat final :  $27 \times 35 = 700 + 245 = 945$ .

### **Note -- Phénoménologique.**

Rendre les choses transparentes par la division (décomposer un total en sous-totaux) revient à se rabattre sur l'intuition directe (cœur de la phénoménologie). Ainsi, 35 est plus transparent, plus intuitif, car, décomposé, il est considéré comme  $30 + 5$ . Le formalisme consiste en de petites intuitions combinées logiquement -- en de grandes totalités.

**Note -- Bibliographie :** J.-C. M., *L'ordinateur humain Wim Klein assassiné à Amsterdam*, in : Tribune de Genève 04.08.1986.

Wim Klein était un prodige des mathématiques. Surnom : "l'ordonnateur humain". -- Klein était un paisible Hollandais d'Amsterdam. Au départ, il a mené une "vie mouvementée" : il a vécu comme un "clochard" ; de plus, il a été une fois persécuté par les nazis....

Mais en 1958, il se retrouve au CERN (le centre international de microphysique à Genève). La raison : en calculant purement par cœur, il pouvait effectuer des calculs que les ordinateurs de l'époque ne pouvaient pas gérer ! Il est resté au CERN jusqu'en 1968.

Cette année-là, il se retire à Amsterdam. Cela ne l'a pas empêché de faire des démonstrations dans des instituts supérieurs de nombreux pays (dont le Japon). Ses leçons étaient instructives et pleines d'humour.

**Modèle appliqué.** - Dans le grand auditorium du CERN, il a réussi, un jour, à calculer un nombre de cent trente-trois chiffres dont la racine est la dix-neuvième dans son esprit ... en huit minutes. Il a été inscrit à plusieurs reprises dans le livre Guinness.

Le point culminant de sa vie : sa gouvernante le trouve sans vie dans sa maison, assassiné à coups de couteau.

*D'ailleurs*, l'évolution rapide des ordonneurs a fait qu'à partir de 1974, les ordonneurs l'ont dépassé.

La question qui se pose est la suivante : Klein diffère-t-il de la personne moyenne qui calcule "par cœur" par plus qu'une capacité entraînée ? Y a-t-il un don paranormal impliqué ici ? Ou les réincarnistes ont-ils raison de dire qu'il a préparé cette capacité dans des vies antérieures ?

*Note -- Bibliographie* : Y. Christen, *étonnantes découvertes d'un chercheur japonais (Les animaux peuvent-ils compter ?)*, in : Figaro Magazine 01.06. 1985.

La raison : une annonce dans la revue scientifique britannique Nature.

**A.-Donné.**

Tetsuro Matsuzawa, de l'Institut de recherche sur les primates (Université de Kyoto, Inuyama, Japon), a récemment montré qu'une femelle chimpanzé de cinq ans, Ai, peut effectuer un traitement des nombres dans une mesure limitée.

Ai n'avait pas seulement appris à indiquer des objets et des couleurs, elle avait aussi appris à compter des objets et des couleurs. Par exemple, elle indique - au moyen de signaux symboliques - trois crayons rouges.

**B.-- Demandé.**

Voilà pour les faits. Maintenant, l'interprétation.

1. Tout le monde s'accorde à dire que les singes, y compris ceux qui ne sont pas Ai, utilisent des "mots" (ce qui indique l'utilisation d'un langage ou la "raison") et, oui, dans une certaine mesure, "discutent" avec les humains (ce qui indique un dialogue, voire une discussion).

2. Mais on peut se demander si ces singes parlent et discutent réellement comme les humains.

**La méthode comparative.**

La comparaison est invariablement

a. voir plus d'une donnée et

b. confronter ces données avec d'autres données. Ne confondez pas "comparer" et "égaler".

Après tout, c'est du stoïcisme ! Diviser une totalité (collection ("tout" dans le langage de Platon) et/ou un système ("ensemble" dans le langage de Platon) de telle sorte que la totalité devienne plus transparente.

Brendan McGonigle, psychologue, Édimbourg, raisonne comme suit.

**Phrase 1.**-- Si l'on montre aux enfants des objets bien rangés - ce qui indique une intuition directe - ils les reconnaissent soudain de manière globale.

**a.** Jusqu'au chiffre quatre inclus, il ne faut plus que 200 millisecondes pour chaque objet attaché.

**b.** Au-delà de quatre ans, les enfants ont besoin de 1000 millisecondes de plus, soit cinq fois plus.

**Phrase 2.** Eh bien, Ai commence à faire une grosse erreur juste entre les chiffres cinq et six.

**Post Phrase** .-- Ainsi, Ai ne calcule pas au sens strict de ce mot (c'est-à-dire en tant qu'être humain adulte), mais saisit immédiatement le sens (la signification) par intuition directe (= perception immédiate). Tout comme les enfants.

**Note** -- Remarquez la structure logique : préface 1 / préface 2 (introduite par "bien maintenant") / postposition (introduite par "donc"). C'est la structure logique qui constitue l'énoncé conclusif ou syllogisme : ce qui est " combinatoire " (EO 159 : englobant) une connexion implicite (si préposition 1 et préposition 2, alors postposition).

Ou pour le dire autrement : la réalité de la préposition 1 et de la préposition 2 (= produit combinatoire) (EO 158) ensemble est la réalité de la postposition (inhérente). En bref : phrase 1 ^ phrase 2 ---> concl. .

### **En passant**

Le syllogisme est un exemple de calcul logique.

### **La méthode analytique lemmatique. (164/166).**

Autre nom "méthode proleptique-analytique".

### **Bibliographie :**

-- O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Vienne, Herder, 1959-5, 137 (Lemmatisch-analytisches Verfahren) ;

-- id., *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907. 2, 48 et suivants. (Analyse).

Déjà dans l'Antiquité, Platon d'Athènes était considéré comme l'inventeur de cette méthode extrêmement fructueuse, que l'on peut également appeler "méthode hypothético-déductive".

Diogène Laërtios (+/- 200/250), dans son histoire des philosophes (3 : 24), dit : "Platon a été le premier à mettre à la disposition des Léodamas thasiens une recherche basée sur l'"analyse" (comprenez : l'analyse lemmatique)".

### **La structure.**

**a.** La double caractéristique de base de toute approche de résolution de problème est "donné / exigé".

**b.** Le raisonnement réducteur ou " analisis " qui recherche la ou les conditions nécessaires (et suffisantes) (EO 63 ; 68 ; -- déjà 37) : " si A, alors B ; donc A ". A' fonctionne comme la condition ou la raison nécessaire et éventuellement suffisante de B. La finesse du raisonnement lemmatique-analytique consiste à 'combiner' (littéralement) a et b.

L'“amende” consiste en

- a. la raison suffisante proposée par la réduction (= ici : qu'il existe une solution)
- b. présupposer comme déjà présent dans le donné comme une inconnue, qui est recherchée (demandée = solution).-- Par conséquent le nom “méthode analytique lemmatique” (‘lemma’ = présupposition) ou “méthode analytique proleptique” (‘prolepsis’ = présupposition) serait meilleur que le nom commun “méthode analytique” ou “analyse !

En prétendant que la chose demandée a déjà été trouvée, la chose demandée fait partie de la chose donnée. En tant qu'inconnu provisoire. On en déduit - “sunthesis” ou déduction : si A, alors B ; bien, A ; donc B - des conclusions qui ont valeur de test.

Une telle méthode se formule comme suit : “Supposons que l'on sache déjà ce que l'on cherche” ou “si le problème (demandé) avait déjà été résolu”. - Cette méthode est comparable à la “méthode de la boîte noire”.

Lorsqu'un électricien se trouve devant un appareil - boîte - qu'il ne peut pas ouvrir ou qu'il ne connaît pas du tout - boîte noire - il peut tester les fils électriques qui en sortent. De cette façon, il apprend à connaître un peu la boîte inconnue. Jusqu'à ce qu'il sache comment le manipuler sans l'ouvrir.

***Pour résumer :***

- a. donné : une boîte noire ;
- b. demandé : les intégrer au réseau électrique. Les actes de révision qui l'amènent jusqu'ici constituent un algorithme (EO 160).

Du calcul des chiffres au calcul des lettres.

Les manuels d'arithmétique du milieu du siècle dernier sont quelque peu familiers avec l'inconnu. Mais c'est le platonicien de génie François Viète (1540/1603 : latin : Vieta) qui a généralisé le procédé platonicien lemmatique-analytique. Au lieu de calculer avec de simples chiffres - *logistica numerosa* - il fut le premier à calculer avec des lettres - *logistica snciosa* - (son ouvrage : *in artem analyticam isagoge* (littéralement : introduction à l'analyse).

À sa suite, René Descartes, le père de la pensée moderne, a désigné l'inconnu - au lieu de la boucle du milieu du siècle - par un “X”. Il en est resté ainsi jusqu'à nos jours ! Ainsi, le “x” demandé est temporairement inséré dans les données comme une inconnue. C'est la méthode lemmatique-analytique de Platon.

Comme le souligne à juste titre Willmann, cette méthode - combinée aux équations (par exemple  $x+y=z$ ) - s'est avérée extrêmement fructueuse (algèbre, géométrie “analytique”, *logistique*).

Prenons un exemple très élémentaire mais instructif.

### ***La règle de trois.***

Cette “règle” consiste à rechercher à partir d’un ensemble universel (donné ou, le cas échéant, à rechercher, en tout cas à proposer) - u - via (trouver ou se faire donner) un seul élément (= singleton) - s - un certain privé ou sous-ensemble - x -- C’est en tout cas la forme la plus courante.

### ***La structure.***

***Donnée :*** u (un nombre universel) ;

***Demandé :*** x.

***L’algorithme.*** -- Étant donné les rapports à l’intérieur d’un ensemble (u = tous les x, dont s est en fait le plus petit cas), on peut raisonner comme suit : u = 100 % = par exemple 200 ; or, s = 1 % = 1/200 ; donc p = x = 1/200.x.

On voit, dans cet exemple très élémentaire, les étapes qui, ensemble, donnent le résultat final - x = connu.

En fait, par exemple, 25% ou 3% ou 120% ne sont que des noms pour ‘x’, le lemme qui est introduit dans la donnée. 25 %, par exemple, consiste à présenter l’inconnu provisoire comme connu ou, du moins, à anticiper sa connaissance.

Typique de la méthode platonique lemmatique-analytique.

### ***Ontologique.***

Une réalité (collection ici) dont une partie est connue - “vraie”, révélée (EO 62 : l’être et le vrai, comprendre : le révélateur, respectivement révélé) - (le donné) et une partie inconnue (le demandé), devient par l’algorithme mieux, éventuellement complètement connue (“vrai”, exposé, révélé).

Un cas d’induction, d’ailleurs : EO 99 (induction amplificatrice), où l’on conclut d’une partie au tout.

### ***Phénoménologique.***

Tout ce qui est “vrai”, révélé, est “phénomène” parce qu’il se montre à la conscience. Le donné est un phénomène tandis que le voulu ou l’exigé est transphénoménal (non encore (pleinement) révélé).

L’algorithme de traitement a donc une valeur phénoménologique, car il expose, rend phénoménal, ce qu’il n’était pas au départ, ou du moins pas suffisamment.

En ce sens, la question de la dissolution appartient à l’ontologie holistique, qui s’intéresse essentiellement au passage de tout ce qui est phénoménal au transphénoménal (qui, une fois devenu phénomène, implique une expansion de la conscience). Et ainsi, tout ce qui est - la totalité de l’être ou de la réalité - devient plus conscient.

## **II. B.-- L'arithmétique des nombres comme formalisme.**

Encore une fois : la configuration !

Prenez la même multiplication "27 x 35". Chaque écolier apprend à temps que les unités (5, 7) et les dizaines (2, 3) doivent être placées correctement. EO 47 (configuration paléophthagoricienne) et même 54 (philosophie platonicienne du langage)

27	nous ont déjà appris : la stoïchiose ! Les éléments fractionnés sont
<u>x 35</u>	placés dans une syntaxe logique de droite à gauche (unités E ; dizaines
135	T), etc... Regardez : la division est claire : d'abord 5 x 27, puis 3 x 27.
<u>81</u>	Les marches ! La totalisation des sous-totaux, - résultat de l'induction
945	sommative (EO 98), est également claire : 135 + 61 (0) = 945.

DHTE

### **II.B. L'arithmétique comme formalisme.**

Ici, nous sommes déjà sur la piste de François Viète.

Prenons un modèle algébrique.

**Étant donné** : l'"équation" (il y a ici une analogie ontologique).

" $ax^2 + bx + c = 0$ ".

**Demandé** : résoudre l'équation.

Le terme "solvant" vient du grec ancien "analysis".

**L'algorithme**. -- Par exemple,  $(ax^2 + bx + c) - c = 0 - c$ . C'est la première "étape". Cela conduit - déductivement-mathématiquement - à  $ax^2 + bx = -c$ . -- Encore la triade "donné / exigé / algorithme". La structure de la créature.

#### **Note -- Règle syntaxique.**

Nous venons d'appliquer une "règle syntaxique", à savoir "Pour tous les ponts, tout membre d'une équation mathématique peut être transféré de l'autre côté si on lui attribue un signe opposé (+, -, +)".

#### **Une loi, c'est autre chose.**

Par exemple, "a est a" ou " $x = x$ ".

Une règle en syntaxe logique est basée sur toutes sortes de lois, mais elle est pratiquement réductible à un mécanisme. Une fois que l'apprenant s'y est familiarisé, c'est comme manger avec une cuillère et une fourchette (qui sont également devenues "automatiques" - de l'effort conscient au jeu inconscient).

Ici : étant donné le signe égal entre les deux parties de l'équation (qui est basé sur la loi  $a = a$ ), on peut automatiquement transférer (échanger) les parties en inversant les signes - et + (qui est une règle syntaxique, -- basée sur la loi de l'identité, -- une loi ontologique fondamentale : EO 25).

**Exemple 22.-- L'ontologie holistique : encore un formalisme. (168/179).**

Nous commençons par le calcul alphabétique introduit par François Viète.

Sa "*logistica ou logistica speciosa*" ne fonctionne pas avec des nombres - *logistica numeroza* -, mais avec des "espèces", c'est-à-dire des formes d'être ("forma rei", forme d'un donné). L'arrière-plan - selon O. Willmann - était l'idée platonique qui inclut toutes les copies possibles d'une collection (une collection infinie).

En termes pratiques, elle est représentée par le concept universel ou général.

**Modèle appliqué.**

EO 158 (Somme combinatoire) nous a appris un type de combinaison, à savoir la somme. Jusqu'à Viète on calculait par exemple avec " $3 + 4 = 7$  ; c'est-à-dire avec des copies de l'idée universelle "somme". Pour sortir de cette singularité - 7 est un nombre singulier - et ainsi pouvoir traiter la "somme en tant que telle" universelle (EO 158 : Relation réflexive), c'est-à-dire "en tant que somme" dans les opérations ou l'arithmétique, Viète a eu recours aux lettres.

**Modèle théorique.**

Le concept universel abstrait (platonique : représentation de l'idée préexistante, oui, éternelle "sum") - l'original (dans l'esprit) - est représenté par Viète dans le modèle, c'est-à-dire la "formule" ou (littéralement) la "petite forme", c'est-à-dire "la forme, étant la forme, en miniature".

Mieux encore : modèle sémiotique de la forme de la créature.

Cette sémiotisation de concepts abstraits est le génie de Viète.

Quantité 1+. quantité 2 = quantité 3 ou somme' (règle)	$a + b = c$  Règle	$3 + 4 = 7$  Application	<b>Note</b> : Le schéma ou la configuration ci-dessous montre clairement la progression opérationnelle ou formelle : le caractère comprend les pour.
universel et non opérationnel	universel et opérationnel	privé et opérationnel	des parties des deux extrêmes, gauche et droite.

**Note.** - Les extensions.

**1. La doctrine de la fonction.**

Une "fonction", en mathématiques, est une quantité qui est une "fonction" (qui dépend) d'autres quantités.

Prenons une formule d'Einstein :  $E = mc^2$  (= la masse x la vitesse de la lumière au carré ---> énergie). c'est un immuable (constante), tandis que m est une variable (variable). Grâce à l'arithmétique des lettres, cette fonction est pratiquement réalisable. Il est "opérationnel".

## **2. Géométrie “analytique”.**

La combinaison de la théorie des fonctions et des “modèles” mathématiques de l’espace a donné naissance à la géométrie analytique. R. Descartes (1596/1650), dans sa Géométrie (1637), -- plus clairement Pierre de Fermat (1601/1665) en sont les fondateurs. Une fonction mathématique (= original) est représentée dans une configuration mathématique spatiale (= modèle) via le système de coordonnées cartésiennes (la configuration de base) avec les variables  $x$  et  $y$  le long des axes.

**Modèle appliqué.** Par exemple, la fonction “ $x^2 + y^2$ ” (“ $r$ ” est le rayon) est représentée dans une configuration de cercle ou “figure”.

**Par ailleurs**, comme Willmann le fait remarquer à juste titre, Descartes rejetait invariablement sa confiance dans les Grecs anciens, alors que Fermat considère clairement les Topoi d’Apollonios et les Porismata d’Eukleides comme révolutionnaires.

**3. Le calcul infinitésimal.** Le calcul différentiel et intégral (le premier : la valeur numérique de deux valeurs “infinitésimales” ; le second : la somme d’une quantité infiniment grande de valeurs numériques infinitésimales) - ensemble “calcul infinitésimal” - nous le devons à P. de Fermat (qui, au passage, a fondé le calcul des probabilités avec Blaise Pascal (EO 148)). Encore une fois : c’est à Viète que nous devons les “formules” (formes sémiotiques)... Ainsi ce que dit O. Willmann à ce sujet.

### **Arithmétique logistique ou “logistique” (169/171)**

Commençons par une déclaration.

**1950 :** Lors du congrès des philosophes de Brême, les logisticiens discutaient avec véhémence avec les participants de la distinction profonde entre la logique traditionnelle et la logistique plus récente.

**1951 :** La discussion sera reprise lors d’une conférence à Iéna.

A Brême, Bruno von Freytag - connu pour sa *Logik (Ihr System und ihr Verhältnis zur Logistik)*, Stuttgart, 1955-1, 1961-3) - l’a terminé :

- a. Il existe de nombreux calculs logistiques ;
- b. mais il n’y a qu’une seule logique.

Car il y a les logiques des prédicats, des jugements, des modalités, etc., mais toutes, depuis Platon et Aristote, traitent d’un seul thème, à savoir la relation si-alors avec l’introduction de la logique de l’entendement et du jugement (les concepts et les jugements ne sont que des composantes du raisonnement, qui prend invariablement des formes “ si..., alors... “). formes). Mais passons maintenant au calcul de la “logique” ou de la logistique.

### **Modèle appliqué.**

Prenons comme modèle le signe d'affirmation ou d'implication stricte.

Les caractères, qui représentent des phrases (jugements, propositions), sont placés de manière configurative mais de façon logiquement rigide :  $(a \iff b) \dashrightarrow (a \rightarrow b) \wedge (b \rightarrow a)$ .

En langage courant : si  $(a \iff b)$  alors.  $(a \dashrightarrow b)$  et  $(b \dashrightarrow a)$ . Selon l'OE 158 (produit), 159 (implication).

En d'autres termes, la relation d'équivalence - un phénomène stéchiométrique ou harmologique - est exprimée de manière formalisée.

### **Note - Analogie entre la logique et la logistique.**

Parfois, la logistique n'est qu'une formalisation de ce que, depuis des siècles, la logique classique connaît et applique.

Prenons le chapitre des "déductions immédiates" (Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 511/514 (*La déduction immédiate*)).

Immédiat" signifie ici que la dérivation se fait sans beaucoup d'efforts (pratiquement toujours sur la base d'une théorie lisse des ensembles (stoïchiosé) et d'une compréhension de la confirmation et de la négation).

**A.-- Logique.** La règle de conversion logique dit : "Dans un capstone (= syllogisme), un jugement négatif de portée générale (jugement négatif général) peut être converti (échangé)".

Ainsi, "Aucun (seul) homme n'est une pierre" devient, après conversion : "Aucune (seule) pierre n'est un homme". Pratique : subjonctif (sujet) - S - et proverbe (prédicat) - P - ; - e - (= nego (= je nie)) : "Pour toutes les phrases du type "S e P", il est vrai qu'elles sont convertibles en "P e S". C'est ce qu'on appelle la "règle de pensée" de la logique traditionnelle. La logique raccourcie par des symboles se rapproche de la syntaxe fortement logique.

**B... logistiquement.** En logique formalisée, il se lit comme suit : "Il existe une règle syntaxique, applicable à "S e P" (jugement négatif universel) telle que les lettres - arithmétiques - avant et après e - dans toutes les formules du type "X e Y" peuvent être inversées (être convexes)".

En d'autres termes, ce que la logique traditionnelle pratique initialement lorsqu'elle travaille de manière raccourcie par des symboles, la logistique, grâce au dessin des lettres du père Viète, le pratique de bout en bout.

Par exemple, une règle de pensée ordinaire devient une "règle syntaxique". -- La logique procède de manière ontologique, la logistique de manière ontologique, syntaxique.

**Note** - Les étapes de la “logique symbolique” (un des noms) donnent - en résumé - ce qui suit.

**1. -- La phase préliminaire.** -- Deux noms : Le père Viete et G.W. Leibniz.

**2 - La phase initiale** - “l’algèbre logique”. -- 1847 : G. Boole (1815/1864) et A. de Morgan (1806/1878) introduisent la “logique mathématique ou mathématique” (un autre de leurs noms). Alors que B. Peirce (1809/1880) et E. Schroeder (1841/1902 ; *Algebra der Logik* (1890/1895)) développent la logique des classes et des jugements, dans un sens analogue.

**3.-- La logistique réelle.** G. Frege (1848/1925), avec sa *Begriffsschrift* (1879), et G. Peano (1858/1932 ; EO 140), avec son *Formulario matematico* (1895+), ont rétabli l’ancienne “algèbre logique”.

Leurs travaux sont couronnés par l’œuvre monumentale de A. Whitehead (1861/1947) et B. Russell (1872/1961), *Principia mathematica* (1910/1913).

Ce titre peut être mal compris : tous deux entendaient réduire les mathématiques à une logique (mathématique-calcul). À la même époque, D. Hilbert (1862/1943 ; *Grundlagen der Mathematik*, I (1932), II (1939)) a également travaillé de manière analogue avec sa “théorie de la preuve”.

**Note.** - Au fait, pour ceux qui ne sont pas du tout familiers avec certaines terminologies.

Le terme “logistique” a également une signification militaire. Selon le vice-amiral G.C. Dyer, Naval Logistics, Annapolis, 1960, la “logistique” est “le processus global par lequel les ressources d’une nation - tant humaines que matérielles - sont mobilisées et orientées vers l’accomplissement de tâches militaires”.

**Cela comprend :**

**a.** la stratégie générale ou “politique” (“grande stratégie”) qui fixe les grands objectifs, ainsi que la stratégie “opérationnelle” qui se situe sur le champ de bataille lui-même, et

**b.** la tactique, c’est-à-dire l’optimisation ou l’effet utile maximal - également sur le champ de bataille lui-même - est facilitée par la “logistique” (militaire) qui fournit les ressources de combat, le personnel et le matériel.

**Note :** (171/176) - En plus des sujets “établis” - logistique des relations, logistique des classes et logistique des jugements - il y a la métalogue (appelée “métalogue” par ceux qui ne connaissent pas la véritable nature de la logique traditionnelle).

Étant donné l’importance énorme de la composition de base, un mot à ce sujet.

## ***Xénophane de Kolophon (-580/-490).***

***Bibliographie :*** W. Röd, *Geschichte der Philosophie*, I (*Die Phil. der Antike 1 (Von Thales bis Demokrit)*), Munich, 1976, 75/82 (Xenophanes).

Röd attribue à Xénophane une “Einsicht métathéorique” (intuition métathéorique), c’est-à-dire une théorie sur une théorie.

### ***Appl. mod.***

#### ***a. La langue des Grecs anciens sur l’Iris.***

Iris” signifiait i. le phénomène naturel de l’arc-en-ciel ; ii. en même temps, dans les milieux religieux, la déesse qui se manifestait dans ce phénomène naturel (“theo.fania”, une divinité qui se révèle, “apparaît”).

Iris était vénérée comme la messagère des dieux et des déesses. Peut-être en rapport avec la perception que l’arc-en-ciel relie le ciel et la terre.

#### ***b. La langue de Xénophane sur celle des Grecs.***

“Ce que la masse appelle “Iris”, cela aussi, selon sa “fusus”, la nature, considérée, n’est qu’un phénomène aérien qui, lorsqu’on l’observe, présente des couleurs violettes et rouge vif et jaune-vert” (Fr. 32).

Si nous interprétons correctement le terme “ fusus “, lat. : natura, nature, Xénophane signifie “ une réalité dépouillée de son interprétation religieuse “. Depuis Thalès de Miletos, fondateur de la philosophie de la nature de Miles, cette pratique est devenue courante : nous l’appellerions aujourd’hui “déconsécration” ou “sécularisation”. Car ce qu’Iris indique à la fois en tant que déesse et en tant que messagère du monde des divinités, c’est la “pensée sacrée”. Ce que l’“Iris” désigne comme un arc-en-ciel pur, en revanche, c’est la pensée “séculaire” ou “laïque”.

***Note :*** cela n’excluait pas l’interprétation sacrée dans le cas des Milésiens. Ils étaient encore trop “archaïques” pour ça. -- La façon dont Xénophane parle dans ce fragment est du langage sur le langage, donc du méta-langage. Au lieu du discours direct : le discours indirect “Je dis que ce que les Grecs disent ...”.

#### ***c. La langue de Xénophane sur sa propre langue.***

“Ces choses ont été présentées comme une simple opinion - la doxastho, comme s’approchant quelque peu de la réalité originelle - etumoi si eikota”. (Fr. 35).

En d’autres termes, Xénophane “ relativise “ sa propre position, c’est-à-dire le discours indirect sur son discours indirect : “ Je dis que ce que je dis de ce que disent les Grecs n’est qu’une “ simple opinion “ (doxa), une “ approximation “ “. C’est donc du méta-langage au second degré.

En d'autres termes : dans ce cas, le méta-langage ou plutôt la méta-théorie (car Xénophane, dans la lignée des Milésiens, veut exprimer une " théorie " sur " Iris ") équivaut à une modalité (EO 36 : mod. de discours). Ou un " discours intérieur " sur ce qu'il dit aux contemporains. C'est-à-dire comment il veut être compris. Avec réserve ou restriction. Réserve qu'il exprime sous la forme d'une métathéorie, un énoncé théorique sur un énoncé théorique.

**Note -- Étapes sémantiques.**

**Bibliographie :** I.M. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr. /Antw., 1961, 72v. (étapes sémantiques).

**1. Stade zéro sémantique.** "Je vois cet écureuil qui ramasse une pomme de pin" est déjà une somme sémantique nulle. Mais le fait que je voie ce "petit écureuil là-bas qui ramasse une pomme de pin" est, avant que je ne le dise explicitement, une somme sémantique nulle, car il n'y a pas encore de prononciation ou de "signification" (dans les expressions familières).

**2. Le langage des objets ou premier stade sémantique.** L'objet dont on parle est sémantiquement de niveau zéro (il n'y a pas de sémantique parce que rien n'est dit).-- Le langage des objets, cependant, est un langage sur l'objet.-- Grammatical : discours direct : "Je vois cet écureuil là-bas qui ramasse une pomme de pin".

**3. Le méta-langage ou deuxième stade sémantique.**

Niveau zéro (l'objet). Première étape (le langage sur l'objet). Deuxième étape : le langage sur le langage sur l'objet --- "Je te dis que je vois cet écureuil là-bas qui ramasse une pomme de pin" est un discours indirect sur la phrase "Je vois cet écureuil là-bas qui ramasse une pomme de pin". --- Le méta-langage est un langage sur le langage.

Analogiquement : la métathéorie est une théorie sur le discours théorique...  
Sémiotiquement exprimé : des signes sur des signes qui représentent l'objet.

**2.- Les paradoxes du menteur. (173/177)**

**Bibliographie :** E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Antw. / Nijmeg., 1944, 78/92 (Eristique et septicémie).

Formulation d'Eubouclides de Miletos : "On demande à une personne : "Si tu dis que tu mens, est-ce que tu mens vraiment ou est-ce que tu dis la vérité ? Il existe deux réponses possibles à cette question : "Oui, je mens" et "Oui, je dis la vérité". Depuis des siècles, les gens discutent du statut correct (type de réalité) des deux réponses mensongères.

À mon avis, la solution à ce problème réside dans les étapes sémantiques. Avec la praxis de ce que les Romains appelaient "restrictio mentalis".

***La preuve par l'absurde est la suivante :***

“Si le menteur répond : ‘Je mens’, le questionneur dit : “Si vous maintenez que vous mentez et que vous mentez, alors vous dites la vérité. Votre réponse est donc fausse. “ Si le menteur dit : “ Je dis la vérité “, alors la réfutation est : “Si tu dis que tu mens, et que tu dis la vérité, tu mens”.

Beth se réfère ici à A. Rüstow, *Der Lügner*, Erlangen, 1908-1, Leipzig, 1910-2.-- Mais que savons-nous exactement avec cette finesse de réfutation ? Rien. Le problème est ailleurs.

***La réfutation de Chrusippos (-280/-207).***

Ce “grand logicien stoïque” (Beth) affirme que “quiconque dit qu’il/elle ment ne fait pas une affirmation significative, mais prononce simplement des mots sans signification” (Beth, c.f. 82). Ce sont de “simples sons” !

Conséquence : il est inutile de demander à Euboulides de Miletos si l’affirmation “je mens” est vraie ou fausse.

“Cette solution au problème du menteur - connue des dialecticiens du milieu du siècle sous le nom de ‘cassatio’ - a été (...) proposée à nouveau par Bertrand Russell et est presque unanimement acceptée par les logiciens contemporains.

Il s’agit de deux méthodes permettant d’aborder le paradoxe du menteur avec une rigueur logique... Mais elles ne touchent pas à la véritable structure... À mon avis, ceci est clairement contenu dans la doctrine des étapes sémantiques.

***Nous partons de la définition de la pensée de Platon.***

Comme le dit en passant W.B. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, New York, Dover, 1966-2, 131f., Platon affirme que la pensée est “l’âme en conversation avec elle-même”.

Gallie : “La pensée ou le raisonnement est une forme assez particulière de communication, une sorte d’intériorisation des habitudes de parole et de geste, de comportement. Nous l’apprenons d’abord par une communication active avec ceux qui nous entourent”.

Quand je mens, c’est comme ça que ça se passe : “Tu mens” dit quelque chose en moi. Les personnes religieuses appellent ce corps ou cette autorité “la voix de Dieu à l’intérieur”.

Les personnes éthiques réduisent cette voix de Dieu à “la voix de notre conscience” (socialisée avec Freud : “das Ueber Ich”), à moins qu’elles ne veuillent y faire entrer quelque chose de la voix de Dieu. Qu’est-ce donc qu’une “voix de la conscience” désacralisée ou sécularisée ?

Dans le premier cas (religieux), une règle de conduite établie par Dieu comme une règle du jeu envers Dieu et le prochain est violée. Dans le second cas, une règle plus ou moins grave de comportement social est également violée.

Dans les deux cas, on transgresse la loi de l'identité (EO 25), fondement de l'ontologie et de la logique traditionnelle. Et donc en même temps la base de tous les "actes communicatifs" (J. Habermas), c'est-à-dire des actes qui - au sein d'une humanité rationnelle - devraient conduire à toutes sortes de compréhensions ("interprétation consensuelle").

Pour le dire plus simplement : si je ne peux pas compter sur la vérité des déclarations et de tous les autres signes, comment puis-je agir "rationnellement" (de manière délibérée) dans un contexte communautaire ? C'est "le contrat social", le contrat social par excellence.

La voix, qu'il s'agisse de celle de Dieu ou de celle de la conscience éthique, reproche silencieusement, mais de façon fort peu impressionnante, cette transgression qui consiste à pervertir la loi de l'identité : "Ce qui est, je prétends extérieurement ne pas l'être". C'est la contradiction interne.

Quand je mens, c'est fait ainsi.

"En fait, je mens", me dis-je, dans la mesure où je ne supprime pas consciemment ou ne refoule pas inconsciemment la transgression de la loi de l'identité.

Platon, *Sophistes* 228, cité - curieusement dans un livre sur la "folie" - et traduit comme suit, dit : "La connaissance mensongère n'est - vue de la vérité, lorsque l'âme s'y fraie un chemin et qu'il en résulte un jugement dévié - rien d'autre que "parafrosune" "ein Vorbeidenken" (selon le livre cité), une prébende à la réalité". (W. Leibbrand/ A. Wettley, *Der Wahnsinn (Geschichte der abendlandischen Psychopathologie)*, Freiburg/ München, Alber, 1961, 60)... Habituellement, "parafrosune" est traduit par "délire", "pensée délirante", "folie" !

Quand je me mens à moi-même, je me dis inévitablement en et pour moi-même : "En fait, quand il s'agit de la vraie chose (et non d'un semblant de réalité), je dois avouer en et pour moi-même : "Je mens".

**Note** -- Il s'agit d'une forme de ce que les Grecs anciens appelaient 'anti.frasis', c'est-à-dire se contredire, 'antifrase', dans laquelle on indique quelque chose au moyen de signes de telle sorte que les signes indicateurs indiquent le contraire de cette chose.

**Note --** On note “l’imitation parfaite ou aussi parfaite que possible”. -- Le menteur/la menteuse qui réussit imite la vérité en ce qui concerne les mots aussi parfaitement que possible. Pour que l’interlocuteur puisse pénétrer le moins possible les phrases que nous venons de citer : “Tu mens” (dit la voix) et “En fait je mens” (je dis en et à moi-même).

En d’autres termes, la pensée réelle, ce que Platon appelait la “conversation intérieure”, est gardée “à l’intérieur” ! En conséquence, l’entourage a l’impression que ce qui est dit est “voulu”.

Quelqu’un n’a-t-il pas dit que “l’homme peut être un comédien intelligent” ? Un “hupokritès”, un acteur/auteur de théâtre, celui qui joue l’existence d’un autre que lui-même, -- joue simplement. Ici : l’existence d’un être consciencieux est trahie pour un jeu.

### ***Réserve intérieure (“restrictio mentalis”).***

Quand je mens, c’est comme ça que ça se passe - “Je te mens tout simplement. Cette phrase va toujours de pair avec les deux précédentes : “Tu mens” et “En fait, je mens”. Platon appelait cette “pensée” le fait de parler intérieurement avec et pour soi-même. Comme souvent, il a trouvé la vérité !

Mais cette troisième phrase reste chez l’autre être humain : la restriction ou la réserve (“modalité”) reste mentalement, dans la pensée, dans la conversation intérieure.-  
- Cela fait essentiellement partie de la structure du mensonge.

### ***Méta-langage.***

La langue, ici, est ce que le menteur dit extérieurement. Le méta-langage est le langage sur ce langage. Elle se résume essentiellement à trois phrases : “Quand je te parle, -- je suis prêt à écouter la voix intérieure qui me dit : ‘Tu mens’, -- je suis obligé d’admettre, en toute honnêteté, ‘En fait, je mens’, -- je dis - le plus souvent avec cynisme ou sans vergogne - ‘Je te mens vraiment’.

Comme on peut le voir, l’application de la doctrine des étapes sémantiques, en particulier les deux dernières (langage et méta-langage), explique le mensonge de manière plus approfondie que, par exemple, l’enquête d’Euboulides sur le “contenu de la vérité” (perçu de l’extérieur) ou la “cassatio” de Chrusippos (“Ce ne sont que des sons”).

### ***Étapes sémantiques et intentionnalité.***

Si nous revenons un instant au chapitre sur l'intentionnalité (EO 154), alors, dans l'expérience du mensonge - soit que nous mentons nous-mêmes, soit que l'on nous ment - nous sommes confrontés : "Je prends garde que vous ne vouliez pas qu'on vous mente, mais prenez garde que je ne vous mente pas". Cette intentionnalité ou conscience mutuelle est clairement en jeu ici.

Ou de l'autre côté : "Je suis conscient que vous me mentez peut-être". -- Cette "communication" intentionnelle sans mots (marques de parole), mais "d'âme à âme", "de parole intérieure à parole intérieure", est un aspect de l'être ici.

Descartes (EO 145), en tant que rationaliste moderne, part du "sens intime", de la perception intérieure. Par le biais de la tradition augustinienne, il s'est rapproché des idées platoniciennes sur le sujet.

Dans la phénoménologie du mensonge et du fait de mentir, le monde intérieur prend tout son sens !

La conscience, qui, selon l'école autrichienne (EO 149 ; 154 (Brentano)), est dirigée vers le monde, peut néanmoins se confiner au monde intérieur, s'enfermer dans "le sens intime" ou conscience individuelle fermée, se renfermer sur elle-même. Afin de ... mensonge !

Cette expérience montre donc que la conscience est dirigée dans deux directions : vers le monde intérieur et vers le monde "extérieur". Dans l'expérience de mentir et d'être menti, le terme "monde extérieur" prend un degré de réalité très intense.

Le langage (en termes de caractères parlés et écrits) et le méta-langage (en termes de simples caractères de pensée) reflètent les mondes intérieur et extérieur dans lesquels notre conscience se trouve. Notre double conscience s'exprime dans le langage parlé et écrit et dans le méta-langage de la pensée.

### ***Holistique.***

L'ontologie est holistique, c'est-à-dire qu'elle se concentre sur la totalité de l'être ou des êtres... Mais inductive, c'est-à-dire qu'elle échantillonne à travers cette totalité (EO 143).

C'est l'idée de base de cette ontologie.

L'analyse du fait de mentir et d'être menti, sémiotiquement et intentionnellement (phénoménologiquement), nous permet d'avoir une conscience élargie de la définition de l'"in-the-worldness" qui est attachée au phénomène de la "conscience" dans les contextes phénoménologiques. Avec comme échantillon : le fait de mentir et de se faire mentir.

### 3 -- “*Metalogica*”.

Jean de Salisbury (1110/1180), humaniste latin du Moyen Âge, connu pour sa théorie sur la relation “thèse/hypothèse” (relation entre une règle générale et même idéale et une situation singulière, oui, non idéale : par exemple, “Allez et multipliez”. “Notre Anneke doit-elle donc nécessairement avoir des enfants ?”), a écrit un ouvrage, “*Metalogicus*”, c’est-à-dire une logique sur la logique,--une réflexion sur la pensée logique.

Dans un sens analogue et réifié, la métalogue est un méta-langage sur le langage logique en tant que langage logique.-- 1915 : L. Löwenstein;-- plus tard : Löwenstein, Skolem (1920);-- Herbrand (1928), Tarski (1930), Gödel (1930+), Henkin (1947), Cohen (1963), etc. Ces noms témoignent d’un nouveau développement logique, sur lequel nous ne nous étendrons pas ici.

#### *Note-- Platonisme et logique (formalisée).*

“ En fait, les fondateurs de la logique (comprendre : des logiques) non seulement ne sont pas positivistes mais, au contraire, platoniciens - G. Frege (1848/1925), A.N. Whitehead (1861/1947), B. Russell (1872/1970),--du moins lorsqu’il a écrit les *Principia mathematica* avec Whitehead ; plus tard il a évolué ; J. Lukasiewicz (1878/1956), Abraham Fränkel (1891/ 1965), H. Scholz (1884/1956 ; fondateur, en tant que théologien, d’un Centre d’études logiques), et d’autres - et a des adeptes dans toutes les écoles (philosophiques) (I.M. Bochenski, *Histoire de la philosophie européenne contemporaine*, Bruges, 1952, 270).

Ce texte contredit une idée fausse très répandue. Les néopositivistes, il est vrai, ont fait un sérieux usage de la logistique : ils ont supposé, entre autres, que seul le langage mathématico-naturaliste permettait des énoncés valides dans les sciences professionnelles et la philosophie.

Entre-temps, cet axiome a été considérablement affaibli par toutes sortes de critiques, notamment par la “nouvelle rhétorique” (Ch. Perelman / L. G. G.). Olbrechts-Tyteca), qui a opposé la “théorie de la preuve” (EO 171 : Hilbert), fortement mise en avant dans les mathématiques et les sciences expérimentales (“sciences dures”), à une “théorie de l’argumentation”, qui appartient plutôt aux sciences humaines (par exemple le droit) et à la philosophie, mais surtout à la rhétorique (sciences de la communication).

Nous sommes immédiatement confrontés à la portée limitée de la pensée mathématique.

### ***Herméneutique.***

Nous venons d'établir qu'il y a au moins deux interprétations de la logique formalisée - Le (néo)positiviste et bien d'autres. Cela nous met sur la voie d'un type de relation distinct (EO 158), à savoir la relation de clarté.

Le premier penseur à avoir clairement saisi cette relation nous semble être Alkmaion de Kroton (-520/ -450 ; médecin pythagoricien) : il fait une distinction nette entre "aisthanesthai", l'observation directe, et "xun.ienai", littéralement : faire des liens, interpréter, -- mieux : comprendre correctement au moyen d'interprétations.

**a.** Les animaux - dit-il - perçoivent, -- directement.

**b.** Les gens, eux, perçoivent mais comprennent indirectement, c'est-à-dire par des interprétations, ce qu'ils perçoivent.

**c.** Les divinités perçoivent et comprennent, apparemment, directement ou, du moins, beaucoup plus directement.

Quoi qu'il en soit : pour Alkmaion, la véritable connaissance se situe au niveau de l'être humain, de l'observation directe et de l'interprétation indirecte.

Cette interprétation de ce penseur précoce se fonde, entre autres, et surtout, sur le fait qu'il dit : "Ce n'est que grâce aux "tekmèria", aux signes, du caché, que nous pouvons conclure que le caché existe". Nous ne saisissons pas le transphénoménal directement, mais indirectement à travers des signes présents dans le phénoménal. Ils "trahissent" littéralement ce qui se cache derrière les phénomènes avec les signes du transphénomène.

Situé dans la démocratie grecque, qui présuppose essentiellement plus d'une interprétation d'une même chose dans l'agora ou l'assemblée populaire (démocratie directe), cela donne lieu à la relation d'une syllabe : une donnée (observée) ----> plus d'une interprétation.

Alkmaion était un médecin. Les médecins sont régulièrement confrontés à des symptômes, c'est-à-dire à des signaux de quelque chose de caché, c'est-à-dire à l'ambiguïté.-- "Herméneutique" est "hermeneutikè", l'art de l'interprétation.

### ***Le formalisme et la vie.***

**a.** La structure des opérations (EO 160) est la suivante : donné / demandé - algorithme.

**b.** Notre vie ou notre "existence" est structurée de manière analogue : donnée/demandée (nous sommes "jetés" dans l'existence (jetabilité) avec la tâche d'en "faire quelque chose" (conception)). - algorithme (tous les actes après notre réception dans le ventre de la mère sont une série d'actes qui tentent de faire en sorte que la demande devienne réalité).

En d'autres termes, il existe une similitude entre la vie et le formalisme, qui n'est qu'une forme - une étape - de la vie.

### **Exemple 23.-- Ontologie holistique : technologie informatique. (718/191).**

La perception directe est l'essence de la phénoménologie : ce qui se présente immédiatement à la conscience est le point de départ. Nous appelons "transphénoménal" tout ce qui ne se montre qu'indirectement, car il dépasse tout ce qui est immédiatement donné. Nous ne sommes donc pas au courant... sauf à travers la conscience de la frontière qui accompagne tout ce qui est immédiatement donné.

Un Alkmaion de Kroton, penseur archaïque, fait preuve d'une telle conscience de frontière que, au milieu du phénoménal, il trouve des "signes" pointant vers le "trans" phénoménal. Ainsi les symptômes d'une maladie.

Si nous nous engageons si profondément - certes d'une manière ontologique (et donc pas si spécialisée) - dans le formalisme, par exemple, c'est parce que nous transcendons ainsi de manière responsable le purement phénoménal et "étendons" ainsi notre conscience aux données transphénoménales.

L'un des phénomènes qui appartient à ce même élargissement est l'ordinateur. C'est pourquoi nous avons ce petit chapitre.

#### ***Bibliographie :***

1- E. van Spiegel et al, *De informatiemaatschappij (Les conséquences de la révolution micro-électronique)*, Maastricht/Bruxelles, 1983 (ouvrage qui souligne l'énorme résonance de l'ordinateur comme élément de civilisation) ;

2- P. Heinckiens, *Programming is more than typing*, in : Eos 6 (1989) : 9 (Sept.), 69/73 ; -- H. Christiaen, *Computers in the classroom ? (Pourquoi, où, comment ?)* en : Streven 1985 : May, 634/645 ;

3- E. De Corte/L. Verschaffel, *Learning to program : a vehicle for the acquisition of thinking skills*, in : Onze Alma mater (Louvain) 1990 : 1 (févr.), 4/35 (avec bibliographie);-- J. Ellul, *Le bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988.

La masse bibliographique sur les ordinateurs est bien sûr confuse.

#### ***Le système "dynamique". (180/183).***

L'une des prépositions de base pour comprendre l'ordinateur est le concept de "système dynamique".

***Bibliographie :*** D. Ellis/ Fr. Ludwig, *Systems Philosophy*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N. J., 1962.

Le livre commence par une sorte de définition. Elle met en avant une triade, à savoir matière/énergie/information. Avec cette triade, nous avons les trois concepts de base (catégories : EO 85) des sciences professionnelles et des sciences connexes.

**D'ailleurs**, en Angleterre, dans le contexte de la première révolution industrielle moderne (+1770), le concept d'“énergie”, outre sa signification traditionnelle, acquiert une portée pratique et technique de premier ordre. Sans “énergie”, pas d'industrialisation ! L'industrialisation, qui était l'une des principales préoccupations du rationalisme éclairé de l'époque. La machine à vapeur, le charbon, -- puis le pétrole, -- puis l'énergie nucléaire, ont incarné le concept d'“énergie”.

Immédiatement, le concept se voit accorder une place dans les théories : Mayer (1845+), Helmholtz, Michaud (avec son *énergie générale* (1921)) et d'autres.

**En passant**, le concept d'“information” a, depuis 1948 - Norbert Wiener (1894/1964), *Cybernetics (Control and Communication in the Animal and the Machine)*, The Technology Press of M.I.T./ J. Wiley, New York, 1948-1, 1961-2 - une portée technico-pratique en plus de son sens traditionnel.

La théorie de l'information surgit immédiatement, bien sûr.

La pensée organismique, par exemple - Wiener, Rosenblüth, Mc Cullock - voit des similitudes entre les organismes biologiques et les “artefacts” techniques (machines construites) : dans les deux types de réalité, on trouve des “systèmes intentionnels ou dynamiques”.

1951 : Un congrès de cybénétiens, experts en pilotage, a déjà lieu à Paris sous la direction de L. Couffignal. 1956 : A Namur, il y avait déjà neuf cents participants de vingt pays à une telle réunion !

Une telle explosion était, selon Ludwig von Bertalanffy, *Robots, Men and Minds (Psychology in Modern World)*, New York, 1967, 61ff,..., triplement explicable :

- a. la demande de von Bertalanffy d'une théorie générale des systèmes,
- b. l'énorme résonance de l'œuvre de Wiener,
- c. le système de production de l'économie de l'époque, qui devait rendre l'“organisation globale” transparente de manière rationnelle.

Tout cela est concentré dans une théorie de l'information : Cl. Shannon/ W. Weaver, *The Mathematical Theory of Communication*, University of Illinois Press, Urbana, 1948. Les systèmes intentionnels ou dynamiques traitent l'information.

L'informatique est la science qui étudie le stockage, via la mémoire, - la récupération, la comparaison, l'adaptation des informations (= données, données ayant une valeur cognitive ou de connaissance), - principalement au moyen de l'ordinateur, un dispositif qui traite les données (informations) de manière computationnelle.

En termes de “systèmes”, on peut faire une distinction entre :

**a.** concret” (= zéro sémantique) comme un cristal, un corps biologique, une usine, un centre culturel ;

**b.** conceptuel” (compréhensible,-- modèles) comme un ensemble de points, un système de nombres, un modèle atomique, un diagramme, -- des choses qui sont construites par l’esprit humain mais qui se réfèrent toujours à des systèmes concrets en tant que représentations de ceux-ci ;

**c.** formel (formalisé) comme une logique de jugement, une théorie axiomatique formalisée, un langage de programmation pour ordinateurs,--choses qui représentent un système de signes dans lequel (i) une réalité physique ou concrète (ii) est décrite d’une manière compréhensible ou conceptuelle (modèle) (iii) est décrite mathématiquement et symboliquement.

**Bibliographie :** Doede Nauta, *Logica en model*, Bussum, De Haan, 1970, 174.

### ***Systèmes de traitement de l’information.***

Selon Ellis/Ludwig, o.c., 3, un système est “une conception, une méthode ou un schéma qui se comporte selon une certaine règle (information, “commande”)”.

Son rôle ou sa fonction - d’où l’expression “système fonctionnel” - consiste à traiter la matière et/ou l’énergie et/ou l’information de manière à ce que de la matière et/ou de l’énergie et/ou de l’information en résultent.

Entre l’“input”, l’offre, et l’“output”, la sortie, le résultat, toutes sortes de processus de transformation ont lieu. Un moulin à grains est un producteur de grains moulus (matière), une machine à vapeur produit de l’énergie, un ordinateur produit des informations.

### ***Informations”.***

Colin Cherry, *On Human Communication*, M.I.T., 1957, 221 et suivants, note la similitude et la différence entre la communication “pure” de l’information et le contrôle par l’information :

**a.** Quelqu’un a peur de moi et je lui dis : “Jette-toi dans cet étang !

**b.** Je le fais tomber dans l’étang.

Dans le premier cas, je lui donne une information pure ; dans le second cas, informé par la même information (“Jette-toi dans cet étang”), j’agis physiquement sur lui : le résultat est le même, mais le mécanisme diffère. Le premier cas pourrait être appelé “suggestion”.

### ***La triple division.***

Un système dynamique comporte trois composantes ou phases.

- 1.** Une entrée (entrée, enregistrement) ;
- 2.** une “boîte noire” la transformation : la fonction ou l’intérieur ;
- 3.** une sortie (sortie, effet, résultat).

Le fameux schéma “stimulus-réponse” acquiert soudain un moyen terme cognitif ou computationnel grâce à la notion de “système de traitement de l’information”.

entrée ----> boîte noire (quasi fermée) ----> drain

enregistrement ---> système auto-régulé quasi-fermé --->  
^ réadmission (feed back = ajustement) v

Le schéma ci-dessus montre clairement les similitudes et les différences entre deux types de systèmes dynamiques.

Avec A. Virieux-Reymond, *L’ épistémologie* 1966, 46/47 et 67, on peut parler de “cause rétroactive”, c’est-à-dire d’un lien entre cause cible et cause efficiente. En effet, la rétroaction ou “feed back” fonctionne de manière causale mais au service d’une cause cible.

Des penseurs grecs archaïques comme Anaximandros de Miletos, Puthagoras de Samos, Herakleitos d’Ephesos, Empedokles d’Akragas et d’autres connaissaient très bien ce schéma d’auto-régulation et lui ont donné le nom de cycle “kuklos”. Hérodote d’Halikarnassos, le père de la géographie et de l’ethnologie, la voit également à l’œuvre dans la nature et dans l’humanité, à différents niveaux.

Platon a utilisé le terme “kubernètikè”, direction. Aristote, parlant des constitutions, distingue “telos (but) / parekbasis (déviation) / epanorthosis ou rhuthmosis (redressement, ajustement)”.

### ***Holistique.***

Le point de départ est toujours ce qui se manifeste immédiatement (‘fainomenon’, phénomène, -- objet de la phénoménologie). Le reste est transphénoménal, c’est-à-dire au-delà de la portée de notre conscience immédiate.

L’effacement - alètheia, apokalupsis, ‘vérité’ - de la notion de ‘système dynamique’ comme présent dans toutes les couches de la réalité totale nous donne un échantillon qui est significatif pour la totalité de ‘l’être(s)’ ou de la réalité, objet de l’ontologie.

L’être” est dans une large mesure un “système dynamique” ou une “finalité”.

### ***Le système informatique.***

Tout d’abord, nous notons deux grandes parties.

1. L’ordinateur actuel avec le clavier devant.
2. L’arrière-plan est constitué d’équipements périphériques.

Veillez noter :

**a.** le clavier est un périphérique d’entrée ; **b.** le “moniteur” (avec par exemple l’écran) et l’imprimante sont des périphériques de sortie. Voir l’application du schéma ci-dessus.

**Note** -- La disquette est un disque sur lequel sont stockées d'innombrables "données" (données, informations, intelligence) (le support de données). Mais en même temps, c'est "la mémoire" (le lieu de stockage des données).

Il s'agit donc d'une unité d'entrée et de sortie. -- L'entrée, la mémoire et la sortie sont les trois "fonctions" (rôles) de l'unité de disque. La dualité "équipement (hardware, 'matériel')/logiciel (software 'logiciel').

Deux aspects déterminent le travail - le calcul - avec l'ordinateur.

**a. Équipement** - Il s'agit de l'ensemble des composants matériels : pièces électromécaniques et électroniques, câbles et circuits d'alimentation et d'interconnexion électrique, mémoire centrale et mémoires auxiliaires, organes d'entrée et de sortie de l'information.

**b. Logiciel** - Il s'agit de la totalité des programmes et du matériel de documentation associé (tels que les manuels, les organigrammes pour le fonctionnement de l'ordinateur).

Ph. Davis/ R. Hersh, *L'univers mathématique*, Paris, 1985, 365/369 (Modèles, ordinateurs et platonisme), souligne que la véritable arithmétique informatique (travail avec un ordinateur) comprend les deux aspects : ce n'est que si le matériel et le logiciel sont parfaitement en ordre - ce qui est loin d'être toujours le cas - que l'on peut attendre d'un ordinateur "la vérité absolue".

### **Les cinq aspects.**

Selon le Dr L. Klingen (Helmholtz-Gymnasium, Bonn), l'informatique comprend cinq aspects :

- a. la compréhension de l'utilisation de l'équipement ;
- b.1. aperçu du cœur du processus de pensée, l'algorithme ;
- b.2. structurer les données (informations) à saisir ;
- b.3. l'appliquer à des cas concrets (modèles applicatifs) ;
- c. protéger les données contre les intrusions.

### **La différence avec la machine à laver.**

Voir EO 161.-- La machine à laver automatique peut servir de modèle.

**a. Similitude.** - Selon ce modèle, l'ordinateur fonctionne également : entrée / traitement selon un programme / sortie (dynamique, système de traitement de l'information).

### **b. Différence.**

- 1. Le lave-linge automatique est hautement préprogrammé.
- 2. L'ordinateur est beaucoup moins préprogrammé. En d'autres termes, l'utilisateur peut - dans une certaine mesure - construire lui-même un programme, c'est-à-dire programmer un problème à résoudre.

### ***La programmation.***

Nous définissons la programmation comme la conversion d'une situation donnée et demandée - appelée collectivement "problème" - en une séquence logiquement correcte d'étapes élémentaires (irréductibles) qui sont "compréhensibles" par le type d'ordinateur utilisé.

En d'autres termes : former un algorithme (EO. 160).

Pratique : il faut aller jusqu'au bout de la démarche ! Depuis le moment où nous commençons à réfléchir au problème jusqu'au programme final, tout se déroule sans problème sur l'ordinateur.

La traduction pure dans le langage de programmation n'en est qu'une petite partie (P. Heinckiens, *Programming is more than typing*, 69).

La programmation se fait principalement sur papier.

Vous ne passez pas directement à l'ordinateur ! Vous allez d'abord au bureau, prenez un stylo et du papier. C'est déjà programmé. Cela se fait d'une manière particulière appelée "programmation structurée".

**Note** - En d'autres termes, au-delà de toute informatique, on commence simplement par réfléchir logiquement à ce qui est donné et à ce qui est demandé. Comme cela se fait depuis des siècles.

### ***La méthode Hérodotienne.***

Dans l'Historiaï d'Hérodote, nous voyons deux aspects.

#### ***a. Histoire.***

Le latin inquisitio, enquête... Cette étape permet d'obtenir le matériel non formé, les matériaux en vrac ou les "données". Dans la rhétorique antique, cela s'appelle heuresis, lat. : inventio, invention. Hérodote tire ses informations de sa propre observation ou des récits de témoins oculaires ("ouï-dire").

#### ***b. Logos.***

Latin : textus, texte.-- C'est la substance formée. -- Dans la rhétorique antique, on distingue deux aspects :

- i.** diataxe, lat. : dispositio, disposition;--qui est la disposition structurée des parties du texte - étapes (le plan de l'exposition en premier lieu) ;
- ii.** lat. : elocutio, stylisation, dessin ; qui est la formulation planifiée de ce que l'on a à dire, le "message" stylisé.

### ***Problème / algorithme / programme. (185/187).***

Nous expliquons cet ordre.

**a.-- Problème.** -- Les données, présentes dans les données, provoquent la demande. Il est analysé.

**b.-- Algorithmique.**-- "La pensée algorithmique est le noyau dur de l'informatique" (H. Haers / H. Jens, *Computer Science and Computing in Education*, 933).

***Un algorithme - nous le répétons - est une définition.***

1. Une définition est l'expression, longue ou courte, du contenu d'un concept (EO 08). Depuis les penseurs du milieu du siècle dernier, la règle est la suivante : tout le contenu et seulement tout le contenu ! En d'autres termes, parlez de manière à ce que le concept soit distingué - discriminable - du reste de la réalité. Elle consiste à énumérer les caractéristiques essentielles qui composent le concept.

2. La définition algorithmique prend la forme d'un scénario ou d'une séquence - une énumération - qui inclut complètement (tout le contenu) mais exclusivement (seulement tout le contenu) les événements irréductibles - les "assignations". On connaît bien le couple "définition nominale et définition réelle" (EO 12) qui, ici, est certainement approprié.

On prend aussi en compte la "définition axiomatique" (EO 141 : les théorèmes en petit nombre concernent un certain domaine de la réalité qu'ils "définissent").

***Conclusion...*** Les étapes de l'algorithme sont ainsi "définies".

***c.-- Programmation.***

C'est la traduction en langage de programmation. Un "programme" définit ce que le programmeur veut que la machine fasse, c'est-à-dire une séquence logique de "commandes". (EO 182 : "information"), "instructions" "commandements ! Les noms des langages informatiques sont, par exemple, Elan, Pascal, Logo'. L'ordinateur les "comprend", c'est-à-dire qu'il leur convient.

***Types d'algorithmes.***

La méthode "descendante" sur l'algorithme applique la méthode cartésienne (EO 160) : la totalité - tout (collection)/tout (système) en langage platonicien - est divisée en un certain nombre d'éléments irréductibles, les plus petits, et immédiatement formulée de telle sorte qu'une série concluante d'assignations non ambiguës à partir de la situation initiale mène au résultat final.-- La méthode opposée est appelée méthode "ascendante".

***D'autres structures... Il y en a trois.***

***a.-- Algorithme itératif.*** -- La répétition monotone du même ! Modèle : a, a, a, .... EO 141 (Définition mathématique par "induction mathématique") nous donne un exemple :  $1+1=2$ ,  $2+1=3$ ,  $3+1=4$  ....

***Modèle appliqué.***

Vous voulez obtenir une liste de vingt noms à partir de la mémoire de l'ordinateur - la mémoire des noms - vous appuyez vingt fois sur "entrer le nom".

**b.-- Algorithme séquentiel.**

L'ordre non uniforme ! Modèle : d'abord a, puis b, puis c, ...

**Mod. d'application --** Faire du café dans l'ordinateur :

Je vais à la machine à café, 3. je prends la cafetière, 4. je me dirige vers le robinet, 5. je remplis la cafetière d'eau, etc.

**c.-- Algorithme sélectif.**

Une pluralité de choix possibles ! Modèle : si modèle, alors oui ; si contre-modèle, alors non.

**Mod. appl...--** Calcul de la pension par ordinateur.

Le bénéficiaire appartient-il à une catégorie (ouvrier, employé, indépendant, etc.) oui ou non ? Si oui, alors le modèle. Le bénéficiaire a-t-il eu une carrière complète ou incomplète ? Si oui, alors le modèle. Etc.

**Question sur les capacités de réflexion (187/189).**

1 L'utilisation d'un ordinateur, en particulier la programmation, requiert des capacités de réflexion, c'est-à-dire une forme de logique appliquée.

**1.-- Le type de "compétences de réflexion" :**

Selon E. De Corte/ L. Verschaffel, *Learning to programme*, 12/14, la programmation est régie par trois prémisses. La résolution d'un problème passe par eux.

**1.1.- Les notions de base.**

C'est ce qu'on appelle les "connaissances spécifiques au domaine". C'est l'"historiè", le traçage des données, d'Hérodote.

**Appl. mod.** Celui qui veut résoudre un problème juridique (tel qu'un divorce) par ordinateur, doit être bien informé sur le domaine juridique : il doit connaître les concepts juridiques, les textes juridiques, les jugements, etc. -- il doit connaître le dossier -- il doit comparer avec les "propositions vraies" sur "un domaine" selon la méthode axiomatique déductive.

**1.2.-- Théorie de l'ordre (harmologie), logique, méthodologie.**

Chez Hérodote, c'est le "logos", l'explication ordonnée, que les théoriciens appellent "heuristique". En procédant méthodiquement à la recherche de solutions, ils appellent cela la "stratégie de recherche". Ainsi, par exemple, la méthode "descendante" ou son inverse, la méthode "ascendante", qui concernent la totalité et ses parties (la stoïchiosie antique). Par exemple, en utilisant des diagrammes. Ainsi : prendre un problème analogue comme modèle ou, au contraire, approfondir un aspect (ce dernier est la généralisation, le système l'induction : EO 99 ; -- 95).

**D'ailleurs**, le "top-down" et le "bottom-up" sont similaires à l'OT 81 : la méthode diététique-synagogique.

## **2.-- La connaissance de soi (introspection).**

Elle est appelée “métacognition”, “cognition” signifiant “connaissance”. Il s’agit, ici, des données plus la structure donnée aux données (algorithme).-- L’EO 176 (Méta-langage ; 173) nous a appris que le “méta-langage”, c’est “le langage sur le langage”. Ainsi, la “métacognition” est la “cognition de la cognition”. Connaissance en boucle ou réflexive (EO 158). La connaissance qui se connaît elle-même. En “regardant dans son propre cœur” comme le dit le poète.

“Suis-je, moi qui programme, vraiment une personne réaliste (“objectivement”) et à l’esprit logique ? Ou est-ce que j’agis de façon irrationnelle ? Ai-je des idées préconçues, des “axiomes” “qui ne peuvent être touchés” ? Jusqu’où va ma mémoire ? Jusqu’où va mon pouvoir d’induction ? En d’autres termes, dans quelle mesure suis-je maître du problème ?”.

### ***Les limites de l’informatisation.***

**Bibliographie :** Cedos, *Cerveau humain* (“(maman, enco un miscui !”), in : Journal De Genève 19.12.1990.-- Le fait.-- Un bébé de deux ans reconnaît en un instant un biscuit dont le bord est à peine visible - dans le paquet ouvert. L’ordinateur le plus puissant - du moins pour l’instant - n’y parvient pas.

L’indication. Cela indique que le bébé en question :

- a. est un être vivant (les êtres vivants sont très intuitifs),
- b. doués d’esprit,
- c. esprit qui n’a besoin que d’un minimum de données d’observation pour reconnaître quelque chose.

L’ordinateur est et reste une machine sans vie et sans esprit, dépourvue de l’intuition de la vie et de l’esprit.

Au milieu des ivrognes de l’informatique, certains restent sobres ! Donc le professeur Weizenbaum (Massachusetts Institute of Technology).

Au fait que dans un certain nombre d’“universités” aux États-Unis, chaque étudiant doit avoir un micro-ordinateur, Weizenbaum répond comme suit.

### **1 Tout le monde n’est pas d’accord aux États-Unis.**

Le département de physique du M.I.T., par exemple, a refusé de permettre l’expansion rapide des installations informatiques pour les étudiants. La raison : éviter que le matériel d’apprentissage soit considéré exclusivement - notez la modalité - à partir de la question : “Que peut-on programmer à partir de ce matériel ?” En d’autres termes : pour éviter l’unilatéralité.

2 On peut apprendre beaucoup de choses très bien sans ordinateur. En particulier, le matériel d’apprentissage ne doit pas être “adapté” à l’ordinateur. Cependant, l’ordinateur - de préférence là où il est vraiment supérieur (EO 162 : The human ordinator) - est utilisé comme un instrument Cfr H. Christiaen, *Computer in the classroom*, 645.

D. Jeanmonod, *Le bluff technologique* in : Le Journal de Genève 18.03.1968, commentant Le bluff technologique d'Ellul, dit : "Il faut penser en termes d'algorithmes, c'est-à-dire en un ensemble de commandes non ambiguës.

Mais quand on est si complètement moulé dans cette façon de penser, on est totalement fermé à toute autre forme de pensée". Ellul appelle cela le "terrorisme informatique", qui pénètre même dans les couches inconscientes et subconscientes de l'âme.

Encore une fois : mise en garde contre l'isolement de la vie spirituelle !

**Conclusion** - La programmation algorithmique est

a. une mise à jour possible d'une ancienne méthode (les formules magiques sont structurées de cette façon),

b. mais elle doit être consciente de ses limites.

**Il y a système et système.**

Des ouvrages tels que Leo Apostel et d'autres, *De eenheid van de cultuur (Naar een algemene systementheorie als instrument van de eenheid van ons kennen en handelen)*, Meppel, Boom, 1972, tentent de révéler la portée très large du concept de "système".

Bien avant cela, von Bertalanffy, Boulding, Gerard et Rapoport ont fondé, en 1954, la Society for General Systems Research. En 1937, Von Bertalanffy avait déjà émis l'idée d'une "théorie générale des systèmes".

Dans son ouvrage *Robots, Men and Minds (Psychology in the Modern World)*, New York, 1967, il s'oppose à la vision "réductionniste" qui tente d'interpréter tous les systèmes vers le bas comme étant purement mécaniques. Cette vision "réductionniste" n'atteint que "le modèle robot de l'homme" - dit-il - et non l'homme dans sa plénitude.

L'être humain peut être considéré comme un "système". Mais alors un "système qui connaît des signes basés sur un accord, avec un "langage" au sens humain, qui connaît une appréciation consciente, qui connaît une action consciente". L'homme est un système, oui, mais un système qui se situe bien au-dessus des systèmes purement biologiques (par exemple, toutes les plantes et tous les animaux) et encore plus au-dessus de tous les systèmes inorganiques (pierres, processus purement chimiques, -- machines de toutes sortes).

**Conclusion** - La théorie des systèmes généraux de Von Bertalanffy connaît des niveaux ou des échelles de réalité.

### **Rétrosynthèse.**

Nous avons vu que la stoïchiométrie ou analyse des totalités (ensembles/systèmes ; EO 52 ; -- 45 (hénologie)) jouait un rôle de premier plan dans la pensée archaïque et antique.

**Bibliographie :** B. Feringa/ R. Kellogg, *Décomposition en facteurs* (Prix Nobel de chimie 1990), in : *Natuur en techniek* (Mensuel des sciences naturelles et de la technologie) 58 (1990) : 12 (déc.), 832/839.

Le chimiste organique Elias J. Corey, qualifié de “chimiste organique le plus productif du monde” par ses pairs, a reçu le prix Nobel pour, entre autres, sa “rétrosynthèse”.

La “rétrosynthèse” est une méthode chimique qui consiste à  
a. à partir de blocs de construction simples b. une molécule complexe. Le chimiste utilise l’ordinateur pour trouver la recette la plus adaptée à la molécule en question.

#### **a.-- Synthèse.**

Corey, avec une vingtaine de collaborateurs, a travaillé sur la formation de l’acide gibbérellique (une hormone végétale structurellement très complexe) à partir d’éléments simples (souvent des composés avec des atomes de carbone)... Ce qui conduit à la manipulation de caractéristiques biologiques.

#### **b.-- Retrosynthèse.**

Corey a élargi la méthode de synthèse.

a. Il a méthodiquement disséqué des structures complexes en de plus petits blocs de construction. Cfr “top-down” (EO 186).

b. Avec de tels constituants, Corey travaille ensuite à l’inverse (cfr “bottom-up”) : il resynthétise... EO 160 (stoicheiosis cartésienne) nous a appris ce schéma !

Corey implique l’ordinateur, c’est-à-dire le type Lhasa (Logical Heuristics Applied to Synthetic Analysis), largement utilisé dans les laboratoires universitaires et industriels du monde entier (pensez à la recherche sur les médicaments).

Corey y travaille activement à l’université de Harvard depuis 1959. C’est précisément cette logique informatique - c’est-à-dire la logique appliquée - concernant la synthèse qui a été l’une des principales raisons de son prix Nobel.

#### **Synthèse totale.**

La création de substances naturelles à partir de composants moléculaires simples est appelée “synthèse totale”. Une “substance naturelle” est un composé organique d’origine naturelle. Les atomes à partir desquels une hormone ou un antibiotique est “combiné” (EO 46 ; 151 ; 157), leurs relations et interactions mutuelles, les groupes fonctionnels qui les composent, les structures spatiales, tout cela est impliqué... Pas à pas - algorithme - on décompose en “synthones” (blocs de construction finaux).

Il s'agit de la "rétrosynthèse" - la "stoïchiose", une méthode archaïque et antique, est apparemment toujours valable.

**Appl. mod.--** Corey a ainsi synthétisé le ginkgolide-B, un composé complexe présent dans le ginkgo biloba (l'arbre à noix japonais), utilisé dans la photothérapie chinoise contre l'asthme et l'inflammation. Cela s'est fait en trente-sept étapes. Algorithmiquement !

### **Réseau de neurones.**

Depuis 1960, les chercheurs en informatique (USA, Japon, Suisse) expérimentent un nouveau type d'ordinateur, à savoir les réseaux de neurones. Un ordinateur "classique" contient un programme (microprocesseur), ce qui n'est pas le cas d'un réseau de neurones.

#### **1.-- Original.**

Le cerveau humain contient environ 100 milliards de neurones (un "neurone" est une cellule nerveuse avec des neurites et des dendrites), qui interagissent entre eux, entre autres grâce aux "astrocytes".

#### **2.-- Modèle.**

Ce modèle tente de se rapprocher du réseau de neurones (= simulation, imitation). Le réseau ne contient pas de "programme" mais un ensemble d'"éléments" - des "neurones" artificiels - qui interagissent entre eux, électriquement. Et ce, avec un seuil de sensibilité qui peut changer.

#### **Appl. mod.**

Étant donné : un réseau ; demandé : comme commande, 'instruction', 'ordre', on donne "Trouvez le mot 'biscuit' dans un texte". Le réseau réagit un peu comme un être humain : plus un mot ressemble au "biscuit" qu'il recherche, plus il est "électriquement excité".

**Conclusion** - L'algorithme inhérent à l'ordinateur classique est transparent. L'algorithme du réseau de neurones frappe les spécialistes - électroniciens, neurobiologistes, psychologues - comme bizarre, excentrique.

Les réseaux de neurones sont adaptés aux phénomènes clés de la robotique - le mot "robot", en tchèque, signifie "homme artificiel" - tels que la recherche et le traitement artificiels.

**Note --** Les OE 184 (logiciels), 185 (programmation) sont partiellement révisés : on pourrait parler de "programmation flexible" !

La machine à laver automatique est

**1** ; l'ordinateur classique est

**2**; le réseau neuronal est

**3** : La préprogrammation, la programmation, la programmation minimale semblent être les termes adéquats pour désigner une évolution non silencieuse de la construction des systèmes qui font les ordinateurs.

## **Echantillon 24.-- ontologie holistique : la méthode déductive. (192/208)**

Le début de toute “vérité” est la démonstration directe de ce qui est.

La phénoménologie s’en tient à ce début, car elle reflète ce qui est immédiatement apparent à l’homme conscient, c’est-à-dire le phénomène.

Le raisonnement - déduction, réduction (cette dernière sous forme d’induction, entre autres) dépasse, logiquement strict et donc “réel” (c’est-à-dire fidèle à la réalité), tout ce qui est immédiatement apparent. Elle est transphénoménale. Et ce, dans le sens où notre conscience prend conscience d’une réalité initialement transphénoménale. Ainsi, le raisonnement fait de quelque chose de transphénoménal un “phénomène”, car par le raisonnement, il “se montre”.

Nous allons vérifier cela maintenant dans le cas de la déduction.

### ***La phrase (énoncé, jugement, proposition) en elle-même.***

Bernhardt Bolzano (1781/1848) était un penseur qui se consacrait intensément à la logique et aux mathématiques. Il est connu pour son *Wissenschaftslehre*, 4 vols. Cela fait de lui - avec George Boole (1815/1864) - l’un des fondateurs de la logique pure.

### ***La pensée logique n’est pas une question de psychologie, de sociologie, de culturologie.***

Travailler logiquement est radicalement différent de l’application d’un ensemble d’hypothèses spécifiques à un individu (psychologie), un groupe (sociologie), une culture (culturologie). C’est, au mieux, de la logique appliquée !

Au contraire, dans la grande tradition de Parménide d’Élée, Bolzano conçoit le jugement comme une opération indépendante du sujet pensant ou de l’esprit pensant, que ce sujet pensant soit un “je”, un “nous” ou un ensemble de “valeurs culturelles”.

Pour Bolzano, la logique et, par exemple, la psychologie (sociologie, culturologie) sont donc des choses complètement différentes.

### ***Modèle appliqué.***

“ Il pleut “ est une phrase en soi, car il y a un sujet (original) et un proverbe (modèle) tels que “ il “ est clarifié par une information (= modèle), à savoir “ pleut “. Qu’un “je”, un “nous” ou une “culture” le pense ou non n’a aucune importance !

La structure “original (sujet)/modèle (dire)” est là, est là par elle-même, indépendamment de tout autre être. Comme le disait Parménide : “Il (l’être ou la réalité) est là selon lui-même (et non selon autre chose)” “Kath’heauto” en grec ancien.

### ***La phrase hypothétique en elle-même.***

a. La phrase catégorique exprime quelque chose sans préposition, sans modalité même dans de nombreux cas. Ainsi : “Quatre est ; - dans certains cas (“par exemple”), un plus trois”. Ou encore : “Quatre est - dans tous les cas - quatre”. Cette dernière est une loi (EO 25 : Loi de l’identité), c’est-à-dire une phrase qui ne connaît pas d’exception, - est universelle, voire transcendante (englobante). Inconditionnel et donc purement catégorique.

b. La phrase hypothétique ou conditionnelle est une phrase, c’est-à-dire une clause principale et une clause subordonnée. Comme modèle : “Si  $1 + 3$  ou  $2 + 2$  ou  $3 + 1$ , alors 4”. Compris : “Si les axiomes de Peano (EO 140), par exemple concernant la ‘somme’, sont vrais, alors  $1 + 3$  ou  $2 + 2$  ou  $3 + 1 = 4$  est aussi et immédiatement vrai”.

Raison : la somme de  $1 + 3$ ,  $2 + 2$ ,  $3 + 1$  est à nouveau une application de la règle générale de l’addition ou “somme ;”. Ou dans les termes de Jevons-Lukasiewicz : si A (règle), alors B (application) ; bien, règle ; donc application. C’est la pensée déductive.

À partir de l’évidence ou du “phénomène” de la “règle générale”, on arrive - et on en déduit - l’“application” initialement transphénoménale, qui se révèle ainsi “évidente” ou vraie (“apokalupsis” ou “aletheia”, la “vérité” ontologique ou le “blootrekking”). Cf. EO 62 (Aléthéiologie).

**Note** : Dans la langue courante, dans toutes les langues naturelles, la condition peut être comprise. Ainsi : “Dans ce cas (= si cela arrive, alors) je viendrai”. Ou encore : “Alors je viendrai”.

“Mentir, c’est être puni” est une phrase sujet (l’infinitif “mentir” est sujet), mais dans un certain nombre de situations (qui ressortent du contexte.), une condition est latente dans le sujet : “Si tu mens, une punition en découle”. “Al die lie, get punishment” : la phrase relative “al die lie”, couvre une condition dans un certain nombre de situations, c’est-à-dire “Si tu mens, tu es puni” ;

Parmi les locutions adverbiales, les temps peuvent recouvrir plusieurs fois une condition : “Chaque fois que l’on ment, il en résulte un châtement” (= “Si l’on ment, alors...”).

Le participe ou le participe (= ayant la valeur d’un adverbe, dans ce cas la phrase conditionnelle) couvre souvent une condition : “Celui qui ment est puni” est : “Si quelqu’un ment alors ....”.

**Conclusion...** Un discours bien rodé découvre de telles choses !

**Pré-phrase / post-phrase (pre-phrase / concl. ).**

**Bibliographie** : Ch. Lahr, *Logique*, 509... “Le processus de pensée qui consiste à dériver d’un ou plusieurs syntagmes prépositionnels - logiquement (Bolzano : en tant que syntagmes en eux-mêmes) - un ou plusieurs syntagmes postpositionnels, est le

raisonnement “. Comme vous pouvez le constater, la phrase hypothétique, si elle est interprétée à la manière de Bolzano comme un processus de pensée logique, est à la fois un raisonnement.

EO 73 a montré que ce phénomène était fondamental pour la pensée platonicienne. En particulier : la phrase prépositionnelle exprime une condition, une prémisse, une “hypothèse” ou une “supposition” -- c’est le cœur de toute la logique traditionnelle, “classique” : déduire à partir de phrases prépositionnelles !

### ***“Des idées préconçues irréelles”.***

Même les phrases prépositionnelles irréelles peuvent, en logique (et en logistique), être traitées comme des “phrases en soi”.

Avec Rescher (un logicien), on peut distinguer des types.

#### ***1. La préposition problématique.***

“Si, contrairement à l’opinion établie, nous supposons que...

#### ***2. Le sens paradoxal.***

“Si, contrairement à une opinion évidente ou perçue, nous supposons néanmoins que ...”.

#### ***3. La fausse préposition.***

“Si, contrairement à la vérité établie, nous supposons néanmoins que [...]

La logique, autrement dit, n’est pas l’épistémologie : que la préposition soit épistémologiquement (scientifiquement) testable (“vérifiable” dans un usage linguistique récent) n’intéresse pas le logicien en tant que logicien, car il prend la définition nominale (EO 12) du “sens-en-soi” et seulement du “sens-en-soi”. Si tous les hommes sont fous, qu’est-ce qui en découle de manière purement logique ? C’est ainsi que le logicien pur raisonne.

### ***Le raisonnement déductif (194/195).***

Prenez le célèbre exemple de Peirce.

Pre-phrase / concl. . Tous les haricots de ce sac sont blancs et cette poignée de haricots provient de ce sac. Cette poignée de haricots est donc blanche... Ces phrases apparemment - logiquement - catégoriques recouvrent un raisonnement : “Si tous les haricots de ce sac sont blancs et (si) cette poignée de haricots provient de ce sac, alors cette poignée de haricots est blanche”.

### ***Note. - La preuve par l’absurde.***

On dit aussi “reductio ad absurdum”, réduction à l’absurde (cf. EO 26 : Loi de l’incongruité). Il s’agit d’un type de déduction. En particulier : cette déduction utilise un dilemme, c’est-à-dire un raisonnement qui est double mais qui conduit à la même conclusion.

Selon D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 27v., les paléopythagoriciens - entre -560 et -350 - connaissaient la preuve par l’absurde : “La plus belle réussite des pythagoriciens est d’avoir prouvé qu’il est impossible - incongru, non-sens, “absolument rien” - de trouver un modèle rationnel (une fraction) pour la racine carrée du nombre 2 (phrase 2).

C'est-à-dire pour le nombre dont le carré est 2. (...).

Le plus bel exemple de preuve du grotesque dans l'antiquité". C'est le modèle applicatif. Maintenant, le modèle régulateur. L'auteur poursuit "Dans une preuve par l'absurde, on suppose - EO 194 : Prépositions irréelles) - qu'un contre-modèle existe. C'est-à-dire une "instance" (exemple) qui satisfait aux détails du problème mais pas à la demande (ce qui doit être prouvé).

Il est ensuite systématiquement démontré qu'un tel contre-modèle ne peut exister, car il conduit à l'incongruité ou à la contradiction.

Il est alors prouvé que tout objet qui satisfait les données doit également satisfaire la demande". Voilà pour ce que dit D. Nauta sur la nature ou la structure de la preuve par l'absurde.

En d'autres termes, pour prouver que le modèle - ce qui est prouvable, ce qui est réel - est réel, on prend le chemin détourné de prouver que le contre-modèle est radicalement irréel. Puisque seuls deux choix sont valables à cet égard - c'est le dilemme - l'irréalité de l'un (contre-modèle) contient la réalité de l'autre (modèle). Maintenant, prouver la réalité de l'autre était la demande.

**Note** - Un exemple se trouve dans EO 80 (la dialectique historique de Platon) : si le possesseur n'a pas l'esprit, alors l'arme qui est dangereuse entre ses mains, ne doit pas être rendue ! Ce qui contredit la définition de Kefalos du "retour consciencieux", pourtant le retour est éthiquement absurde. Mais une telle incongruité découle logiquement de la définition (incomplète) de la "droiture" (= conscience) que préconise Kefalos.

Voir également EO 64 (irrecevabilité) ; EO 57 (réduction analogue par l'absurde de "l'expertise est bonne").

**Note -- Le "argumentum ad hominem".**

Raisonnement qui se "joue contre la personne (l'interlocuteur)".

**Structure :**

phrase 1 : Tu revendiques p.

phrase 2 : Eh bien, p conduit logiquement à une ou plusieurs conclusions inacceptables (parfois absurdes).

concl.: Donc p (= ce que vous prétendez) est inacceptable.

Il existe une similitude structurelle avec l'argument de l'absurde.

***Appl. Mod. : le compte de calcul (196/197)***

EO 183 : le système informatique et ce qui l'accompagne sont brièvement rappelés.

***Bibliographie*** : Ph. Davis / R. Hersh, *L' univers mathématique*, Paris, Gauthier - Villars, 1985, 131.-- Le texte en question touche à l'une des propositions fondamentales de la pensée informatique.

***1. le texte mathématique courant ou "lisible"***

**a.** La prémisses du présent texte strictement mathématique est qu'il est en tout cas formalisable (EO 161) sous la forme, par exemple, d'au moins un langage artistique.

**b.** En fait, les manuels de mathématiques ordinaires contiennent tout au plus des parties formalisées, car "ils sont écrits en français, en anglais ou dans d'autres langues courantes" ! Après tout, ils doivent être lus par des "êtres humains".

En effet, un texte purement formalisé est invariablement enchâssé dans un langage naturel qui, au minimum, explique ce que les signes peuvent signifier,-- ce que les signes d'édition peuvent vouloir dire. Le langage artificiel ou artificiel par excellence - selon les auteurs - est la théorie des ensembles cantorien.

***2.-- L'ordinateur.***

Une application - selon Davis et Hersh - du texte formalisé est le programme (EO 185) d'un ordinateur.-- Pour programmer un ordinateur - pour le rendre utilisable, par exemple, pour tester l'arithmétique dans une entreprise - il faut

**a.** connaître le graphisme (EO 156), c'est-à-dire son vocabulaire (tous les signes possibles) ou son vocabulaire et

**b. la** maîtrise des règles syntaxiques (EO 161), c'est-à-dire de la grammaire qui structure le vocabulaire.

***Mod. appliqué : le jeu de simulation.***

***Bibliographie*** : A. Crattenand, *Colloque scientifique : Eh bien, jouez maintenant*, in : Journal de Genève 31.07.1987.

Les modes se succèdent dans le monde de l'informatique ! Après la mode de l'audiovisuel et de la micro-informatique, celle des jeux de simulation (surtout aux USA) : les économistes, les ingénieurs du bâtiment, les militaires sont occupés.

***1. - La base.***

Un petit programme pour calculer des probabilités logiquement strictes - par exemple, les chances d'un politicien d'être élu.

***2.-- Autres conditions.***

De préférence explicites - les éléments subdivisés ne sont pas connus du calculateur - tous les facteurs (EO 53 (analyse factorielle) ; 67 (élément / prémisses) ou "éléments" qui influencent - "déterminent" - par exemple une élection - tels que la circonscription (ville, village, etc.), - les partis et leurs partisans, le rôle des femmes, des religions, etc.

Relisez maintenant l'EO 94 (La méthode inductive).

Si nous prenons l'ensemble des éléments ou facteurs qui influencent une élection, combien de facteurs nous échappent ? En d'autres termes : l'éternelle tragédie de notre connaissance ontologique ou fondée sur la réalité est que nous ne connaissons qu'un échantillon d'une collection (par exemple les électeurs) et courons donc le risque de généraliser. Le caractère holistique ou total n'est en fait jamais là !

**Conséquence : aussi** solide que soit le programme de votre ordinateur, votre connaissance de tous les facteurs fait un trou dans le calcul, par exemple, des chances d'une élection.

Ce n'est pas sans humour qu'A. Crattenand, a.c., écrit que l'intéressé n'a qu'à jouer, comprendre : déduire. Car (dit-il) le programme est tel qu'il donne les résultats logiquement atteints - si tous les facteurs, alors les probabilités comme "sortie" ou drain.

Le nom de la science de cette "arithmétique" axiomatique-déductive est : audioviséomatique. Core : la méthode hypothétique appliquée au rapport "facteurs/probabilités". Avec comme point médian entre les deux le programme, qui fonctionne de manière axiomatico-déductive.

**Modèle d'application : les axiomes de l'éthique. (197/208)**

Par sécurité, relisez l'EO 137 (la structure de la méthode axiomatico-déductive).

- a. Le domaine défini de la réalité est, ici, le comportement consciencieux ou "juste".
- b. Toutes les propositions qui se réfèrent à ce champ éthique ou moral doivent être "vraies", c'est-à-dire une réalité exposée (et non une réalité illusoire ou factice).

**Bibliographie :** R. Van den Berghe, *Veritatis splendor (Présentation et évaluation)*, in : *Collationes (Vl. Tijdschr.v.Theologie en Pastoraal)* 24 (1994) : 1 (mars), 79/100.

Sujet : l'encyclique *Veritatis splendor* (05.10.1993), un document très controversé qui traite des hypothèses de base ou des axiomes de la moralité telle que traditionnellement conçue par l'Église catholique.

### ***Le point de vue catholique traditionnel.***

“ Selon la théologie morale catholique traditionnelle - note : “ théologie “, c’est-à-dire la théologie ou la théologie dans la mesure où elle traite du comportement consciencieux - il existe quatre “ sources “ de la moralité :

- a. l’objet,
- b. l’intention,
- c. les circonstances et
- d. les conséquences.

Lorsqu’un acte doit être jugé sur son contenu moral (c’est-à-dire dans quelle mesure il est moral ou consciencieux et comment il l’est ; EO 09 (Existence et essence),-- 25 (Est, est ainsi)), il faut faire intervenir la part de chacune de ces “sources” :

#### ***Notes***

a. Le terme “circonstances” est utilisé ici dans un sens étroit, car, dans un sens plus large et plus commun, l’intention et les conséquences sont également des “circonstances”.

***Soit dit en passant***, le terme traditionnel de “circonstances” réapparaît dans le langage plus récent sous le nom de “situation”, car qu’est-ce que la “situation” sinon l’ensemble ou la totalité des circonstances ?

b. Le terme “sources” peut être remplacé par prémisses ou axiomes, En effet : à partir de ces quatre sources, la tradition catholique déduit de manière déductive la moralité - la conscience - d’un acte.

c. L’ensemble “objet/sens/circonstances/conséquences” est le concept commun ou récurrent de la morale catholique traditionnelle.

Une “platitude” (lat. : locus communis, -- gr. : topos koinos) est une chose à laquelle on revient constamment en pensant ou en agissant.

d. Si la phrase “Un acte est consciencieux” peut être considérée comme la phrase de base du comportement consciencieux, alors les “sources” ou “platitudes” sont les modalités au sein de cette phrase de base (EO 36) : “Un acte, si l’objet et/ou l’intention et/ou les circonstances et/ou les conséquences ne contiennent pas de réserve (restriction), est consciencieux”. Le sujet et le dire deviennent différents sous l’influence d’une modalité ou d’une autre.

#### ***Le rôle décisif de la modalité “objet”.***

“ La première et la plus importante contribution - selon Van den Berghe, a.c., 96 - vient toujours de l’objet. Lorsque cet objet est ‘mauvais’, ni l’intention (= intention) ni les circonstances ni les conséquences ne peuvent rendre l’acte ‘bon’“.

***Modèle appliqué*** - L’acte de “tuer quelqu’un” est par son objet même “mauvais”. Axiome à l’appui : “La vie biologique est la chose précieuse par excellence,

(du moins pour la plupart des gens, car il existe des exceptions : les martyrs, les kamikazes, les kamikazes pour une cause (pensez aux pilotes kamikazes japonais pendant la Seconde Guerre mondiale (1940/45))”.

On voit immédiatement que l’axiome n’est pas une proposition ou un jugement radical universellement accepté !

Ce que les autorités ecclésiastiques veulent dire en réalité avec l’affirmation que “lorsque l’objet est mauvais, ni l’intention, ni les circonstances, ni les conséquences ne rendent l’acte bon”, c’est qu’en principe, c’est-à-dire de manière purement abstraite-axiomatique, l’homme, dans la mesure où il veut vraiment agir en conscience, est obligé en conscience (et pas seulement extérieurement) de respecter la vie (biologique) comme inviolable (c’est-à-dire ce qui peut mais ne peut pas être violé) comme “sacrée”, comme “tabou”.

En d’autres termes : nier cet axiome par principe - supprimer consciemment ou refouler inconsciemment (“paraphrosune”, en langage platonicien) - est intrinsèque, c’est-à-dire dans sa nature la plus profonde (“ousia” en langage platonicien, c’est-à-dire dans son existence et son essence), sans scrupule, “mauvais”, “colérique”. Alors que respecter la vie en principe est intrinsèque, essentiel, bon.

Telle est la loi : respecter la vie dans la mesure où elle est la vie, en tant que valeur en soi, est toujours et partout bon ; nier la vie dans la mesure où elle a une valeur en soi, est toujours et partout mauvais... Quiconque en doute devrait proposer le modèle opposé, à savoir tenir pour axiome ou principe que la vie n’a aucune valeur à aucun point de vue !

**“Thèse / hypothèse” (Jean de Salisbury). (199/201).**

Cet humaniste latin à la culture et à l’expérience de vie très vastes a vécu +1110/1180, -- a publié la première théorie étatique complète du Moyen Âge (Policraticus).

Le (post-)structuraliste Roland Barthes, dans L’aventure sémiologique, Paris, 1985, 143s., cite une systémique ou dualité qui a survécu dans le milieu ecclésiastique et - qui plus est - que nous examinerons ici comme fondamentale.

**1.-- Thèse** (positio, proposition - in - abstracto).-- C’est le concept pur sans aucune modalité. Par exemple - dit Barthes - “Il est précieux de se marier”.

**2 - Hypothèse** (cause, singulier-situation concrète) : “ Est-il - dit Barthes - précieux pour Anita de se marier “ ?

L'un des sens du mot "hypothèse", dans les textes sur le théâtre, est "scénario", "histoire" (en bref). Il s'agit d'informer le lecteur ou le téléspectateur de la situation dès le départ.

**Allons-y :**

**a.** La phrase sans modalité se lit comme suit : "Le mariage est un 'bien' ; (EO 44 (Transcendentalisme) ; 49 (Le 'bien' transcendantal) ; 56 (L'être et le bien) ; 69 (Axiologie)) ;

**b.** La phrase éthique modélisée est la suivante : "Se marier - pour Anita - est (peut-être) juste".

La première phrase est une phrase de principe ; la seconde est une phrase applicative.

Tout dépend maintenant de la compréhension de la modalité "Anita ! Déclaré : Anita veut des mots monastiques ! Apparemment : Anita est malade... De telles "circonstances" sont des modalités qui priment sur le jugement de valeur sur l'opportunité ou l'utilité de son mariage.

En d'autres termes, au concept singulier d'"Anita" correspondent des formes de restriction ou de réserve. Aussi bon que puisse être le mariage en soi, en tant que valeur abstraite, le mariage pour Anita est "bon avec des réserves", "bon avec des modalités". Le mariage, abstraitement, est bon sans restrictions ; le mariage pour Anita est bon avec des restrictions.

Le premier cas est transcendantal appliqué à une catégorie (le mariage comme valeur) ; le second est également transcendantal mais appliqué à une catégorie (Anita avec ses modalités) que la catégorie " mariage " réserve. Cf. EO 10 (Transcendantal/catégorique). Voilà pour les fondements purement ontologiques.

***La conscience vagabonde.***

La théorie ABC (EO 132) - si A (donné) et (modalités subjectives), alors C (comportement) peut clarifier cela.

Supposons qu'Anita ait un fort préjugé contre le mariage - peut-être déterminé par la vie conjugale ratée de ses parents. Dans ce cas, le mariage représentera plutôt une indignité pour elle. Elle exagère à cet égard et elle est "irréelle" (éloignée de la valeur en soi qui est présente dans le mariage).

Dans le langage ecclésiastique, on appelle cela "conscience erronée". Lorsqu'une telle conscience erronée est présente - en B (modalité subjective ou "préjugé") - alors - comme le dit l'Église - une telle conscience erronée doit être suivie "en conscience". Du moins lorsque cette conscience erronée est "innocente" (nous sommes coresponsables de la formation de notre conscience).

Cela ne signifie pas que nous assimilons une conscience erronée à une conscience “vraie” : elle n’est pas équivalente à une conscience “vraie” ou “réelle”. D’où le grand devoir d’approfondir nos notions éthiques dans le cadre d’une formation “continue”.

**Modèle biblique** - Le scénario ou “hypothèse” : “Dieu” (= Yahvé) ordonne à Abraham de sacrifier son propre fils unique Isaac ; il se rend à Moriyya, y prépare du bois et du feu, place Isaac sur l’autel, saisit le couteau du sacrifice, mais “l’ange de Yahvé” (Dieu lui-même dans une apparition) s’écrie : “(...). Ne lui faites pas de mal ! Maintenant je sais que vous respectez profondément Dieu (...)”.

Abraham a dû suivre sa conscience fautive, irréaliste, “en conscience” (en langage vernaculaire : il ne connaissait rien de mieux). Ce qui n’empêche pas l’ange de Dieu de signaler le caractère erroné.

**Au fait**, quelle était l’intention d’Abraham ? Pour tuer ? Non ! Tuer, c’est obéir à Dieu ! L’obéissance religieuse était l’objet même de sa volonté. Le meurtre rituel - une coutume archaïque - était une modalité : il fonctionnait, normalement, sous réserve, bien sûr, du rite.

Mais ce qui est décisif pour Abraham, c’est d’accomplir la volonté de Dieu, l’objet même.

On voit que la détermination correcte de “l’objet” - lorsque cet objet n’est pas traité dans l’abstrait - doit tenir compte des autres “sources” de la moralité (intention, circonstances, conséquences).

L’EO 81 (La méthode synoptique diagrammatique) nous a appris que, dans la réalité, les concepts sont intimement liés. C’est le cœur de la “dialectique” platonicienne (cette stoïchiosie ou analyse factorielle qui prend en compte non seulement les concepts abstraitement séparés mais aussi la *sumploke*, la réalité concrète).

En particulier : sans la modalité de la “volonté de Dieu”, le meurtre d’Abraham est un meurtre, au mieux une forme rituelle de celui-ci ; avec la modalité de la “volonté de Dieu”, ce meurtre (voulu) est un acte de religion !

Les sources de la moralité - objet/volonté/circonstances/conséquences - s’entremêlent dès que l’on entre dans la réalité concrète de tous les jours. Platonique : ils sont dialectiquement imbriqués et se déterminent mutuellement - ce qui rend parfois les choses extrêmement compliquées, bien sûr. L’évaluation peut parfois être impossible pour nos pauvres esprits humains.

***L'intention est avant tout une déduction.***

Lorsque Anita, malade, décide de ne pas se marier - car son mariage est plutôt une indignité - il apparaît alors, à l'analyse logique, que cet acte de liberté est en fait fondé sur un raisonnement, -- aussi implicite (non-dit) soit-il.

***La vie est, par essence, logique, logique appliquée.***

J. Anderson/ H. Johnstone, *Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)*, Belmont (Calif.), Wadsworth, 1962, 3, dit : Une façon d'étudier la logique est d'enquêter - herodotean 'historiè' lat. : inquisitio ; - platonique 'theoria', pénétration - comment en fait nos actes de vie se déroulent logiquement. Surtout - selon les auteurs - lorsque nous voulons prouver quelque chose. "D'une manière générale, on prouve une proposition (vraie) concernant un domaine en démontrant - phénomène - qu'elle est une déduction de propositions antérieures."

***2.- La décision libre ou non libre est invariablement une déduction, (202/208)***

Dans le système des sources morales - objet/volonté, circonstances, conséquences - la décision est dans l'intention. C'est là qu'elle se révèle. Mais ses présupposés restent souvent cachés. Transphénoménal.

Examinons donc ces présupposés cachés (alètheia, apokalupsis, révélation ou "vérité").

***a.-- Exécution.***

Qu'elle soit civile en raison d'une violation du droit commun ou militaire en raison de l'agitation d'un drapeau ou de l'espionnage : l'exécution est, entre autres, une mise à mort. Mais l'objectif réel de l'intention est de sauvegarder les intérêts de la communauté : une certaine forme de "bien commun" est visée. Le seul moyen d'y parvenir est de tuer.

Sans la modalité de "danger pour la communauté", l'exécution est un meurtre ; avec la modalité de "danger pour la communauté", elle est la sauvegarde du bien commun.

Et maintenant la justification ou la preuve logique : " Au nom du bien commun ", les juges agissent en condamnant à mort et les bourreaux en exécutant. Ou : si le bien commun est une valeur supérieure et (si) cet homme / cette femme est une menace de nature très sérieuse pour ce même bien commun, alors une élimination par le meurtre, organisée judiciairement, est un acte justifié en conscience. Et donc moralement "bon". Même si les responsables ne rendent pas ce raisonnement explicite, il est là en profondeur : exprimé dans un sens modal, il signifie : "Le meurtre d'un être humain, -- en principe (dans l'abstrait) illégal, -- est, en fait, en conscience, licite, compte tenu de son danger pour l'environnement".

On voit que la systechia ou dualité de Jean de Salisbury - “thèse” (principe, valeur abstraite)/”hypothèse” (ensemble de circonstances réelles) - est une dichotomie vraiment appropriée.

***b.-- Les morts de la guerre.***

Un attentat à la bombe, -- notamment un combat au corps à corps avec la baïonnette, -- une guérilla, -- ce sont des activités meurtrières “au nom” d’un bien commun ou d’un intérêt communautaire. Découvrez par vous-même quel est l’objet dans un tel cadre dialectique.

***c... le meurtre machiavélique.***

Niccolo Machiavel (1469/1527 ; éminent humaniste de la Renaissance) est surtout connu pour son *Il pincipe* (Le Prince : 1532). Le principe est avant tout une description positive ou assertive, et non un traité de morale : Machiavel décrit comment, en fait, de nombreux souverains et gouvernants poursuivent l’objectif du bien-être de l’État -- comportement assertif -- si nécessaire en éliminant les personnes gênantes (par exemple en tuant, -- par exemple par des tueurs à gages).

Mais le machiavélisme est en fait beaucoup plus large que le simple machiavélisme d’État : patrons d’entreprises, chefs de partis, mafiosi, terroristes, fanatiques au service d’une foi ou d’une autre,-- tous, à terme, appliquent le dégagement par le meurtre.

Parmi les fanatiques, on peut compter le meurtre pour sacrilège ou apostasie comme accepté - comme permis en conscience - dans les milieux islamiques.

Le meurtre est alors commis “au nom du groupe et de ses intérêts”. Le caractère sacré de la vie de son prochain est sacrifié au profit de la “sainteté” (sanctification ou arabisation, “absolutisation”) des intérêts du groupe.

Les trois principales formes d’inquisition ecclésiastique (depuis la fin du Moyen Âge, et surtout à l’époque moderne) appartiennent apparemment à cette catégorie : les sorcières, les hérétiques, les dissidents, les dissidents étaient exterminés par (la torture et) le meurtre “au nom de la foi catholique”.

De même, Jésus, à la suite de nombreux prophètes, a été mis à mort par ses compatriotes et ses coreligionnaires “au nom de la loi mosaïque”.

De même, Socrate a été éliminé “au nom des intérêts du peuple”.

Au milieu de ces descriptions positives, n'oublions pas le raisonnement axiomatico-déductif.

“À partir de son essence abstraite (mépris, par principe, de la vie comme valeur élevée), le meurtre n'est pas admissible en conscience, mais interprété dans son entrelacement avec les circonstances et les conséquences (reconnaissance, par exemple, des intérêts de la communauté, etc.), le meurtre peut être déduit de cet entrelacement comme éthiquement admissible.

La première partie est une déduction de principe ou abstraite à partir de l'axiome selon lequel la vie est une valeur, une grande valeur ; la seconde partie est une déduction situationnelle ou modale à partir de l'interrelation d'un principe abstrait avec des circonstances concrètes singulières (y compris leurs effets ou conséquences).

Bien sûr, surtout dans le cas d'un meurtre affirmé (“machiavélique”), la question se pose : “Dans quelle mesure y a-t-il une conscience errante à l'œuvre ici, ou une absence cynique de conscience ?” Dans de nombreux cas, la réponse ne peut être donnée parce que nous disposons de trop peu de données (informations) sur le sujet (nature inductive de nos informations).

Nous passerons sur la discussion de la “réalité” (c'est-à-dire la véracité, l'objectivité) du raisonnement situationnel.

#### ***d.-- Qui aiment tuer quelqu'un...***

Le sadique affirme, consciemment ou inconsciemment : “Si la vie de mon prochain est sacrée en soi, le sentiment de luxure qui suit le meurtre (y compris la torture) est, à mes yeux, si “sacré” que je considère l'expérience du meurtre pour le plaisir comme admissible. Le sentiment de luxure est d'une valeur plus élevée que la vie de son prochain (innocent).

Ici, “l'objet”, la base du jugement de valeur éthique, n'est pas le meurtre lui-même mais le désir de tuer.

**Note** : Une vieille systémique ou dichotomie scolastique-médiévale dit : “objet matériel/objet formel”. -

**(i) *Objet matériel.*** -- Tout ce qui est sans aucune interprétation ou signification (stade zéro sémantique (EO 173)) est objet matériel, c'est-à-dire indéterminé.

**(ii) *Objet formel*** : dès que notre esprit se concentre sur quelque chose de vierge, il introduit un point de vue ou une perspective. C'est donc l'objet formel. -- Appliqué ici : le meurtre lui-même est un objet matériel ; l'hédonisme (la luxure) associé au meurtre est l'objet formel du sadique. L'objet formel détermine l'intention réelle et première. Le reste est “souhaité en plus”.

**Note :** Toutes les cultures - de l'archaïque ou primitif au (post)moderne en passant par le classique-antique et le moyen-âge - ont réagi avec horreur aux aphrodisiaques. On parle d'une "aberration profonde de la conscience et du comportement ou perversion", qu'elle soit erronée de manière innocente (prédisposition perverse, par exemple) ou de manière coupable et cynique.

Seule une certaine culture vidéo postule apparemment un axiome aussi pervers. D'où il déduit que la distribution éhontée - au nom de la liberté de la presse et de la communication générale - de films (accessibles en principe même aux immatures) est justifiable ("justifiable") en "conscience".

Le célèbre marquis de Sade (1740/1814 ; matérialiste radical et éthiquement cohérent), qui prônait la torture lascive comme l'une des plus hautes valeurs, n'y est certainement pas étranger. Ses œuvres, bien qu'elles aient été "interdites" par les autorités ecclésiastiques et civiques, ont été diffusées à grande échelle, bien que de manière cachée, et ont influencé de nombreux écrivains et artistes "modernes".

Pour les matérialistes français du XVIIIe siècle, le meurtre n'était "qu'une forme anticipée de ce qui arrivera naturellement tôt ou tard".

Le terme modal "seulement" met en évidence le réductionnisme éthique inhérent aux matérialistes cohérents : rien n'est "sacré" : pourquoi la vie devrait-elle être sacrée ? C'est la variante nihiliste du matérialisme, qui "réduit" tout ce qui est vénéré comme saint à la "banalité". La banalisation est donc la caractéristique éthique d'une certaine culture vidéo. Le psychologue franco-autrichien Diel a dénoncé cette situation.

#### ***e.-- Le meurtre satanique.***

Voici l'axiome : "Satan et les démons sataniques sont la 'vraie' divinité qui contrôle le cosmos. Servir ces êtres invisibles est la plus grande valeur. Eh bien, Satan et les démons demandent régulièrement des meurtres de nature rituelle. Le sataniste en déduit donc la licéité morale, voire le devoir, du meurtre rituel.

Ceux qui veulent en savoir plus peuvent lire par exemple D. Cellura, *Les cultes de l'enfer (Satan parmi nous)*, Paris, Spengler, 1993. Un ouvrage qui, aux pages 183/186, donne un calendrier dans lequel les meurtres occupent une place régulière,-- fortement mélangé à l'érotisme (qui a la même "intention", c'est-à-dire le service de Satan). L'objet formel n'est pas le meurtre en soi, ni le sexe en soi, mais le service de Satan et de ses esprits.

**Note :** - Au fait, ces pratiques barbares, qui ont cours depuis quelques années, rendent un texte johannique correct ! Lors d'une discussion avec des Juifs, Jésus dit : "Pourquoi ne comprenez-vous pas ma langue ? Parce que tu n'es pas capable d'entendre ma parole. Le père "de qui vous êtes" est le Diable, et vous choisissez de faire ce que "votre père" désire. Il a été un "tueur d'hommes" ("anthropo.ktonos") dès le début et il n'est pas dans la vérité (note : l'entendement de Dieu) parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il ment (EO 173), il parle à partir de sa propre nature, car il est un menteur, oui, l'archi-menteur". (Jean B : 43v.).

**À propos :** l'expression "père de" est mieux comprise si l'on part, par exemple, de la Genèse 5:1 (Dieu crée Adam (et Eve) à sa ressemblance) et 5:3 (Adam (et Eve) engendrent Seth "à leur ressemblance, comme une image (d'eux-mêmes)"): le concept de "toledôt" (histoire de la descendance) implique que "l'on a une nature propre". En d'autres termes, les satanistes "accomplissent la volonté de leur père".

**f.-- Le meurtre ethnique-raciste.**

Ceux qui connaissent l'histoire de la Seconde Guerre mondiale (1939/1945) sont encore impressionnés par l'"holocauste", l'extermination brutale par le meurtre des Juifs, des Tziganes et d'autres "races" par les nazis. Des millions de personnes ont été exterminées par des moyens modernes, au milieu du XXe siècle, après vingt-six siècles d'hellénisme et dix-neuf siècles de christianisme.

Le "nettoyage ethnique" dans l'ex-Slavie du Sud poursuit cette tradition brutale de manière refondatrice... Au nom du "Herrenvolk"..., de la "Grande Serbie" et... d'autres entités ! D'où l'on déduit que les tueurs ont "la loi" de leur côté.

**g. -- Le duel.**

Duel' est un duel pour régler une question d'honneur. Le "duel américain" implique que l'une des deux parties, désignée par le destin, se suicide - "au nom de mon honneur", dit le duelliste. Pas sans une bonne dose de "machisme" (virilité).

**h.-- Tuer en cas de légitime défense.**

L'Église, toutes les personnes bien-pensantes ont dit quelque chose comme ça, "Justifiable en conscience". "Ma vie d'agresseur innocent vaut au moins autant que la tienne" ; je me défends donc contre toi, agresseur, en te tuant d'abord ! Tel est le raisonnement. L'équivalence des deux vies et l'inégalité des personnes concernées - l'une est un agresseur, l'autre une victime innocente - jouent un rôle dans ce raisonnement. Comme "axiomes" à partir desquels on déduit.

***i. -- Foeticide (“avortement”).***

Nous situons ce sujet très débattu ici car, dans l’esprit de nombreuses femmes en particulier, il semble s’agir d’une “sorte de légitime défense” ... .. contre un “agresseur”, c’est-à-dire le fruit reçu. Mais manifestement, cet “agresseur” est un innocent qui n’a pas demandé à être conçu !

Dans un sens analogue, cette affaire se heurte à un duel : dans de nombreux cas, c’est l’honneur de la femme en question qui est valorisé plus que le biologique (la vie) du futur bébé.

Plus dramatique encore est le cas où la femme, à la suite d’un viol, est tombée enceinte : ici, une sorte d’“autodéfense” semble être à l’œuvre, mais de telle sorte que le fœtus prend la place de l’agresseur et “prend soin de lui”. Ceux qui connaissent bien la psychologie des personnes concernées, et en particulier celle de la femme enceinte, savent que la “conscience errante” joue certainement un rôle dans cette affaire. Car “celui au nom duquel on tue” est très compliqué.

***j. -- Suicide.***

Il y a le suicide “ordinaire” (“On n’en peut plus”) ; il y a le suicide idéologique (“Je m’immole publiquement pour protester contre (une injustice, perçue ou réelle)”) ; ce dernier s’apparente au pilote kamikaze japonais qui meurt “au nom du patriotisme”. La conscience vagabonde joue également un rôle ici, car "on veut bien faire".

***k -- La mort par le sang.***

Au lieu de respecter l’axiome de la légitime défense, le martyr/martyre - qui est tenu en si haute estime dans la tradition de l’Église (ils sont vénérés comme des “saints guérisseurs”, en particulier dans les Églises orientales) - se laisse tuer. Alors qu’ils prient pour leurs persécuteurs, qui agissent au nom d’une quelconque “théologie politique” ! L’axiome des témoins du sang est double : ils se laissent mettre à mort pour des raisons de foi ou pour des raisons de conscience ou de morale. Pour la même raison que les saints ordinaires sont vénérés dans l’Église : ils étaient “héroïques” dans la foi (axiome religieux et/ou moral (axiome éthique)). La foi, la morale sont des valeurs supérieures à la vie biologique.

A *propos*, le terme “théologie politique”, qui était si populaire dans les cercles de gauche, souvent gauches, il y a quelque temps (Dorothee Sölle), est en fait un terme ancien :

**a. théologie mythique**

(EO 35 : La grande histoire), qui s’exprime dans les mythes ;

**b. théologie politique ou “politique”.**

c’est-à-dire la théologie dans la mesure où elle discute des fondements ou des axiomes d’un État - par exemple une cité grecque ou l’empire romain - qu’il s’agisse d’un mythe ou non ;

**c. la théologie naturelle -**

“Le christianisme est entré en conflit direct avec les théologies politiques du monde païen de l’époque, qui n’aimait pas voir son monde de divinités renié par les chrétiens... qui étaient prêts à donner leur vie pour elle si nécessaire. L’objet formel des persécuteurs n’était pas la vie, mais la vie des personnes jugées dangereuses par l’État. “Au nom des fondements ou axiomes de l’État”, -- les axiomes religieux alors” ont été mis en œuvre.

**l.-- Le meurtre écologique.**

L’“écologie” est l’étude de notre milieu de vie. Notre environnement - moderne - peut tuer : les accidents du travail, les accidents de la circulation, l’empoisonnement du paysage naturel et culturel provoquent parfois une mort lente ou rapide.

Celui qui en est la cause agit “au nom de...”. quoi ?”. -- Ainsi, l’automobiliste en excès de vitesse raisonne de telle sorte qu’il s’accorde le “droit” de créer des risques au nom de la vitesse, au nom de sa mission (“Le patron dit que je dois être à l’heure”).

L’industriel qui fabrique ou commercialise des produits nocifs le fait “au nom de valeurs économiques lucratives”.

**Conclusion...** L’EO 202/208 nous montre à quel point le cinquième commandement - “ Tu ne tueras pas “ - est compliqué dans sa norme situationnelle. Certains cas sont éthiques et clairement évaluables, mais d’autres sont pratiquement impossibles à déterminer par des personnes qui ne disposent que d’informations inductives (EO 97 (Dialectique socratique)). Des notions comme “au nom de” et “objet formel” semblent avoir une importance décisive ici. Egalement la paire d’opposés “thèse/hypothèse” (Jean de Salisbury).

### **Exemple 25.-- Ontologie holistique : le destin. (206/219)**

Nous revenons au point de départ (phénoménologique) qui revient sans cesse, à savoir ce qui se manifeste immédiatement ou directement, c'est-à-dire sans aucune période intermédiaire entre notre esprit et la réalité qui se présente. Dans les questions de mathématiques, c'est ce qui est donné.

Il en va de même pour le destin ou l'"analyse du destin" (Léopold Szondi) : le donné est toujours et encore la situation dans laquelle nous nous trouvons d'instant en instant (notre "jetabilité" en langage existentialiste) ; la demande est notre réaction ou "réponse" à cette situation constamment présente (notre "dessein" en langage existentialiste).

À *propos*, notre parcours de vie est l'ensemble des "étapes" ou des "destins" qui composent notre vie. Nous y retrouvons la structure du formalisme que nous avons trouvé dans la résolution sensible d'un problème (EO 160 : Algorithmes). En effet, réagir (raisonnablement) à une situation de la vie revient à trouver une solution à un problème.

En fait, la résolution d'un problème mathématique est une partie du parcours de notre vie qui reflète sa structure de base, qui est de travailler par étapes.

#### ***"Cela devait arriver.***

Ou encore : "Bien sûr, on en est arrivé là". -- Nous connaissons tous cette phrase dans le langage courant.

***Mod. Appl.*** : Un jour, dans un atelier, une grève éclate.

**a.** Pour les non-initiés, il peut s'agir d'une surprise, d'un événement imprévisible car non déductible des axiomes ou des prémisses.

**b.** Pour les "initiés", les personnes directement concernées, cependant, "la tension était trop forte" ! L'usager, têtu et obstiné, a continué à refuser de répondre avec raison aux demandes légitimes du personnel. "Les travailleurs mis au rebut restent dehors !" a-t-il dit. Mais les camarades - à la tête desquels se trouvent les syndicats - "n'accepteront pas ça".

***Conséquence*** : à partir d'un tel présupposé - dans la pensée et les faits (" dialectique historique " (EO 80)) - une grève devient déductible : un matin, les piquets de grève sont là ! "Cela devait arriver".

***Conclusion*** - La grève est déductible de ses axiomes : le licenciement abusif, les réactions dédaigneuses des autres travailleurs, l'"agitation" des syndicalistes, la rigidité du patron. Le sort du mécène était prévisible, car déductible.

Pourtant, la prévisibilité est très limitée. Exposé des motifs : parmi les axiomes, il y a des “axiomes avec conservation” ! Par exemple : le client peut reprendre sa position rigide à tout moment. Par exemple, un vote sur la grève peut se terminer de telle ou telle façon.

**Note :** L’EO 164 (La méthode lemmatique-analytique) nous a appris à travailler avec des “données” qui sont “obscurées” ou “x” (inconnues) : l’inversion possible du modèle, l’humeur possible du personnel sont de tels “x” ou inconnus.

Avec lesquels, cependant, nous pouvons travailler comme si nous les connaissions déjà. Avec le risque de se tromper quand on “déduit”, ou qu’on prédit à partir de ce qu’on sait... C’est ce qui fait la différence avec expliquer ou rendre compréhensible après coup : une fois que le conflit est réglé et qu’on veut non seulement décrire “l’histoire” de la grève de manière purement positive, mais aussi l’expliquer en profondeur - la rendre compréhensible de manière logique et directe - alors les inconnues sont connues et la déduction après coup peut parfaitement se dérouler.

C’est ce que les historiens essaient de faire tout le temps. Ils montrent que, compte tenu des données, les faits “devaient sortir” ! C’est ce que nous appelons la “prévision a posteriori”.

**Note :** Le terme “analyse du destin” vient de Leopold Szondi (1893/1986), un psychanalyste hongrois. Le concept lui est venu à la suite d’une lecture des œuvres de Dostoïevsky (romancier russe) et d’une expérience de guerre très personnelle en 1916 (en Volhynie, il a reçu une balle dans le dos mais le livre Traumdeutung (Freud) qu’il portait lui a sauvé la vie).

Travail principal : Schicksalsanalyse, Bâle, 1944,-- Thèse principale : le destin d’un individu est, dans une large mesure, déterminé par les figures généalogiques (ancêtres) -- ce qu’il appelle “l’inconscient familial” -- qui confèrent un but mystérieux aux profondeurs de l’âme. La profession, le mariage, l’amitié sont déterminés par eux, du moins en partie, de sorte que Szondi recherche les axiomes principalement dans l’arbre généalogique d’une personne et déduit à partir de là.

**Note :** La différence entre la méthode axiomatique-déductive sur les signes abstraits, universels ou singuliers (“symboles”, EO 156 (La prémisse graphique)), d’une part, et, d’autre part, la même méthode axiomatique-déductive sur les destins et les décisions est frappante.

Le traitement des signes - “symboles” - est, le cas échéant, une affaire purement axiomatique-déductive ; le traitement des situations a une orientation axiomatique-déductive très claire, éventuellement en ce qui concerne la structure de ces situations et les réactions à celles-ci (même les réactions “irrationnelles” ont leur propre “logique”, comprenez : une logique appliquée), mais elles ne sont pas aussi arbitrairement “commercialisables” (“manipulables”) que les signes.

Conséquence : les personnages peuvent être échangés de manière purement formelle (EO 161, 5 196). Les situations de vie - les destins - ne le peuvent pas. La pensée arithmétique pure a ses limites : en mathématiques, par exemple - même lorsque la femme du boulanger calcule le prix de votre pain derrière le comptoir - cela fonctionne ; dans la vie singulière-concrète, cependant, cette “pensée arithmétique” forme la structure de base, mais rien de plus.

**Modèle appliqué : Thoukudides d’Athènes (-465/-401). (211/212).**

Nous avons dit plus haut que les historiens - de préférence après coup - “articulent la logique”, c’est-à-dire la logique appliquée des faits, dans la mesure où ils ont été transmis et sont connus, et les rendent ainsi “compréhensibles, parce que déductibles”. Ainsi, le plus grand historien scientifique positif de l’ancienne Grèce, Thoukudides, dans sa Guerre du Péloponnèse.

**Bibliographie : J.P. Vernant, *Mythe et pensée chez les grecs*, II, Paris, 1971, 55.**

L’auteur affirme : comme leur pensée technique, leur pensée historique. Ni. Tous deux sont redevables à la logique et à la dialectique.

Il se réfère à M.I. Meyerson qui dit : “La séquence des faits - ‘kinesis’, lat. : motus, processus (mouvement, événement) - chez Thoukudides est logique (...). Le temps (c’est-à-dire les faits historiques) de Thoukudides n’est pas simplement chronologique : c’est pratiquement un temps logique”.

Meyerson se réfère à son tour à Jacqueline de Romilly qui affirme que “chez Thoukudides, le récit d’une bataille, par exemple, est en fait une “théorie”, c’est-à-dire un compte rendu axiomatique-déductif”. En d’autres termes : la victoire obtenue, par exemple, est un argument confirmé.

Ce à quoi Meyerson ajoute : “Le monde de Thoukudides est un monde reconstruit (‘re-pense’) en pensée ; son historiographie est une dialectique transformée en acte”. (Meyerson, *Le temps, la mémoire, l’histoire*, in : *Journal de psychologie* (1956), 340).

En d’autres termes, Thoukudides nous dit que la fin d’un événement narratif historique est “quelque chose qui devait arriver”.

**Modèle appl. : G.Fr.W. Hegel (1770/1831). (212/219).**

Situez-nous d'abord.

**a.-- Le rationalisme moderne, "éclairé".**

a EO 13 (Trois types) -- Caractéristiques : a. individualisme ; b. rationalité (la raison est centrale ainsi que la préférence radicale pour la compréhension générale) ; c. "mathesis universalis" (EO 157 : pensée combinatoire) ; d. tendance indubitable au matérialisme et au sécularisme.

**b.- Le romantique. (212/214).**

Le romantisme, surtout en Allemagne, -- réagit contre le rationalisme en le remodelant.-- Penseurs qui ont clairement une pensée romantique : Friedrich von Schlegel (1772/1829 ; frère d'August Wilhelm),-- connu pour ses *Vorlesungen über die Philosophie des Lebens*, fondateur, avec son frère, de l'Atheneum (1798/1880 ; journal),-- du cercle romantique d'Iena (Novalis, Schelling, Tieck, Wackenroden) -- influent sur la pensée historique de Hegel ("Tout devient") ; Fr.E. Daniel Schleiermacher (1768/1834 ; l'herméneute);-- plus loin : Fr.W. Schelling (1775/1854) et même dans une large mesure G.Fr.W. Hegel (1770/1831).

Le romantisme s'oppose à l'individualisme du rationalisme par un sens de la communauté "les gens" ; il s'oppose à la rationalité excessive (pensée compréhensible) par la vie - la raison (mais réinterprétée), l'émotion (le sentiment) et la fantaisie ; il s'oppose à la tendance matérialiste par l'idéal et la hauteur ; il s'oppose à l'aversion pour le Moyen Âge par une réévaluation de la réalité du Moyen Âge et un sens de la tradition et du passé historique.

Voici quelques-unes de ses principales caractéristiques ! Ne le confondez donc pas avec une fausse image du romantisme ("voze romantisme") ! Ce qui est et reste central, c'est un vitalisme ou une philosophie de la vie qui prend la vie biologique comme modèle (ce qui est alors appelé "organicisme"). Cet axiome par excellence de la vie (organique) domine tous les domaines de la culture dont s'occupe le romantisme (langage, politique, économie, etc.).

"L'idée d'une "mathesis universalis", d'une "scientia generalis", farouchement contestée par I. Kant (1724/1804 ; figure de proue et critique du rationalisme), a été reprise par J.G. Fichte (1762/1814), Fr.W. Schelling (1775/1854) et G.Fr.W. Hegel (1770/1831)". (E.W. Beth, *The Philosophy of Mathematics*, Antw./ Nijmegen, 1944, 141).

En d'autres termes : une "science" globale de tout ce qui est réel mais stéchiote (compris comme Stoiciosis (EO 46 (Combinatoire) ; 52 (Stoiciosis)), c'est-à-dire qu'on essaie de décomposer les principales structures de la réalité et de les reconstituer (harmologie, doctrine de l'ordre(s)).

Les trois - Fichte, Schelling, Hegel. - sont également appelés “les idéalistes allemands ou absolus”. Le terme “idéisme allemand” désigne un mode de pensée qui, de manière anti-matérialiste, place l’“idée” ou aussi le “monde des idées” au centre, un peu dans le sens platonicien. L’essence de tout ce qui est réalité ou “être” est une idée. Ainsi l’ontologie germano-idéaliste.

“Le rejet des mathématiques en tant que paradigme a cependant conduit Fichte, Schelling et Hegel à appliquer un style d’argumentation qui, pour un lecteur familier des méthodes de preuve exacte (EO 101 (Opérationnalisme) ; 169 (Logique)), ne peut jamais être satisfaisant”. (E.W. Beth, o.c, 141).

Nous avons dit :

- a. Le romantisme - surtout allemand - rejette (les exagérations du) rationalisme ;
- b. Le romantisme - surtout allemand - restaure la rationalité.

Ensemble, ils traversent avec honnêteté et vérité la vraie romance - et non le romantisme méchant.

I. Kant a érigé un mur de séparation entre la philosophie et les mathématiques (la logique mathématique alors), bien que Leibniz (1646/1716 ; *De arte combinatoria* (1666 : introduction aux logiques)) - EO 157 - sous l’influence profonde de la scolastique (800/1450), entre autres - avait tenté de supprimer un tel mur de séparation (il est resté trop incompris).

Kant a immédiatement rejeté l’approche axiomatique-déductive de la philosophie préconisée par Leibniz.

Comme le souligne Beth, 169 o.c., Kant, par son rejet de la méthode mathématique de philosopher, a fortement influencé l’idéisme allemand.

Que cette influence antimathématique kantienne ait eu “ des conséquences aussi fatales “ (Beth, ibid.) sur l’idéisme allemand, comme le prétend Beth, est une autre question.

Donner la priorité à la vie dans son sens le plus large comme axiome de base - au lieu de penser en termes de mathématiques - présente, outre ses inconvénients, de grands avantages : la vie ne devrait-elle pas - pour des raisons précisément scientifiques - être au centre de la pensée philosophique ? La forte unilatéralité du rationalisme éclairé a provoqué, tout d’abord, la “tendance antimathématique” ! Mais regardons maintenant Hegel.

En résumé, on peut dire qu’il a introduit un nouveau stoïcisme, différent de celui des rationalistes.

**Note** --- Pour les croyants de la Bible, la vie est une valeur primaire évidente. Nous avons abordé ce sujet brièvement dans le BO 199 (La vie est intrinsèquement inviolable).

La base philosophique classique était la suivante : toute réalité, en tant que non-rien, est “bonne” (“valeur”), du moins en principe ou simplement de manière axiomatique (comme nous l’avons montré).

Eh bien, la vie - organique (végétale, animale, humaine) ou psychique ou purement spirituelle - certainement comme un être ou une réalité plus élevée que la simple matière inorganique - est très certainement un non-rien, une réalité, -- donc fondamentalement inviolable, sacrée. Comme une valeur en soi.

Cela explique pourquoi ou pourquoi tout ce qui vit fait tout pour survivre et vivre mieux ! Si la vie, en elle-même, était une non-valeur, tous les êtres vivants feraient tout pour s’en débarrasser !

Le Décalogue ou “Dix commandements” l’indique clairement : le cinquième commandement ordonne le respect de la vie - biologique ou autre - en principe ; les sixième et neuvième commandements ordonnent, en principe, le respect de tout ce qui est sexué (et donc nouvellement lié à l’origine de la vie) ; le quatrième commandement ordonne, en principe, le respect de la vie communautaire (le berceau de la vie) ; les septième et dixième commandements ordonnent, en principe, le respect de tout ce qui est économiquement viable (et donc l’infrastructure de la vie, en particulier de la vie biologique) : tandis que les trois premiers commandements, concernant la source divine de toutes choses - en particulier la vie - appellent à la révérence pour Dieu - Yahvé, Saint-Esprit - en tant que “Trinité vivante”. Trinité - comme “le Dieu vivant” (Deutéronome 5:26) qui donne la vie, oui, la vie éternelle (1 Jn 5:20).

Le romantisme, opposé au rationalisme aride, nous a rappelé que la vie est centrale, même si elle n’est pas du goût des penseurs calculateurs !

La déduction hégélienne. (214/219)

**Bibliographie** : H.A. Ett, ed., E.A. van den Bergh van Eysengha, *Hegel*, Kruseman, s.d., 67vv.

Un certain M. Krug avait accusé Hegel. Krug avait compris que le raisonnement axiomatico-déductif était central. Mais il avait compris qu’il s’agissait d’une démarche purement rationaliste : Hegel - dit-il - déduit des “a-prioristes” (EO 13), c’est-à-dire des “principes” ou “principes” abstraits-généraux, tout, la totalité de tout ce qui est, - rationnellement !

Krug a lancé un défi à Hegel : que Hegel “déduise”, par exemple, l’existence de chaque chien et de chaque chat ou l’existence de son porte-plume de cette manière a-priori !

***(Hegel a bien compris. -- Dialectique.***

Hegel est connu pour sa - pensée dialectique enragée.

***a. Le platonisme.***

Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, Platon était un dialecticien. Cela implique deux choses :

1. La primauté accordée à tout ce qui est "totalité" : "tout" (collection, -- lien métaphorique) et "tout" (système, -- lien métonymique) sont les concepts clés récurrents de sa "stoicheiosis" ou doctrine de l'ordre.

2. L'accent est mis sur le changement ("kinesis"), l'histoire (tout ce qui était, est, sera ; EO 32). Ce deuxième point peut susciter l'étonnement. Mais regarde :

a. Platon, dans son esquisse de la Politeia ou État (cité), esquisse l'essence de la société de l'époque par le biais du processus du devenir de l'État ! Ce que nous appelons, avec O. Willmann, la méthode génétique ("methodos gennetikè").

b. Platon, EO 80 ; 209), dans son appréciation éthique de la justice (la restitution d'une arme empruntée), raisonne historiquement : en devenant fou entre-temps, le possesseur de l'arme perd son droit de la posséder ; autrement dit : le droit "éternel" de possession change avec les circonstances ! Platon situe clairement les principes éternels dans le temps et le passage du temps.

c. Ce n'est pas sans raison que Platon était le disciple de Kratulos, un disciple d'Héraclite d'Éphèse (-535/-465), le philosophe antique qui mettait l'accent sur le changement.

D'ailleurs, "processus" (grec : kinèsis, lat. : motus) signifie "changement (ordonné)". A.N. Whitehead (1861/1947), *Process and Reality (An Essay in Cosmology)*, New York/Cambridge, 1919, est en fait une ontologie qui met fortement l'accent sur le "processus" (d'où la "pensée du processus"), et ce dans une critique de Descartes et Locke, deux rationalistes.

***b. L'hégélianisme.***

Avec le romantisme, Hegel place également la totalité et le temps (l'histoire) au centre. Et il est consciemment plus "dialectique". Mais pas dans un sens platonicien, mais dans un sens "nouveau", moderne. C'est pourquoi Hegel est catalogué parmi les "nouvelles dialectiques".

***(2). - Hegel bien compris.-- Dialectique historique.***

Hegel raisonne, oui, mais "historiquement", c'est-à-dire en comptant avec "tout ce qui était, est, sera".

***(2).a.-- La pensée inductive.***

Comme nous l'avons vu - EO 14 (la pensée positive de Schelling) - Schelling, le romantique, connaissait la "Philosophie positive".

Hegel aussi : en 1802, il répond à l'objection de Krug. Avec cette réponse : "l'existence n'est pas prouvée - il s'agissait de chiens, de chats, de porte-stylos - parce qu'elle est une donnée".

Cela implique que la totalité de Hegel, quelle que soit sa conception rationnelle (et Hegel était très rationnel), est colorée inductivement. L'existence réelle, par exemple, des chiens, des chats, -- des porte-plumes n'est pas déductible de concepts abstraits-généraux. Pas même du "concept". Tout ce qui a été, est, sera vient, dans la conception de Hegel, à la conscience dans "l'esprit" (dont l'esprit singulier-concret de par exemple "je" et vous ne sont que des scissions) qui forme "le concept" de l'être ou la totalité de la réalité.

En d'autres termes, grâce à "l'entendement" (au sens transcendantal), nous prenons conscience, avec l'esprit de l'univers, de tout ce qui était, est et sera.

Eh bien, même ce concept par excellence - le concept - n'est pas une prémisse suffisante pour la déduction des chats, des chiens, des porte-plumes ! Après tout, il est vide sans données inductives !

À *propos* : Aristote aussi, pour qui Hegel avait beaucoup de respect, pense par analogie. " Aussi : quand on dit " sur ", être, réalité, de quelque chose (catégorique), alors c'est (pour le moment) un terme (catégoriquement parlant) " vide " (" psilon "), car il ne signifie rien (catégorique).

Ce n'est qu'en relation avec quelque chose d'autre (catégorique) que "on", l'être, la réalité, acquièrent un sens (catégorique). Sans une telle connexion, rien (catégorique) n'est pensé". (Peri herm, 3, in fine).-- Cfr EO 10 (Transcendantal / catégorique).

**Conclusion...** Krug a fait une erreur ! Hegel est rationnel, et même à un haut degré "rationaliste" ! Mais en même temps, elle est explicitement en accord avec l'existence positive.

**(2). B.-- La pensée de la totalité (dialectique).**

Non seulement Hegel dit : l'existence réelle est donnée inductivement ! Krug souligne à juste titre : cette même existence factuelle est

- a. Impossible (EO 36) et même
- b. inconcevable (hors "le concept (englobant)") sans la totalité de tout ce qui était, est, sera.

Comprendre ou appréhender quelque chose au sens hégélien, c'est le situer dans la totalité (dans " l'entendement "). Ainsi, les chiens, les chats, les porte-plumes ne sont que des moments, (des éléments mobiles) dans la totalité de la réalité.

C'est la forme hégélienne de la stoicheiosis, doctrine de l'ordre(s) : tout ce qui est donné factuellement, est quelque part soit la totalité de tout ce qui a été, est, sera, soit une partie de celui-ci. Ça, c'est la dialectique hégélienne.

Hegel, dans son argumentation contre Krug : "Indiquer à partir de l'entendement de l'ensemble ou de la totalité vivante (EO 212 : Philosophie de la vie) le sens et la place par exemple des chiens, des chats, -- des porte-plumes et des concepts est tout autre chose que de prouver leur existence", surtout tout autre chose que de prouver l'existence sur la base des seuls principes abstraits ! -- on perçoit ici l'abîme entre le rationalisme aride et la philosophie de vie du romantisme.

La "déduction" au sens strict hégélien signifie donc "rendre clair(e), rendre compréhensible, "expliquer" la place et le sens de quelque chose (un fait donné) dans la totalité de la réalité, après en avoir pris conscience".

En d'autres termes, mettre en avant la totalité de tout ce qui était, est et sera (et sa compréhension dans notre esprit) comme un axiome, ainsi que la mise en avant d'un fait (= deuxième axiome), c'est mettre en avant les axiomes à partir desquels "le lieu et le sens" sont déduits.

**Note-** La maxime de Hegel : "Alles was wirklich ist, ist vernünftig. Und alles was vernünftig ist, ist wirklich" (Grundlinien der Philosophie Rechts).

Traduit : "Tout ce qui est réel est 'raisonnable', ('rationnel'). Et tout ce qui est raisonnable est réel".

Friedrich Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888-2, in initio, nous apprend à comprendre cet aphorisme hégélien.

Dans le langage de Hegel, tout ce qui existe effectivement n'est pas immédiatement "réel", car "réel" signifie en un sens "ce qui s'adapte comme solution à ce qui est donné".

Ou ce qui peut être déduit des données comme la véritable solution du problème contenu dans les données, appropriée à la réalité des données. Car elle découle nécessairement des données elles-mêmes. En même temps, le "réel" est, dans le langage de Hegel, "nécessaire".

#### ***F. Engels donne des exemples.***

L'une ou l'autre mesure gouvernementale - par exemple une mesure fiscale - une fois promulguée, n'est "réelle" que dans la mesure où elle s'inscrit dans la totalité de l'État - notamment sur le plan économique et social.

L'État prussien de l'époque n'était "conforme à la raison", - au sens hégélien - "que dans la mesure où il est "nécessaire", rationnellement justifiable, -- dans la mesure où il résout les problèmes des données présentes de manière réelle".

S'il s'avère qu'il est "mauvais" mais que cette méchanceté continue néanmoins d'exister, alors la méchanceté du gouvernement trouve sa "justification" (justification rationnelle) par exemple et même surtout dans la "méchanceté" des sujets coresponsables du système qui s'y exprime - révélation, alètheia, apokalupsis - le gouvernement prussien d'alors suivait "nécessairement", avec nécessité de la totalité des données de l'époque.

*Note* - Dans la Bible, nous rencontrons quelque chose d'analogue : l'alliance de Yahvé avec l'humanité avant Noé est devenue à un certain moment "irréelle" (ne résolvant plus les problèmes) : Yahvé la remplace par l'alliance avec Noé (représentée par l'arc-en-ciel).

À l'époque d'Abraham, l'alliance noachique est devenue irréelle : Yahvé l'a remplacée par l'alliance avec Abraham et ses descendants.

À l'époque de Jésus, l'"ancienne" alliance est devenue irréelle et n'a pas permis de résoudre (pleinement) les problèmes en suspens : Jésus la remplace par la "nouvelle alliance" (dans l'événement pascal).

### *Une théorie révolutionnaire.*

Le marxiste Engels a bien interprété Hegel : Hegel parle invariablement avec enthousiasme de la Révolution française (1789/1799) ! Car - selon lui - la monarchie française "par la grâce de Dieu" (= monarchie sacrée), qui était autrefois "réelle" (résolution de problèmes), était devenue irréelle, "privée de toute nécessité".

Tellement "déraisonnable" ("irrationnel") et injustifiable qu'il a dû être "détruit" par la Révolution française. Dans ce cas, la monarchie était "l'irréel" et la révolution "le réel".

C'est de là que le marxiste Engels tire son interprétation révolutionnaire de l'hégélianisme : "Ainsi au cours du développement - note : tout ce qui a été, est, sera - tout ce qui est passé devient irréel, perd sa nécessité, son droit à l'existence, son caractère raisonnable, - pacifiquement quand le passé est assez sage pour faire place (à ce qui est raisonnable), - violemment quand il résiste à cette nécessité". --- Ainsi Friedrich Engels.

Engels poursuit : “De même que la bourgeoisie, à travers la grande industrie, la concurrence et le marché mondial, remet en cause toutes les institutions solidement établies et traditionnellement respectées dans la sphère pratique, de même la philosophie dialectique hégélienne remet en cause tous les concepts qui prétendent à une vérité définitive et absolue et les situations humaines absolues qui correspondent à cette vérité.

Pour elle, il n'existe rien de définitif, d'absolu, de sacré : elle démontre l'impermanence de tout et à tout, et, selon elle, rien n'existe si ce n'est le processus ininterrompu du devenir et du dépérissement, de l'évolution sans fin de l'inférieur vers le supérieur. Donc, encore une fois, en anglais littéral.

**Note** - Marx et Engels renversent la dialectique hégélienne spiritualiste-idéaliste : la matière rendue claire au moyen de l'économie et des conditions sociales liées à cette économie contient les axiomes de “tout ce que Hegel appelle esprit et mental, immatériel, idée et idéal”. Voici donc la dialectique matérialiste : elle tente de révéler les axiomes de la philosophie hégélienne, à savoir “la bourgeoisie”, la classe dominante avec sa propre “idéologie” (système de concepts). De ces axiomes, le marxisme déduit l'évolution de la société bourgeoise.

**Note** - L'idéalisme dialectique de Fichte, Schelling, Hegel (surtout ce dernier) - d'un point de vue religieux - est un idéalisme panthéiste (EO 16). L'“esprit” qui pense et même qui est le concept de totalité coïncide à la fois avec Dieu et avec l'esprit de tous les êtres pensants.

Quelque chose de radicalement non biblique, car dans la Bible, Dieu, Yahvé/trinité hébraïque, bien qu'omniprésent, est néanmoins radicalement transcendant et dépasse toute finitude (comme le souligne S.Kierkegaard, entre autres), avec “une différence qualitative infinie” entre créateur et créature.

**Conclusion.** -- Voici ce qui se révèle - la vérité, l'alètheia - quand on étudie le destin en profondeur : notre destin, individuel et collectif, humain et cosmique, est une longue série - algorithme - de destins et de réactions, dans laquelle une logique appliquée est à l'œuvre. Nous en avons vu quelques exemples.

## **Echantillon 26.-- Ontologie holistique : crise de l'ontologie (220/225)**

Le schéma de base de notre ontologie - qui se veut aussi classique et "traditionnelle" que possible sans "repristination" (volonté de rester obsolète) - se résume à la dualité "donné/demandé".

Celui qui s'occupe de la "réalité" ou de "l'être ou des êtres" est sans cesse confronté à "tout ce qui est (déjà) donné (et donc connu)" et à "tout ce qui est (pas encore) donné mais voulu (demandé)". Ce dernier est également appelé "la question" ou "le problème".

En termes aléthéologiques, la dualité de "tout ce qui est (déjà) exposé, 'vrai'" et de "tout ce qui est (pas encore) exposé, 'vrai'".

Lisez maintenant l'EO 62 (Ontologie de la vérité) : en termes phénoménologiques, la dichotomie "phénomène (tout ce qui se montre) pour (déjà) immédiatement donné"/"données transphénoménales qui se montrent (pas encore) immédiatement".

Lisez maintenant l'OT 120 et l'OT 126 (Phénoménal/Transphénoménal).

L'école autrichienne (EO 154 : Bolzano/Brentano), avec son concept d'"intentionnalité" du milieu du siècle, n'a fait au fond que renouveler l'ancienne doctrine de la vérité ("Est vrai tout ce qui est révélé ou exposé") à partir d'une psychologie "intentionnelle".

**En résumé**, le couple ou le système des mathématiciens antiques s'avère être la synthèse de tous les comportements ontologiques.

Le problème dans la vie, et entre autres dans la vie rationnelle-théorique, est le fait que bien que nous ayons une vue de la totalité ou du "holon", l'ensemble (collection et/ou système) de la réalité (la base de toute ontologie), nous n'avons qu'une induction ou des échantillons de cette totalité.

L'industrie de base est la dualité "donné/considéré" ! Le donné est invariablement un échantillon vu à l'arrière-plan du tout qui comprend à la fois le donné et le demandé ou le voulu -- ce qui était, entre autres, la raison pour laquelle un Husserl voulait donner aux sciences une base phénoménologique solide : si tu veux penser correctement, commence par examiner ce que tu sais déjà, c'est-à-dire pars des phénomènes qui se montrent directement, sans raisonnement !

Une façon provisoire de s'en sortir est appelée "la méthode lemmatique-analytique" ! EO 164 nous a appris que cela consiste à appeler le "x" demandé et à travailler rationnellement avec un tel "x" ou inconnu (transphénoménal).

On prétend ainsi que l'inconnu (transphénoménal) était déjà connu (phénomène) ! Cette méthode, que les anciens prétendent que Platon a formulé le premier, s'avère extrêmement fructueuse : pensez par exemple aux mathématiques modernes de calcul des lettres !

### ***Construction du système et ontologie. (221/222)***

L'ontologie telle qu'elle est conçue dans ce cours d'introduction est radicalement holistique, c'est-à-dire une pensée de la totalité... Et pourtant : l'induction la gouverne radicalement, dans la tradition socratique-platonicienne. Lisez EO 97 (La dialectique socratique) et surtout EO 138 (L'induction axiomatique),-- sans sauter l'inductivisme de Hegel (EO 215) !

***Conclusion*** : holistique et induction !

### ***La systématique.***

Personne n'a jamais pu découvrir dans les textes de Platon un système cohérent et élaboré ; ses dialogues ne fournissent que des échantillons (qui, dans les dialogues aporétiques ou les dialogues qui n'aboutissent à aucune solution, se terminent par des points d'interrogation, c'est-à-dire des problèmes sans solution).

Sinon, Aristote, son élève le plus brillant, est le grand systématicien de l'Antiquité, c'est-à-dire qu'il remplit les espaces vides de l'ontologie avec des données catégoriques qui, ensemble, constituent une vision du monde et de la vie - une stoïciose remplie.

Saint Thomas d'Aquin (1224/1274 ; figure de proue de la scolastique et de l'ontologie du milieu du siècle) a pratiqué un système (rempli), comme beaucoup de penseurs ecclésiastiques de son temps.

Franciscus Suarez (1548/1617 ; figure de proue de la scolastique moderne ou espagnole) a été véritablement systématique au sens moderne du terme : *Metaphysicarum disputationum tomi ii*, Salamanque, 1597. Suarez possédait des informations très larges. C'était un penseur équilibré. Son influence a été très grande ; bien qu'étant l'œuvre d'un jésuite (depuis 1564), son travail de manuel est devenu courant même dans les universités protestantes au cours du XVIIe siècle.

Hegel était vraiment systématique, bien que très inductif (EO 216 : pensée de la totalité) ! La tendance à une vision du monde et de la vie colorée par l'ontologie, "remplie" de données catégorielles, était donc extrêmement forte chez les systématiciens.

### ***La crise inévitable des ontologies "farcies".***

Les données catégorielles s'accumulent au fur et à mesure que l'histoire culturelle progresse ! Conséquence : les traités d'ontologie remplis de ces données changeantes deviennent immédiatement obsolètes et doivent être "rechargés" encore et encore.

Aujourd'hui, à travers toutes sortes de canaux d'information (pensez aux médias), notamment à travers la foule des sciences positives (il y en a des centaines), l'information est massive. Et pourtant, la soif d'une vision du monde bien remplie - le "Weltbild", pour citer Heidegger - est toujours présente.

***J.K. Feibleman, A System of Philosophy", La Haye, 1963+.***

C'est une sorte d'encyclopédie pour un seul homme ! "Logique, Ontologie, Métaphysique (certains distinguent ontologie et métaphysique),-- Épistémologie, Éthique, Esthétique, Psychologie, -- Politique, Sociologie, Anthropologie, Philosophie de la vie, Philosophie de la nature, Philosophie du langage, -- Philosophie des sciences, Cosmologie ; Philosophie du droit, Philosophie de l'éducation, Philosophie de la religion".

En fait, les dix-huit parties se résument à a. une ontologie générale ou transcendantale et b. un certain nombre d'ontologies spéciales ou catégorielles.

***Le jugement varié de H.-H. Holz. (222/223)***

***Bibliographie :***

H.-H. Holz, *De actueleiteit van de metafysica (Bijdragen tot de geschiedenis en de systematiek van de wijsbegeerte)*, Kampen, Kok, 1991.-- "Ombéré" signifie "avec réserve ou modalité".

**a.** Depuis quelques siècles (pensez aux matérialistes du XVIIIe siècle, par exemple), un certain nombre d'intellectuels - une partie de l'"intelligentsia" ou de l'avant-garde intellectuelle-artistique - se sont efforcés de critiquer l'"ontologie", souvent appelée avec mépris "métaphysique", oui, de construire ou de "déconstruire" (J. Derrida). Holz est lié à ce fait.

D'abord, il esquisse l'histoire de l'ontologie "de Platon à Hegel" - toujours cette série. Il expose ensuite les critiques de cette ontologie (Schopenhauer, Nietzsche, Dilthey, Bloch).

**b.** Holz décrit ensuite ce qu'est la "métaphysique". S'attarde sur le problème, c'est-à-dire l'ensemble des questions auxquelles la métaphysique tente de répondre.

Des notions telles que "l'être absolu ou total", "la totalité de tout ce qui est", etc. sont abordées.

Holz observe : les problèmes de l'ontologie peuvent être critiqués et mis à jour mais pas balayés de la table ! Même dans notre climat de pensée, qui devient lentement mais sûrement "post-moderne" ("l'âge post-ontologique"), les questions d'ontologie demeurent !

### ***Principales causes de la “crise de l’ontologie”.***

Nous avons déjà indiqué l’une d’entre elles : les changements dans les “remplissages” catégoriels du concept d’être vide en soi au cours de l’histoire culturelle.

Holz la formule comme suit :

**a.** l’état problématique des sciences définitives ou positives qui nous fournissent de plus en plus d’informations sur l’“être” ou la totalité de la réalité ;

**b.** la vision changeante de ce même “être” ou de cette même totalité en raison du fait que nous vivons constamment dans un contexte culturel, -- auquel nous pouvons nous référer à la multiculturalité ou à la multiplicité des cultures qui, soit diachroniquement (antiquité, moyen-âge, temps modernes, l’ère post-moderne actuelle), soit synchroniquement (catholiques, protestants, musulmans, -- athées), diffèrent parfois profondément les unes des autres.

Il y a même un aspect pédagogique à cela : la culture des jeunes d’aujourd’hui, grâce entre autres aux médias, peut parfois être radicalement différente de celle des parents et des éducateurs !

Toute culture peut être définie comme un “remplissage catégorique de la notion transcendantale vide de l’être”.

Quel est l’objet exact de la crise ? Il ne s’agit en aucun cas des concepts transcendants ou englobants - être, vérité, unité, bonté (valeur) - ; il s’agit plutôt des remplissages ou interprétations catégoriques de ces concepts vides mais transcendants !

***En termes de logique ou de théorie de la pensée (c’est-à-dire la théorie traditionnelle).***

Le noyau essentiel de la logique traditionnelle, tel que nous l’avons intégré dans ses principales caractéristiques, c’est-à-dire la compréhension et le jugement comme conditions préalables au raisonnement (relation si-alors), est immuable. Mais les idées préconçues culturelles - disons catégorielles - auxquelles cette logique est appliquée changent ! En effet, la logique générale, telle qu’elle est traditionnellement comprise, est transcendante, donc omniprésente et jamais en “crise”.

Au contraire : si les anthologies actuelles sont critiquées (de manière justifiée ou non), c’est toujours au nom de la logique transcendantale !

De la métaphore architecturale à la métaphore du réseau. (223/224)

***Bibliographie :*** G. Lernout, *Le postmodernisme*, in : Streven 1986 (oct.), 33/44.  
La double proposition de Lernout se résume à ce qui suit.

### ***A.-- La métaphore architecturale.***

Tout comme un piédestal, une “base ferme”, des fondations ou des “fondations” soutiennent un bâtiment, de même une base ferme, les “fondations” ou les “fondations” soutiennent notre pensée (science, philosophie, rhétorique). Contemplez la métaphore ou le modèle/la relation originelle.

Une certaine tradition “classique” est, tout d’abord, profondément logique, où la question des prémisses - les fondements ou la base - est centrale, soit de manière déductive, soit de manière réductive (principalement inductive).

On peut distinguer les bases suivantes :

a. strictement prouvable et éternelle et b. probable et temporelle.

**Note** - Les postmodernes aiment appeler ce type d’ordonnement des idées de l’automne “fondamentalisme” ou même “fondamentalisme”, en y ajoutant généralement une connotation péjorative de “pensée dogmatique et sûre d’elle-même”. Penser qu’une fois pour toutes “la vérité absolue” est à vendre.

### ***B.-- La métaphore du réseau.***

De même qu’un tisserand tisse un filet d’oiseaux qui flottent dans l’air, de même nous qui pensons : nous “tissons” constamment toutes sortes de visions du monde et de philosophies, -- nous “tissons” constamment, au cours de l’histoire culturelle, des systèmes de pensée philosophiques qui vont et viennent, des théories scientifiques qui apparaissent et disparaissent, -- en dehors de toute réalité extérieure à nous.

En d’autres termes, la pensée est tout sauf logique au sens classique du terme (piédestal/classe supérieure). Plus que cela : il lui manque toutes les bases solides.

Alors, qu’est-ce que c’est ? Travailler logiquement” revient, en fait, à “combiner (EO 157) les idées “flottant dans l’air”, comme un filet d’oiseau, en un réseau”. Procéder logiquement, c’est en fait s’accommoder d’un changement constant, puisque la “réalité” en nous et hors de nous (l’ensemble du cosmos en mouvement) a constamment besoin de changer - de haut en bas, par exemple.

**Note** - Dans une multiculture comme la nôtre, la “trame du réseau” correspond certainement à une première impression : chaque vision du monde combine un certain nombre de présupposés dans son “petit monde” qui, dans un environnement fermé, menace de se présenter comme le seul valable (dogmatique). Le penseur postmoderne se sait alors comme Konstantin Guys (1805/1892) et Charles Baudelaire (1821/1867 ; *Les fleurs du mal* (1857) qui, au milieu d’idées flottantes, se savaient des flâneurs imperturbables.

### ***Le “endisme” philosophique.***

Le terme “endisme” est à la mode : depuis que Francis Fukuyama, en 1989, a publié son “*The end of history ?*” dans *National Interests*, le terme a été vulgarisé ! Mais nous parlons ici d’endisme philosophique.

***Bibliographie*** : D.De Schutter, *Derrida sur la fin de la philosophie*, in : *Streven* 6 ((1993) : 2 (fév.) : 146/156.

Hegel a annoncé “la fin de la philosophie”. (Fukuyama fait le lien avec ceci). Heidegger a pris cette affirmation très au sérieux. “Ce qui vient après Hegel a, selon Heidegger, tenté en vain d’échapper à Hegel. Il y pense très explicitement :

1. La philosophie de l’existence de Schelling,
2. la description de l’homme religieux par Kierkegaard,
3. au matérialisme dialectique de Marx,
4. à la philosophie de vie de Dilthey et de
5. à l’humanisme existentialiste de Jaspers et Sartre.

Pour Heidegger, ce sont toutes des tentatives ratées d’échapper à Hegel. Ces tentatives ont échoué parce qu’elles ne sont pas allées au-delà d’un renversement du système philosophique (...).

L’histoire de la philosophie est terminée parce que le programme conçu par Parménide d’Élée a été achevé (...). (A.c., 149).

Derrida (Jacques Derrida (1930/...)) suit les traces de Heidegger. Pourtant, il s’écarte sur plusieurs points de la critique que Heidegger fait de la philosophie traditionnelle (Heidegger veut “eine Destruktion” de celle-ci), notamment là où Heidegger la trouve trop hégélienne.

Derrida, déconstructeur ou déconstructionniste, met l’accent sur ce qui est nouveau après Hegel : 1. la soif de parodie de Nietzsche, 2. l’éthique de Levinas (le visage de son semblable), 3. le démantèlement de tout ce qui s’appelle “ mot “ chez Joyce et Mallarmé, 4. la “parabole” de Kafka et de Blanchot, 5. la sémiologie de Saussure, 6. la description du “deuil” par Freud, 7. le concept de “don” par Mauss, 8. le concept d’“indécidabilité” par Gödel.

Derrida affirme qu’ils bouleversent la “logique” philosophique traditionnelle, ontologique, de sorte que la philosophie doit également accepter des choses en dehors de son domaine, auxquelles elle ne peut donner “une place ou un sens” (EO 217) dans le tout (le concept de la totalité de tout ce qui était, est, sera) - une chose avec laquelle Derrida se risque très loin car l’être, l’idée de “réalité”, est un “lieu de sens” vide (selon le point de vue catégorique) dans lequel littéralement tout s’insère.

### **Exemple 27.-- L'ontologie holistique : l'être trop compliqué. (226/339)**

Phénoménologiquement, le donné est le premier et le point de départ. Le voulu ou l'exigé, qui est transphénoménal et non encore révélé, appartient quelque part au donné. Comme le côté sombre et opaque de la chose. Mais alors de telle manière que cet aspect sombre et opaque transparait. Pour que le donné et le demandé se rencontrent.

#### ***L'ontologie est plus qu'une simple phénoménologie :***

a. Pour le phénoménologue, le donné coïncide avec le demandé, car il veut la description précise du donné. Rien de plus.

b. L'ontologie, cependant, est holistique, elle s'intéresse à la totalité des êtres, et pas seulement à ce qui est immédiatement apparent.

#### ***L'éléatisme de Zénon d'Élée (226/227).***

##### ***Bibliographie :***

-- Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats*, Ed. du Rocher, 1979, 151/166 (Zénon) ;

-- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Antw./Nijmegen, 1944, 18vv. (Zénon).

Parménide (540/...) tient l'axiome suivant : "Tout ce que notre pensée tient, est". En dehors de notre pensée, il y a le "néant", qui pour lui était à la fois devenir et multiplicité, tandis que l'"être" - dans son interprétation - était désordonné et un.

Son disciple Zénon d'Élée a tenté de "prouver" l'axiome de Parménide. Avec des arguments contre le devenir et la multiplicité. Tel était le contexte de l'époque, qui était très religieux : tout ce qui est divin est désordonné ("éternel") et un.

#### ***La méthode de Zénon.***

La logique en était la base (dans sa forme primitive de l'époque). La logique ou la méthode appliquée montre la logique de l'être réel à l'œuvre.

A.-- Zénon résume la thèse de l'adversaire (axiomata) dans la phrase la plus simple possible introduite par "si" (l'essence de la logique ontologique traditionnelle qui voit des liens entre la réalité et la réalité qui peut en être déduite). Par exemple : "S'il y a un devenir, resp. une multiplicité, ...".

Zénon en tire des conclusions contradictoires introduites par "alors". Ainsi : "S'il y a un devenir, resp. une multiplicité, cela conduit à une contradiction". -- Zénon en conclut que la phrase introduite par "si", puisqu'elle conduit à des conclusions absurdes, exprime une prémisse (axiome) irréaliste, oui, irréaliste sous la forme "impossible".

La logique, déjà à cette époque, était : déduire de réalités préconçues d'autres réalités (si réalité préconçue, alors réalité déductible).

Zénon lui-même chérissait un axiome qui lui était propre : la réalité préconçue, pour être réelle et non factice, ne doit pas conduire à des contradictions - en langage courant, "Ne te contredis pas !".

**B.--** Aristote, abordant la méthode zenonique, déclare.

Zénon est conscient des limites de la vision ontologique ou fondée sur la réalité, que Parménide a présentée comme son principal axiome. Sa propre réflexion ne va pas très loin. Pas plus que la pensée de ses adversaires -- En d'autres termes : sous A, ci-dessus, nous avons vu la structure de la méthode ; maintenant, sous B, nous voyons le résultat de cette même méthode.

Aristote résume les arguments de Zénon : vous, comme moi, prouvez votre thèse (axiome) de manière décisive.

En d'autres termes, ni vos prémisses ni les miennes ne sont telles que leurs conclusions mènent à une réalité irréfutable. Elles sont au moins provisoires et/ou partiellement irréelles.

Autre chose : il y a des arguments pour mais il y a aussi des arguments contre ! Indécidabilité. Oui, peut-être même l'indécidabilité.

**Conclusion.** - Tout ce que notre pensée comprend, est ! Mais notre pensée ne saisit pas suffisamment pour arriver à des preuves décisives sur l'essentiel. Les prémisses de notre pensée - les prémisses inductives en premier lieu - sont inadéquates, voire irréelles.

**Le platonisme. (227/229)**

**Bibliographie :** W. Klever, *La pensée dialectique*, Bussum, 1981, 22vv.

Socrate, dans sa première période, avait prêté une grande attention à la "philosophie naturelle" de l'époque, la trouvant "quelque chose de noble" parce qu'elle examine les "causes" (présupposés) de tout ce qui existe.

Plus tard, il a évolué vers des questions éthico-politiques... Mais Socrate ne manquait jamais de ramener la conversation aux prémisses des propositions explicitement discutées. Que "si ..., alors ..." contient, bien sûr.

Platon adopte cette analyse socratique à rebours des "hupothèses", les présuppositions, dans tous ses dialogues. En d'autres termes : l'élétisme qui est logique !

**Modèle appliqué...** “Vous prétendez que votre mari est un meilleur citoyen que le mien”. -- “Bien ! Mais alors analysons ce que nous entendons par ‘bon citoyen’”.

En d’autres termes, les prémisses de la conversation sont déjà dans les définitions ! Socrate oblige son interlocuteur à se rendre compte que lorsqu’il ouvre la bouche et affirme quelque chose, il part d’idées préconçues - souvent inconscientes. La définition joue donc un rôle majeur dans la méthode socratique en nous obligeant à pénétrer les présupposés.

**La nécessité sans raison / la raison.**

**Bibliographie** : G.J. de Vries, *L’image de l’homme chez Platon*, in : Tijdschr.v.phil. 15 (1953) : 3, 426/439.

Platon, comme Parménide, veut que les données de l’expérience soient imprégnées autant que possible par “ l’esprit “, la “ raison “. Ne serait-ce qu’en examinant si les données ont une finalité. C’était anaxagorique.

Ainsi, dans le dialogue cosmologique, Timaios... Cependant, dans la construction mathématique rigide, la composition de l’univers est construite à partir de corps “réguliers”. C’est la “raison” ou “l’esprit”. -- Mais Platon ne tente pas de “ déduire “ la matière, par exemple : un fait inexplicable reste un fait inexplicable. C’est la nécessité sans raison.

de Vries : Platon parle de deux “forces” (propositions) dans l’univers :

- a. de nous, l’esprit (rouge), c’est-à-dire l’intuition qui est douée d’un but ;
- b. la nécessité ananke, sans raison, qui est et reste opaque, mais qui est co-constitutive du cosmos.

**Décret** : Tout ce que nos pensées saisissent, est (réalité) ! C’est ce que disait Parménide. Mais notre pensée est confrontée à des données “anonymes”, opaques, trop compliquées, “complexes”, qu’elle doit, sans les comprendre, intégrer comme une nécessité sans raison.

**Note** -- ‘Violence (‘bia’), destin (‘heimarmenè’), ordre(s) rigide(s) (‘taxis’) sont des mots liés au sens (selon E. des Places, S.J., *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon*, Paris, 1989-3, 38/39).

D’emblée, nous comprenons aussi pourquoi Platon a écrit des dialogues aporétiques : l’“aporie” est une situation sans issue, une donnée sans solution ; l’“aporéine” est l’hésitation parce qu’on ne voit pas comment s’y prendre. Ainsi des Places, o.c., 69. -- Notre esprit a des limites, des limites dures comme le roc.

En d'autres termes, l'être(de) est en quelque sorte phénoménal, c'est-à-dire immédiatement accessible à notre esprit, soit comme donné, soit comme dégagé par le raisonnement, mais il est surtout transphénoménal, transphénoménal dur comme le roc, parce que, pour l'essentiel, il ne se montre pas, pas même par un raisonnement quelconque.

*Note* - O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 366, cite John Locke (1632/1704 ; fondateur des Lumières anglo-saxonnes) : l'orfèvre sait mieux "ce qu'est l'or" que le philosophe ! Ce à quoi Willmann répond : En effet, si " ce qu'est l'or " signifie le morceau de métal que l'on peut distinguer et travailler selon les méthodes de l'orfèvre, alors le nominaliste Locke a raison.

Mais, si "ce qu'est l'or" signifie que ce qui le rend tel est le morceau de métal que l'on peut distinguer et travailler selon la méthode de l'orfèvre, alors c'est le philosophe qui a l'intuition ontologique. En particulier : les propriétés que présente l'or ne sont pas le fruit du hasard, mais forment un système ayant sa propre nature d'être.

Or, il se trouve que nous approchons généralement cet être par la manipulation quotidienne de l'or, l'être lui-même restant transphénoménal. Willmann : "Dans cette mesure, l'essence (de l'or, par exemple) est un x, une "qualitas occulta", c'est-à-dire une propriété cachée, non révélée". Malgré cela, l'orfèvre et le penseur manient tous deux l'or ! Comme s'ils savaient en quelque sorte "ce qu'est l'or". Ce comportement comme s'il avait un nom : la méthode lemmatico-analytique, qui prétend que le fait demandé (inconnu) était (connu).

*Conclusion* - Avec Zénon et Platon, nous concluons : la méthode logique est une méthode valable, mais elle est limitée : ses résultats montrent ses limites.

*L'issue* - Comme précédemment, dans le cas de (l'essence de) l'or, ainsi que dans toutes les autres situations d'issue : la méthode lemmatique-analytique (EO 164 (73) ; 210 ; 220).

Nous apprenons à vivre avec des inconnues (voulues, exigées), mais ce faisant, nous agissons comme si nous les connaissions - nous plaçons ces inconnues en premier lieu, comme une donnée, et nous en déduisons afin de vivre, d'agir de manière vivante.

Dans l'Antiquité, Platon est passé pour le premier à avoir introduit consciemment cette méthode... Après ce que nous avons vu de l'anankè et de l'aporie, avec lesquelles Platon a dû vivre, cela n'a rien d'étonnant.

## ***Echantillon 28.-- L'ontologie holistique : l'être sur-compliqué (230/239)***

### ***Trop compliqué***

**a.** Que notre capacité de raisonnement, par l'induction (faits. matériel) et la formation d'hypothèses (raisonnement), puisse faire face même aux plus complexes est prouvé quotidiennement par les "triumphes" des sciences. Mais - malheureusement pour notre "raison" - il existe des réalités trop compliquées que nous ne pouvons pas traiter rationnellement. Entrons dans ce domaine, car Zénon et Platon nous ont montré la voie.

### ***Comment une pièce de monnaie peut rouler.***

Le proverbe est bien connu : il exprime l'issue d'un événement dans son imprévisibilité, -- dans son irréductibilité. - Eh bien, depuis +/- 1970, des physiciens et d'autres scientifiques découvrent que l'imprévisible pièce de dix cents qui roule pourrait être le modèle de la structure de base de l'univers.

Ce serait la confirmation scientifique de ce que Platon appelait "ananke", le destin inéluctable, la nécessité opaque mais bien réelle.

### ***Déterminisme traditionnel.***

Déterminé" est "prédéterminé". I. Newton (1642/1727) -- Pierre Simon de Laplace (1749/1827) a défini le "déterminisme" comme suit.

### ***A... donné.***

Un système qui est connu avec précision par rapport à un état dans lequel il se trouve. Cet état est considéré comme les conditions initiales (=propositions) d'une étude scientifique dudit système.

### ***B.-- Demandé.***

A partir des conditions initiales ou préalables, déduire infailliblement et donc prédire quels seront les états suivants. Cela est possible si le système en question est un système déterministe. Sinon, ce n'est pas

**Note :** Le rationalisme moderne, qui conçoit l'univers - y compris le corps humain et même l'âme humaine - comme un outil ou une machine, est évidemment déterministe. Jusqu'à et y compris A. Einstein.

### ***Le destin. (230/231)***

Karl Löwith, par exemple, a déclaré dans sa philosophie de l'histoire : "Le destin d'un événement philosophique - s'il est vraiment historique (et ne se limite pas à de "simples trucs académiques") - devient, contre notre volonté, quelque chose d'autre que ce que son auteur avait initialement imaginé". . -- Qui d'entre nous, de son vivant, n'observe pas régulièrement quelque chose comme ceci : nos paroles, nos actes, une fois dans notre environnement, nous aliènent !

Dans la religion de tous les peuples archaïques, dans la religion des peuples de l'Antiquité classique (comme les Grecs et les Romains), dans la religion du milieu du siècle, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le "New Age", la prédiction - la "prophétie" - de l'avenir occupait une grande place.

**Modèle appliqué...** Le grand humaniste M.T. Cicéron (-106/-43) a consacré un livre entier, *De divinatione*, au phénomène de "prédiction de l'avenir". Cicéron, dans un dialogue avec son frère Quintus, qui défend la divination, la critique, voire la moque ! Mais lui-même était autrefois membre du collège des "ornithologues". Pourtant, il ne veut pas du tout que la radiesthésie soit abolie.

La raison en est évidente : notre existence dans le monde est orientée vers l'avenir ; or, cet avenir "vient à nous" (c'est-à-dire que nous ne le forçons pas) comme un inconnu (= recherché, exigé) ; ainsi, en termes mathématico-logiques, cet avenir est une question, un problème permanent dont nous voulons connaître la solution, si nécessaire par des méthodes "irrationnelles" - qui sont toutes des "méthodes lemmatico-analytiques".

#### **Chaologie. (231/234)**

Le dérangement. R. Lewin, Complexity, Amsterdam/Antwerp, Contact, nous enseigne ce qui suit.

Les scientifiques de toutes sortes observent que des éléments "simples" et "bien que compliqués, mais gérables" peuvent - modalité : possibilité - conduire aux états les plus opaques, "complexes" (sur-compliqués). C'est ce dont traite la théorie du chaos ou du désordre, entre autres.

#### **La théorie complète sur ce sujet est appelée "théorie de la complexité",**

qui étudie les choses trop compliquées dans toutes sortes de domaines. Ainsi, elle devient une théorie principale dans presque toutes les sciences professionnelles ! En termes platoniques : des scientifiques professionnels, parangons de la rigueur logique, héros aux yeux du rationalisme éclairé, apprenant à vivre avec les inconnues de toutes sortes, contraints d'utiliser la méthode lemmatico-analytique.

#### **Bibliographie :**

-- David Ruelle, *Hasard et chaos*, Odile Jacob (l'ouvrage (étudie "la réponse sensible ou imprévisible à des stimuli" dans lesquels les conditions initiales reçoivent une réponse dans plus d'un sens, d'où l'imprévisibilité) ;

-- J. Gleick, *La théorie du chaos (Vers une nouvelle science,)* Paris, 1989 ((a.o. o.c., 25/51 l 'effet papillon.

Cinquante ans après Henri Poincaré (1908), le météorologue Edward Lorenz a mené une expérience qui a montré que le temps, aussi compliqué soit-il, ressemble à un phénomène chaotique ; le battement d'ailes d'un papillon dans la baie de Sydney (Australie) provoque un cyclone sur la Jamaïque une semaine ou plus tard ; d'où la métaphore de "l'effet papillon" qui voit une petite cause comme un présage suivi d'une grande réaction) ;

***Bibliographie :***

- P.C. de Gennes et al, *L'ordre du chaos*, Paris, Bibl. pour les Sciences, 1977/1984 ;
- Ervin Laszlo, *La grande bifurcation (Une fin de siècle cruciale)*, Paris, 1990 (*// Design for Destiny (Managing the Coming Bifurcation)*, New York, 1989 (ouvrage étendant l'idée de chaos aux phénomènes culturels) ;
- Ilya Prigogine / Isabelle Stengers, *Orde uit chaos (Le nouveau dialogue entre l'homme et la nature)* Amsterdam, Bakker, 1987 (l'œuvre de la célèbre École de Bruxelles).
- P. Darius, *How chaotic is chaos*, in : Onze Alma Mater (Louvain) 1991 : 1, 31/49 ("Peu à peu, il y a un peu de structure dans le chaos mais beaucoup de questions restent sans réponse" (a.c., 31)).

***Principale attraction des systèmes désordonnés.***

Qu'il s'agisse d'un groupe d'animaux ou d'oiseaux dans la nature biologique, de la météo, d'un embryon ou de phénomènes dans le cosmos, les systèmes désordonnés, bien qu'ils obéissent au déterminisme et soient donc dans une certaine mesure déductibles et prévisibles, se comportent apparemment aussi de manière aléatoire. Comme la pièce qui peut rouler dans un sens ou dans l'autre.

***Par conséquent***, ces systèmes sont transphénoménaux en termes de comportement à long terme - échappant à l'emprise (mathématique) des scientifiques.

Par exemple, la roue à eau de Lorenz, dont il s'est avéré impossible de prévoir quand elle changerait de direction, par exemple. Comme le nuage tourbillonnant de la fumée d'une cigarette en ce qui concerne la forme précise qu'il prendra. Par exemple, le jet d'eau d'un robinet et les formes et mouvements "capricieux" qu'il prend.

***Le "Chaos".***

Un système dynamique (EO 180) présente un désordre lorsqu'il est "déstabilisé" et donc "fluctuant". Traditionnellement, le mot "chaos" signifie "confusion", absence d'ordre - le nouveau sens rétablit l'ancien : Le nouveau sens rétablit l'ancien : "désordre" signifie un nouveau type d'ordonnement tel qu'un stimulus suscite une réaction excessive - une confusion.

Il ne s'agit donc pas d'un trouble complet ! Mais une sorte d'ordre pour lequel, du moins pour l'instant, aucun "modèle" mathématique exact ne peut être trouvé. D'où l'impression d'être trop compliqué, "complexe" (dans un nouveau sens).

### ***À deux volets***

Bi.furcatio", structure en forme de fourche -- La division d'une donnée en au moins deux données est notable dans les systèmes dynamiques qui sont "loin de l'équilibre", en "surpression" et présentent immédiatement un comportement désordonné, -- avec au mieux une déductibilité limitée des conditions initiales et une prévisibilité idem.

### ***Modèle appliqué.***

Pensez à l'empire russe en 1917. Le système a été soumis à

- a. une surpression extérieure, car elle a perdu la première guerre mondiale,
- b. une surpression interne, la société se désintégrant dans une lutte sociale entre le système conservateur et le léninisme.

**Conséquence** : "déstabilisation" ou "déséquilibre important". Tout peut arriver : tenir (branche 1) ou tomber (branche 2) - ce qui signifie le carrefour. Impression générale : le chaos.

Le système tsariste s'est finalement effondré - par "irréalité" (selon la dialectique marxiste : EO 218) - ce qui constitue une branche du carrefour.

Note : en langage dialectique marxiste, on parle d'"irréalité" (les problèmes ne sont plus résolus) ; en langage chaologique, on parle de "déséquilibre important".

### ***Crise***

**Bibliographie** : Ch. Zwingmann, Hrsg. *Zur Psychologie der Lebenskrisen*, Frankf.a.M., 1962.

Trente-deux spécialistes parlent des crises ou "états de déséquilibre" qui surviennent dans la vie humaine.

Crise" (en grec ancien) signifie "jugement". On constate que lors d'une crise, le médecin, le neurologue, le psychiatre, le thérapeute, observe l'imprévisibilité - l'indétermination diagnostique : "Tout peut arriver ! En d'autres termes, ce que les scientifiques naturels et les biologistes découvrent récemment est connu depuis longtemps dans les affaires humaines !

Les cultures archaïques connaissent aussi parfaitement cette crise : Arnold van Gennep, *Les rites de passage (Etude systématique des rites)*, Paris, 1909-1, 1981-3, nous apprend que les transitions décisives, dans lesquelles "tout est possible", peuvent être désamorçées grâce à des méthodes sacrées.

La grossesse, la naissance, les fiançailles, le mariage ; -- la maladie, la mort ; -- les voyages, les pèlerinages, etc. constituent, dans les cultures primitives, une “crise” dans de nombreux cas.

Ces problèmes sont résolus, dans le cadre des présupposés ou axiomes des religions archaïques, grâce à des rites, c’est-à-dire des actions chargées de force vitale (dans lesquelles la parole ne joue qu’un rôle partiel). La “dunamis” (gr.) ou “virtus” (lat.), la force vitale, confère quelque chose qui fait pencher l’“état de déséquilibre” vers la survie.

*Note* -- Théorie psychothérapeutique des échecs (284/285)

**Bibliographie** : K. Soudijn, *Uit de knoop (Psychothérapies)*, in : Nature and Technology (Journal des sciences naturelles et de la technologie) 62 (1994) : 3, 192/203.

Tout le monde sait sans doute que les psychothérapies - il y en a beaucoup - sont en plein essor depuis quelques décennies.

1. Les axiomes ou prémisses sont très souvent la psychologie des profondeurs (freudienne ou autre), le traitement rogérien centré sur le client ou l’une ou l’autre thérapie comportementale.

2. Maintenant, une relation très particulière de “cause/effet” (EO 100 : induction baconienne) apparaît. En tant qu’axiomes, il existe des théorèmes parfois très différents, voire parfois contradictoires (EO 137 : Théorèmes) qui couvrent le même phénomène - par exemple la dépression - (domaine). Les résultats sont en grande partie identiques : “L’effet (des différentes méthodes proposées) ne doit pas nécessairement être différent”, affirme M. Soudijn.

Les axiomes explicitement préconisés recouvrent, en fait, une prémisse cachée, car le résultat est, dans toutes les différences de méthode, le même (dans une large mesure).

*Note* -- Il s’agit peut-être de l’induction opératoire, dans sa variante pédagogique (EO 101). Ou même dans sa variante opérationnaliste... Peut-être cela indique-t-il que la “dunamis” ou force vitale continue sous terre, mais réprimée ou supprimée par un rationalisme moderne et éclairé à l’esprit étroit. Comme indiqué ci-dessus.

Peut-être s’agit-il de l’“ethos” ou de l’aura individuelle du praticien, comme le notaient les rhétoriciens de l’Antiquité lorsqu’un orateur persuade son auditoire.

**D’ailleurs**, regardez le titre de Tobie Nathan, *L’influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 1994 (de l’école ethnopsychiatrique, en France, dirigée par Georges Devereux) ! Quelle “influence” résout exactement, en fait, le problème psychologique et est donc “réelle” ?

Soudijn continue.-- La question de la chance.-- Toutes les aides ne réussissent pas. Tous les patients ne réussissent pas.

**a.** Si les plaintes sont indépendantes du reste de la personnalité totale, alors, en principe, il y a possibilité de diagnostic et de prédiction de l'efficacité : la psychothérapie ressemble, dans cette hypothèse, à une "intervention médicale unique". Ainsi, les axiomes couvrent parfaitement le domaine.

**b.** Si, par contre, les plaintes sont imbriquées dans l'ensemble de la personnalité (EO 88 : Connexion dialectique), dans l'ensemble de l'"existant" (vivre comme un être humain réel dans le monde), alors il y a des échecs. Dans ce cas, tous les axiomes ne sont pas connus et le domaine est donc vaguement défini.

**Modèle** - Dans le déroulement ou le processus d'une partie d'échecs, il n'existe pas de règle unique pour prédire qu'un coup ou un contre-coup sera réussi ("efficace"). Raison : l'adversaire garde son ensemble de (contre)mouvements à l'intérieur (EO 155 : Intentionnalité mutuelle).

**Original.**--Il en est de même dans le traitement psychothérapeutique. Parfois, un thérapeute sait très bien à quelles réponses ou réactions s'attendre (échantillon). Parfois, cependant, il/elle sait à peine ou ne sait pas du tout (échantillon). Ensuite, il/elle doit faire face à l'inconnu (demandé, voulu). Seule issue : la méthode platonique lemmatico-analytique (= faire semblant d'avoir déjà trouvé ce qu'il/elle cherche et en déduire ce qu'il faut faire -- souvent au hasard. Sans savoir comment la pièce de monnaie de son acte pourrait rouler).

**Un modèle économique de la sur-complication. (235/236).**

**Bibliographie** : Chr. Roulet, Hervé Sérieyx, *le chantre de la pensée complexe*, in : Journal de Genève/ Gazette de Lausanne 10.03.1994.

Sur la base d'un ouvrage de l'ancien dirigeant du groupe Lesieur (huiles), *Du management panique à l'entreprise du XXIe siècle*, Ed. Maxima. Il s'agit de la "gestion du chaos".

**Introduction** - Depuis 1989, les entreprises, et en premier lieu les "patrons" ou "managers", sont confrontées à une multiplication de certitudes traditionnelles (prévisibilité) mettant à mal les faits.

**Conséquence** : ils doivent faire face à la "complexité" ou à la sur-complication. Les modèles de pensée du passé ne correspondent plus aux faits : les axiomes ne s'appliquent plus à la réalité en évolution.

Quels faits en particulier ont rendu les axiomes des patrons “irréels” (ne résolvant plus les problèmes) ?

1. La révolution des technologies de l’information (par exemple, l’Internet, créé en 1970+, est le plus grand ensemble de réseaux d’information, utilisé par plus de 30 millions de personnes en 1994) ;

2. La ramification mondiale des économies (on pense aux négociations du GATT qui ont abouti à l’Organisation mondiale du commerce (OMC), après quarante-sept ans de négociations), ramification qui se manifeste, entre autres, par les “internationaux” et les “délocalisations”.

3. l’effondrement des grandes idéologies (surtout les socialistes) : Dans la foulée, l’économie mondiale libérale duale, voire carrément “capitaliste”, qui crée, d’une part, un petit nombre de privilégiés (les riches) et, d’autre part, un nombre croissant, voire gigantesque, de chômeurs (théorie de l’économie duale de Reich) avec, en conséquence, un nombre croissant de candidats pour un nombre décroissant d’emplois.

À titre d’exemple d’information globale, la chaîne américaine CNN (Cable News Network) transforme littéralement la planète entière, avec son journal télévisé quotidien, en un village où tout le monde sait tout sur tout le monde - en un minimum de temps.

Hervé Sérieyx, quant à lui, met surtout l’accent sur les changements constants de la situation mondiale, principalement dans le domaine technique : les innovations et les inventions se succèdent, obligeant les entrepreneurs à procéder à des ajustements permanents de toutes sortes. Avec pour résultat : des perspectives à un terme toujours plus court. Résultat : l’hésitation constante des patrons à s’aventurer sur le marché avec un produit ou un service. Ces deux dernières caractéristiques font qu’une entreprise est “en dessous de son niveau” (“irréelle”, “dépassée”).

*D’ailleurs*, nous sommes en plein mode dialectique (EO 215v : dialectique hégélienne), car l’économie ressemble à “une totalité en perpétuel changement”. Ce qui crée des “crises” perpétuelles (“tout peut arriver à tout moment”) et des états loin de l’équilibre.

### ***Une interprétation dépassée.***

Si l'on interprète la réalité de notre économie aujourd'hui et dans un avenir proche, sur la base des axiomes appliqués jusqu'à présent, cela conduit à la panique dans la gestion (= politique économique),-- avec pour résultat le drame économique actuel. -- Dont les signes suivants témoignent.

(1) Les rejets massifs qui accélèrent la spirale de la baisse de la consommation (et donc la récession ou le ralentissement économique).

(2)a. L'irresponsable "lopezomania" (Lopez, de Galice, devient VW-pattern) qui, telle une cascade, propulse tout le système des petites et moyennes entreprises (PME), des sous-traitants et des fournisseurs vers un point final sans perspectives.

(2)b. La renaissance de formes dépassées de "violence" hiérarchique qui, sans faillir, sont écartées - En d'autres termes, les managers (chefs d'entreprise) qui ne travaillent qu'à court terme détruisent les formes de partenariat si nécessaires entre des acteurs économiques (personnes qui agissent) qui ont besoin les uns des autres, et tuent dans l'œuf toute inventivité.

### ***Une nouvelle interprétation.***

H. Sérieyx propose un nouveau type de politique économique à la place de cette conception dépassée de la gestion, qui émergera de la sélection naturelle en cours. Sérieyx appelle cela "la pensée trop compliquée".

Du sommet de la hiérarchie survivante (rang) jusqu'aux travailleurs en première ligne de feu, la pensée économique doit subir une transformation afin que le type de pensée complexe ou trop compliqué soit exposé.

### ***De compliqué à sur-compliqué.***

1. Les entreprises occidentales qui existent aujourd'hui ont été conçues à une époque de croissance économique. Ils peuvent traiter tout ce qui est ordre complexe grâce à des méthodes scientifiques.

2. Ces mêmes entreprises ne peuvent cependant pas faire face aux structures trop compliquées d'aujourd'hui.

***Modèle appl.*** - Un Boeing 747, une fois démonté dans tous ses éléments, compte +/- 35 000 pièces... La pensée traditionnelle du compliqué peut parfaitement gérer cela : l'avion peut être parfaitement remonté.

**Modèle appl.** - Un bol de spaghetti, cependant, est si “fluide” qu’il est impossible de briser ses parties de manière à ce qu’elles se réassemblent comme elles ont été ordonnées : “Il y a dans les spaghettis une logique du chaos qui n’est pas prévisible”. (Il y a dans les spaghettis une logique (appliquée) de désordre qui n’est pas prévisible).

La situation de la planète “originelle” ressemble à celle des spaghettis (modèle), qui sont trop compliqués ou complexes.

**Modèle de transition.**

IBM... Décembre 1991 se termine avec une perte de 2,7 milliards de dollars.

1. John Ackers divise le conseil en neuf, puis treize départements : IBM perd encore 5 millions de dollars l’année suivante. Ackers était l’homme de l’ordre hiérarchique strictement géré.

2. A la place d’Ackers, Nabisco a été nommé, un homme qui ne connaissait rien à l’informatique mais qui était à l’aise pour gérer - avec de bons résultats - un ensemble d’activités mutuellement différentes. L’homme de la “vie vivante” (“vivre et laisser vivre”) ! Il introduit plus d’autonomie, -- plus de liberté pour tous ceux qui coopèrent.

Ce modèle IBM amène Sérieyx à proposer un nouveau type de politique d’entreprise. Il est convaincu que cela résultera du brassage naturel qui a lieu actuellement. Une telle gestion sera à l’aise dans (la pensée de) la vie (économique) trop compliquée. Du sommet des décideurs traditionnels - la “hiérarchie” - à tous ceux qui se trouvent en première ligne de tir en tant que travailleurs, la pensée elle-même doit subir une transformation ou une mutation afin que, grâce à une pensée trop compliquée, les entreprises “irréelles” redeviennent “réelles” (c’est-à-dire qu’elles puissent résoudre les nouveaux problèmes).

**Base lematique-analytique.**

Les situations changeantes confrontent constamment les managers à l’inconnu, au “voulu”, au “recherché”. Notre esprit, cependant, est tellement transcendant ou englobant - quoi qu’un Derrida puisse dire (EO 225 : “hors du domaine”) - qu’il transforme les inconnus en lemmata ou comme s’ils étaient connus, et travaille avec eux comme s’ils étaient déjà “donnés”, “connus”.

Le phénomène est un ; le domaine transphénoménal est deux ! Dans tout ce qui se montre directement, il y a le transphénoménal qui ne se montre qu’indirectement, ce qui est la porte de sortie pour notre esprit !

**Note --** Ce que l'on appelle "la gnose de Princeton" est un groupe de chercheurs, aux États-Unis, qui considèrent comme leur principal axiome le fait que les axiomes du cosmos tout entier sont soumis à un changement constant. Comme modèle de cet axiome de l'univers, ils jouent à un type spécial de jeu de cartes (// EO 235 (Processus des échecs)). : Les joueurs peuvent chacun à leur tour proposer les règles du jeu que les autres doivent deviner encore et encore en jouant activement avec une section de règles de cartes inconnues,

Ce jeu de cartes - disent les chercheurs de Princeton qui prônent une nouvelle forme de "gnose" (connaissance paranormale) - montre ce que nous sommes en train de faire dans cet univers trop compliqué : nous devons deviner d'époque en époque, d'individu en individu, dans ce tout à facteurs contradictoires (stoïchiose) dont les lois nous gouvernent ! -- Il est évident qu'une telle philosophie implique une pensée lemmatique !

**Note;--** W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, Amsterdam, 1947, 272, écrit ce qui suit.

La mythologie babylonienne, comme les autres mythologies antiques, exprime de façon très nette la nature contradictoire des facteurs qui composent la totalité...

**Note : --** ce qu'est le stoïcisme -- : en Anoe (Anu) toutes les énergies (forces vitales) "divines" (comprenez : démoniaques) sont réunies, parce qu'il est le déterminant global du destin, de telle sorte que le salut et la calamité émanent de lui en même temps". - Ce double esprit se reflète dans ce qu'on appelle la " magie (noire) " : un magicien noir fait à la fois le bien et le mal ! Tout comme Satan (dans la bible) combine le bien et le mal.

### **Moral.**

Ce que l'homme rêve comme destin idéal, à tort ou à raison, laisse froid le monde " divin " (démoniaque) : un Anoe, un Satan sont " démoniaques ", dit Kristensen, qui est un connaisseur de grande envergure - c'est-à-dire incalculables à partir de rien ou déductibles à la fois imprévisibles. Et donc insondable-mystérieux. "Mysterium tremendum-et-fascinosum" dit Rudolf Otto, le phénoménologue de la religion.

De telles divinités démoniaques ne sont pas consciencieuses : par leurs actions, elles nient les lois (préceptes, axiomata) qu'elles imposent pourtant, par exemple, à leurs fidèles ! " Les anciens étaient parfaitement conscients de cette contradiction " (o.c., 273).

**Conséquence** : l'"ananke" opaque de ces divinités exigeait une pensée lemmatique.

## **Notes d'étude.**

**Préface** - Les termes "réellement" et "réalité" apparaissent à de nombreuses reprises dans le texte. Il désigne deux choses qui, au demeurant, sont étroitement liées.

1. Tout ce qui peut être touché, trouvé et déterminé, quelle que soit sa nature (dans l'imagination, en dehors de nous) est appelé "réel".

2. Tout ce qui, à partir du donné, est capable de résoudre la question est également appelé (métonymiquement) "réel" (en référence notamment à Hegel, qui utilise le terme "wirklich" (EO 217 ; texte à bien connaître) en ce sens très ontologique). Qu'est-ce qui rend ce second sens si ontologique ? Parce que l'ontologie est la "théorie de la réalité". Parce que nous nous engageons dans la réalité à travers notre compréhension de la vérité, c'est-à-dire la réalité dans la mesure où elle est exposée (révélée,-- apokalypsis (=révéler, effacer, 'révélation'),-- aletheia (=vérité, être révélée(de)).

Parce que nous "voyons" la réalité, la nôtre et celle de notre entourage, comme donnée et comme vue (demandée) avec notre esprit, nous sommes "réels" dans le second sens. En d'autres termes, nous ne flottons pas avec notre esprit (errant), loin de tout ce qui est.

### **Existence / mode d'être.**

Lorsqu'on pose la question : " Qu'est-ce que cet " être(s) " ou, comme on le dit depuis les Grecs anciens, cet " être(s) " ? ", alors la réponse, depuis Platon, est claire : tout ce qui se tient (en fait est là, est donné, est prouvable et testable même) et tout ce qui, précisément à cause de cela, existe d'une certaine manière (manière d'être), est "réel" (sens premier).

**Note** --- L'ontologie existe depuis l'éléate Parménide. Mais dès le départ, elle est imbriquée dans la logique (théorie de la pensée) - théorique et appliquée. Pourquoi ? Parce que, au moins dans l'interprétation éléatique, la réalité témoigne de l'esprit, de l'intuition et du sens de bout en bout. Parce que tout ce qui est réel est également "logique", c'est-à-dire susceptible d'être raisonné logiquement.

**À propos, il** existe quatre grands types de relations "si alors" (le cœur de toute logique ontologique et traditionnelle).

Ce sont : a. la déduction (déduire infailliblement à partir de données données) ; b. la réduction (essayer de ramener des données aux prémisses dont dépendent les données);- c. l'induction, un type de réduction (conclure d'échantillons à des collections (classes) et/ou des systèmes (systèmes)),-- d. le lemme (comme donné par lequel on travaille logiquement).

-- La pensée traditionnelle se compose de deux parties.

### **1. La logique pure ou théorique.**

Elle traite a. le concept (terme) et b. le jugement (phrase) comme c. éléments constitutifs du raisonnement. Le raisonnement lui-même est une phrase conditionnelle ou hypothétique : “si (tout ce qui est, est susceptible de jugements de valeur), alors aussi ce fait ici et maintenant”.

### **2. La logique ou la méthodologie appliquée.**

Comme nous venons de le mentionner, quatre grands types de phrases “si-alors” dominant la logique appliquée (déduction/réduction (induction, lemme)).

Pourquoi le raisonnement logique est-il si central dans l’ontologie traditionnelle ? Car le “raisonnement logique”, c’est : déduire une autre réalité à partir d’une réalité donnée ou présupposée ! “Si la réalité 1, alors la réalité 2 ; Raisonner, c’est explorer la sienne de manière responsable, c’est s’orienter dans la réalité avec raison et perspicacité.

Avant tout, n’oubliez pas que chaque concept a un contenu et une taille. Cette dualité ou systémie est exprimée dans l’expression “tout ce qui est”, où “tout ce qui est” représente l’étendue et “quelque chose” le contenu. Cfr EO 08.

### **2.-- Utilisation du langage préontologique/ontologique.**

Même les intellectuels, même les intellectuels de haut niveau, ne saisissent pas suffisamment le fait que l’ontologie a son propre langage, strictement définissable.

Des oppositions telles que “devenir/être”, “rêve/réalité”, “expérience de la luxure/réalité”, “signe/réalité” sont caractéristiques du langage préontologique. L’ontologie voit dans les premiers termes de ces paires un seul type de réalité. Rien de plus,

Avant tout, souvenez-vous du couple “définition verbale (nominale) / commerciale (réelle)” Pourquoi ? Parce que les mots n’acquièrent un sens, ontologiquement, que lorsqu’ils sont définis, après une définition précise dans un dictionnaire, également et surtout sur la base de toutes sortes de tests par rapport à ce à quoi ils doivent répondre. La science, par exemple, est plus que des mots !

Rappelez-vous aussi très bien les deux sens du mot “rien”.

**a.** L’absolu ou le néant absolu est tout à fait ou absolument rien (aucune définition commerciale n’est possible).

**b.** Le relatif ou le néant relatif est une réalité qui présente un vide.

### **3.- La doctrine du déni.**

Ce chapitre développe ce qui vient d'être dit.

#### **(A) Le néant absolu.**

C'est l'absence absolue de toute réalité. L'être(s) est transcendant ou englobant (il n'y a rien en dehors de l'être(s)). Conséquence : tout ce qui est extérieur à l'être n'est absolument rien. EO 18/20.

**(B) Le néant relatif.** Le "néant negativum" est simplement descriptif, le "néant privativum" est un jugement de valeur.

### **4.-- Les lois de l'être.**

Une "loi" est une déclaration d'application générale. Il ne tolère aucune exception.

Loi d'identité (tout ce qui est (ainsi) est (ainsi)) ; loi de contradiction (tout ce qui est (ainsi) ne peut pas être (ainsi) en même temps et sous le même point de vue), loi du tiers exclu (en dehors de l'être et du non-être (absolu), il n'y a pas de troisième terme)... En fait, il s'agit de trois formulations du même concept d'être : "l'être(s) est lui-même et rien d'autre". C'est l'identité de tout ce qui est.

### **5.-- Ontologie/métaphysique.**

Le terme "théorie de la réalité" est le seul qui soit incontestable. Car les termes "ontologie" et surtout "métaphysique" ont plus d'un sens.

### **6.-- L'ontologie transcendante.**

Les termes "toutes choses", "tout" - synchronique - et "tout ce qui était est sera" - diachronique - expriment le caractère englobant, rien - absolument rien - hors de soi du concept de "réalité" ou d'"être(s)".

Le destin va de pair avec le concept diachronique de l'être, car notre destin fait partie de "tout ce qui était, est, sera".

### **7.-- Ontologie modale.**

Le terme "modalité" a plus d'un sens : soit il exprime l'être de quelque chose (phénoménologie de Hegel), soit il exprime une réserve ou une restriction. -- La différentielle "nécessaire / non-nécessaire / nécessaire-non" contient les modalités strictement ontologiques.

Rappelez-vous très bien (EO 37) la déduction implique la modalité de nécessité ou d'impossibilité (= nécessairement pas), alors que toute réduction implique la modalité de possibilité (donc l'induction, donc le lemme).

### **8.-- Le transcendantal.**

être (le) ou quelque chose,-- vérité (révélation), valeur (bonté), unité (= connexion : ressemblance / cohérence).

Le transcendantalisme est une condition nécessaire ou une prémisse pour :

a. la capacité de saisir la réalité (“être(de)”), b. la capacité de saisir la vérité (“être(de) révélé”), c. la capacité de porter des jugements de valeur (fondée sur la capacité de saisir la valeur ou la “bonté”) d. la capacité de voir des connexions (soit de ressemblance (connexions métaphoriques ou de collection), soit de cohérence (connexions métonymiques ou systémiques).-- Dans le discours préontologique ordinaire, celles-ci apparaissent sous la forme d’une Dans le discours ordinaire, pré-ontologique, ces concepts globaux sont submergés (parce qu’ils sont, pour ainsi dire, innés).

### **9. -- Unité (connexion).**

Les paléopythagoriciens sont les premiers - après peut-être Thalès, qui définit le concept de “nombre” comme “monadon sustèma” (une collection, resp. un système d’unités (ponctuelles)) - à avoir pratiqué une hénologie ou une théorie des unités de nature globale.

**Note** : Un nombre, exprimé en chiffre, était, pour les Grecs anciens, avant tout une configuration, c’est-à-dire un ensemble de lieux dans lesquels on plaçait les unités (ponctuelles). Voir EO 47 (nombres triangulaires et carrés).

**Note.--** Le terme “unité” est ambigu : d’une part, il désigne l’unité petite ou ponctuelle (“Le nombre cinq contient cinq unités”) ; d’autre part, il désigne l’unité grande ou englobante (connexion) (“Le nombre cinq est l’unité de cinq unités”).

À **propos**, lorsque nous disons “C’est un jumeau”, cela peut signifier les deux ensemble ou l’un des deux !

A partir d’une arithmétique antique, les paléopythagoriciens en sont venus à percevoir, en plus des nombres, soit l’unité ponctuelle, soit l’unité globale de tout être (créant ainsi un concept transcendantal).

**Note --** Revenons maintenant à l’OT 23 (Doctrine du jugement).

Nous y avons vu le piédestal des anthologies de l’Antiquité et du milieu du siècle, à savoir la doctrine de l’identité... Il y a maintenant l’identité ponctuelle (“Je suis moi-même”) et l’identité globale (“Je ne suis moi-même que lorsque je la vois”).

Les termes “nombre” et “nombre” - dans le langage antique - doivent toujours être compris de manière large et approfondie... Un jugement est une application de la doctrine de l’identité.

**1--** “Je suis moi-même”. -- Ce jugement exprime le fait que je suis totalement coïncident ou identique à moi-même.

**2.--** “Je suis un professeur.” -- Cette phrase exprime le fait que je suis partiellement identique à ma profession.

*Au fait*, l'identité partielle est une "analogie". Tous les jugements sont des cas d'identité, qu'ils utilisent le verbe "être" ou un autre verbe. C'est ce que nous appelons "le caractère identitaire" de toutes les conceptions de la relation entre le sujet "original" et le verbe "modèle". Même les jugements négateurs sont encore une question d'identité, mais dans leur négation (forme négatrice) : "Je ne suis pas l'enseignant dont ils parlaient". !

**Note-- Tropologie.**

La doctrine des tropiques,-- K.A. Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910-12, 115, dit ce qui suit.

**a. La métaphore.**

Il s'agit d'une "brève comparaison" qui met en évidence une similitude : "Le lion est là ! Compris : par son action résolue, il fait penser à un lion qui peut aussi agir de manière résolue. La comparaison devient une métaphore grâce au raccourcissement : "Celui qui est comme un lion est là".

**b. La métonymie.**

Il s'agit également d'une comparaison courte mais qui pointe vers la cohérence : "Les pommes saines" (exemple d'Aristote). Signification : par leur action, une fois consommées, les pommes provoquent la santé. La comparaison devient une métonymie grâce à son raccourcissement : "Pommes saines".

**La théorie de l'association.**

Si l'on pense à b quand on pense à a, alors b est une association de a.-- C'est là que réside la règle.--

**1. Métaphore.**

L'audace de M. X fait penser à celle d'un lion, et l'on dit donc, en résumé, "Le lion est là".

**2. La métonymie.**

Quand on pense à ces pommes, on pense à leur effet, qui rappelle le résultat "santé", et on dit donc, en résumé, "Les pommes saines".

Tant le trope que l'association - ils sont quelque part identiques - sont l'application de l'unité-en-unité transcendantale ou de l'identité transcendantale. En particulier, la métaphore et la métonymie sont toutes deux des exemples d'identité partielle ou d'analogie (analogie proportionnelle (métaphorique) et attributive (métonymique)).

**Note.--** La synecdoque.-- Krüger, o.c., 115, traduit par 'Mitbezeichnung', co-attribution.-- Qu'est-ce qui est co-attribué exactement ?

### **1. Co-signature métaphorique.**

“Un professeur n’est jamais en retard” dit l’inspecteur. Sont également incluses dans “une enseignante” toutes les (autres) enseignantes (un exemplaire représente l’ensemble de la collection ou de la classe).

Maintenant, associatif : lorsqu’il nomme explicitement une instance du terme général “enseignant”, l’inspecteur pense en fait à toutes les autres.

### **2. Synecdoque métonymique.**

“Nous fournissons un abri hospitalier” dit l’homme aimable. Le co-sens dans “abri hospitalier” qui est une partie de la maison entière, est la totalité ou le système qu’est la maison. En d’autres termes : toutes les (autres) parties de la maison sont co-signifiantes !

Voilà pour l’aspect tropologique. Maintenant, l’aspect associatif : lorsqu’il mentionne explicitement une partie (l’abri) du concept de système “maison”, l’homme gentil pense en fait à toutes les (autres) parties.

### **La synecdoque existe aussi en sens inverse :**

“Tous les enseignants ne sont jamais en retard” (donc vous n’êtes pas ici et maintenant) dit l’inspecteur. Ou encore : “La maison entière est un abri hospitalier”, dit le gentil monsieur. -- Dans ces cas, “tous” signifie un ou “toutes les parties” signifie un.

Lisez maintenant le début du chapitre sur l’induction (généralisation ou métaphore et généralisation ou métonymie) - EO 94/95 - et vous vous rendrez compte que les tropes et les associations sont en fait basés sur un raisonnement inductif.

Dans l’induction métaphorique - la généralisation - on part, par exemple, d’un spécimen pour arriver à l’ensemble de la collection (tous les autres).

Dans l’induction métonymique - la généralisation - on part d’un composant pour arriver à l’ensemble du système.

**Métaphoriquement** : “Ceci est un stylo” (co-sens, associé) : “Alors autour sont tous les (autres) stylos”.

**Par métonymie** : “C’est maintenant le Meir” (co-sens, associé : “C’est le centre vivant de la ville (entière) d’Anvers”).

Attention : a. l’allégorie n’est qu’un trope élaboré ; b. la personnification n’est qu’un trope qui identifie des choses inanimées à des choses animées (“Les nuages prêchent l’orage”).-- Toujours l’analogie ou l’identité partielle !

Tout de suite, c’est clair : le concept d’être ou de réalité est un concept tropologique ou associatif. -- c’est précisément ce que les Grecs anciens exprimaient par le terme “stoïchiose”. La doctrine transcendante de l’unité est le piédestal inébranlable et éternel.

## ***Deux formes fondamentales (“modalités”) d’identité.***

### ***1. Le système.***

C’est la paire ou le couple d’opposés. Par exemple, “seigneur/esclave” ou “père/fils”. De même, “substance/étendue” de tout concept. Ou encore : les catégories (EO 85) comme par exemple “chose/relation” ou “quantité/qualité”, etc.

Le terme “systémique” vient de “su.stoichia”, tout ce qui est élément/facteur commun.

### ***2. Le différentiel.***

Il s’agit d’un systechia avec au moins un moyen terme. On voit que l’identité est un aspect de la non-identité ou de l’opposition : le seigneur et l’esclave appartiennent tous deux à une relation sociale identique ; le “oui” et le “non” appartiennent tous deux à une relation d’affirmation identique.

L’ordonnement des données, par comparaison, repose apparemment sur l’identité et ses modalités ou formes.

### ***10.-- Bonté divine.***

Platon est le premier qui, outre le stoïcisme ou la doctrine de l’ordre, ait clairement saisi le caractère global de la valeur : tout ce qui a été, est, sera, est susceptible de faire l’objet d’un jugement de valeur car, dès qu’une chose est, elle représente quelque part une valeur.

### ***Stoïchiose/Évaluation.***

Le fait que l’unification des choses - l’être - est fondamentale apparaît déjà dans le fait que tout ce qui peut être appelé bon doit aussi être entièrement et complètement bon, sinon il est appelé “bon avec conservation”. “Bonum ex integra causa, malum e quocumque defectu” (Est (vraiment et inconditionnellement) bon tout ce qui est entièrement et parfaitement bon ; n’est pas bon tout ce qui a quelque défaut quelque part). La totalité est décisive.

***Différentiel...*** Typique de la critique sociale ! Voir ici :

incompétent	expert	incompétent	expert	cf. EO 103 :
sans scrupules	sans scrupules	conscientieux	conscientieux	structurelle

On voit tout de suite qu’un différentiel - comme une systémique - est une configuration (EO 46) et donc une question de combinaison.

### ***11.-- L’ontologie transcendante : les sous-sujets.***

Ce chapitre ordonne ce qui a précédé.

#### ***A. Ontologie générale :***

Ne pas confondre la forme ontologique avec la “forme” géométrique.

En d'autres termes, soit une chose donnée est "ousia" ("ont-sia", l'être), soit elle n'est absolument rien !

## ***B. Ontologie générale***

### ***1. Aléthéiologie de la vérité.***

Vrai" - a.lèthès - signifie non caché, -- non caché à notre esprit et donc vrai au sens courant.

Dès qu'une chose est quelque chose, elle est : éventuellement non dissimulée, bloquable, dévoilable, compréhensible, significative et ainsi de suite. - L'une des propriétés immédiatement associées au goulot d'étranglement est le fait que toute chose - dès qu'elle est quelque chose - doit avoir une "raison" ou un "fondement" nécessaire et suffisant, soit en elle-même, soit en dehors d'elle (stoïchiose).

C'est la base de tout raisonnement : si ... Alors ... Dans la version de Jevons Lukasiewicz, c'est on ne peut plus clair : si a alors b (= principe de raison ou fondement appliqué) ; bien, a ; donc b (= modèle déductif). - si a ; alors b. bien, b ; donc a (= modèle réducteur).

Le principe ou l'axiome de la raison ou du fondement est le même que le fondement de la méthode hypothétique (noyau du platonisme par exemple).-- C'est juste la stoïchiose car dès qu'une chose est quelque chose, elle devient contemplable à la fois en elle-même et en relation avec autre chose (EO 85 : chose / relation). Ainsi, il devient exposé, révélé, "vrai" dans sa totalité.

### ***2. Harmologie (théorie des relations).***

Voir ci-dessus sur les identités. Voir également l'OE 158 (marques communes).

### ***Élément/ prémisses.***

La Stoicheiosis travaille avec ce couple primitif que quelque part on peut compter comme un résumé de toute la pensée grecque.-- Stoicheion te kai archè ! Elementum et principium ! L'un s'applique à l'ordonnement en tant que recherche de collections et/ou de systèmes ; l'autre s'applique à l'application de l'axiome de la raison ou du fondement. Aujourd'hui, les deux semblent être distincts mais non séparables.

### ***3. Axiologie... Théorie de la valeur***

Le fait que, dès qu'une chose est quelque chose, elle est susceptible de faire l'objet de toutes sortes de jugements de valeur, amène les philosophes à établir sans cesse des échelles de valeurs - comme le fait tout être humain. Ce ne sont que des variantes du concept unique et absolu de "bonté" ou de valeur, c'est-à-dire grâce au stoïcisme ou à l'ordre mutuel des biens.

### ***11.bis.-- La méthode hypothétique.***

Platon est parti des mathématiques de l'époque. Celui-ci proposait des axiomes à partir desquels des déductions brillantes (théorèmes) étaient faites. Platon a entrepris une étude fondamentale des mathématiques et a ainsi jeté les bases de toute philosophie possible.

C'est-à-dire en retraçant non seulement les axiomes des mathématiques mais aussi les axiomes de toutes les activités humaines possibles. Les axiomes de tout ce qui est, - les axiomes de tout ce qui était, est, sera. C'est la définition de la philosophie qui n'est bien comprise que comme ontologie.

### ***Ontologie transcendantale/catégorielle.***

De même que l'être ou la réalité de l'être qui englobe tout diffère de tout ce qui est à l'intérieur de cet être ou de ces êtres qui englobent tout, de même l'ontologie transcendantale diffère de l'ontologie catégorique.

Souvent, les deux se confondent dans le sens où les philosophes pensent que, sans s'impliquer dans une catégorie ou une autre - par exemple les mathématiques ou la politique ou autre - ils peuvent parler avec suffisamment d'autorité de cette catégorie ! Aristote, cependant, a souligné que, sans définition catégorique, l'"être" est un concept "vide". Inversement, les spécialistes scientifiques pensent souvent qu'ils peuvent théoriser sur la réalité en général (= l'être universel) sans entrer sérieusement dans le domaine qui définit l'ontologie.-- Entre l'être en général et tel ou tel être (l'être catégorique), il y a cependant un abîme. Seulement voilà : l'ontologie générale ou transcendantale fonctionne comme une lumière qui éclaire. Rien de plus ! C'est ce que l'on entend par "métaphysique de la lumière".

### ***12.-- La méthode synoptique diététique.***

Avec le thème de la méthode hypothétique, nous sommes dans le domaine de l'archè, principium, prémisses (axiome).

Avec ce thème, nous sommes dans le domaine du stoicheion, elementum, élément. Classer les données, les résumer, c'est bien sûr la stoichiose : diairesis/ sunagogè (sunopsis) ! Les relations mutuelles des données sont discutées sous la forme de catégorèmes (concepts classificateurs/résumants) et de catégories d'origine pythagoricienne-platonicienne et - plus tard - aristotélicienne.

Notez comment ces platitudes ne fonctionnent pas isolément mais à l'unisson (= stoichiose pour la énième fois).

***Conclusion...*** la méthode hypothétique et la méthode diététique-synoptique forment un diptyque comme archè, prémisses, et stoicheion, élément, qui eux-mêmes s'appartiennent !

La dialectique platonicienne se tient ou s'effondre avec ce diptyque : elle distingue mais ne sépare jamais.

### ***13.-- La méthode inductive.***

La doctrine de l'ordre ou de la stoïciose, telle qu'elle a été décrite plus haut - en relation avec les tropes/associations - est déterminante.

La généralisation est basée sur le stoïcisme qui pense au moins une copie selon la classe ou le concept général (préoccupation de Socrate) ou la collection.

La généralisation repose sur un même stoïcisme ou agencement de données, qui, selon au moins un composant, passe au concept ou système collectif.

### ***La position de Peirce sur l'induction.***

Déduction/induction/hypothèse.-- Le diagramme est une configuration (EO 46).  
Voir :

#### ***Déduction.***

Tous les haricots de ce sac sont blancs. Eh bien, ce haricot / ces haricots proviennent de ce sac. Donc ce haricot (singulier), ce haricot (singulier) est/sont blancs.

#### ***Induction.***

Ce haricot / ces haricots proviennent de ce sac. Eh bien, ce haricot / ces haricots sont blancs. Il est donc possible que tous les haricots (universels) de ce sac soient blancs.

#### ***Hypothèse.***

Ce haricot / ces haricots sont blancs. Eh bien, tous les haricots dans ce sac sont blancs. Donc : éventuellement - ce haricot / ces haricots vient / viennent de ce sac.

On peut voir que Peirce propose un schéma de plitudes - deux prépositions/une postposition (typique de tout syllogisme) - comme configuration dans laquelle déplacer les inférences ! Rappelez-vous au moins quelques types d'induction, le chef-d'œuvre de Socrate.

Tout d'abord, la systémique ou paire "induction sommative/amplificative", car cette paire ou paire d'opposés est fondamentale.

En bref : "de tous séparément à tous ensemble (induction sommaire)" et "d'au moins une copie/partie à toutes les copies (collection)/toutes les parties (système) (induction d'expansion de la connaissance)".

### ***La dialectique socratique-platonicienne.***

Étudier ensemble était la règle d'or de toutes les anciennes écoles de philosophie (à l'exception des cyniques, par exemple)... Pourquoi ? Car l'axiome de l'étude était : non seulement le raisonnement, mais le raisonnement dialogué ! Voir EO 49 ("vivre ensemble intimement, saisir soudainement l'idée").--- Immédiatement, nous voyons la démocratie athénienne dépeinte selon cette méthode.

### ***14.-- Types d'induction.***

**A.--** Le couple induction "sommative/amplificative" est fondamental. Démontrez-le en utilisant l'EO 114 (Induction statistique).

**B.--** Baconien (cause/effet), opératoire (éducatif, opérationnel) -- Bridgman --, structurel (configurationnel ou combinatoire), similitude --.

ou analogique (inductive pure et hypothétique), cumulative ou convergente - (idiographique), statistique et induction d'autorité.

### **15.-- Ontologie holistique.**

Les totalités de toutes sortes - collections et systèmes - nous occupent.

Cependant, la totalité (le système qui rassemble tout l'être) de la réalité comme un tout de tous les êtres ou réalités possibles est l'objet de la philosophie ou de l'ontologie.

Cependant, des copies ou des parties de totalités sont à notre portée. La méthode inductive explique cela. En termes pratiques, ce n'est que par les canaux très limités et finis des réalités catégorielles que nous avons accès à la réalité transcendante.-- La finitude de notre monde catégorique dans lequel nous sommes, en fait, chez nous, l'emporte donc sur les possibilités de l'ontologie transcendante.

Ce problème - le problème par excellence - de l'ontologie contemporaine nous occupera désormais jusqu'à la fin de ce cours.

### **Donné / Recherché.**

Parce que nous explorons de manière finie (inductivement : la totalité de tout), nous vivons dans un champ de tension qui contient d'une part le donné (= le phénomène) et d'autre part le voulu (= le domaine transphénoménal) en même temps.-- Jusqu'à la fin de ce cours, nous examinerons de plus près ce système de base - non seulement de la résolution de problèmes mathématiques mais de toute activité humaine, y compris l'ontologie (ce qu'on appelle en langage platonicien "theoria").

**Modèle d'application** : Si - dans la proposition paléopyréenne -  $1 \times 1 = 1$ ,  $2 \times 2 = 4$  (ou :  $1 + 3$ ),  $3 \times 3 = 9$  (ou :  $4 + 5$ ) etc. (voir EO 47), que sera par exemple  $7 \times 7$  ? La phrase si-alors sépare le donné et le demandé. Phénomène fractionné - ce qui est (in)vu, parce que directement donné, et transphénoménal voulu, parce que seulement indirectement (in)vu.

**A propos** : la suite des nombres carrés paléopythagoriciens (1, 4, 9, 16, 25, 35, 49, 64, 81, ...) est parallèle à la suite des nombres impairs (3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17, ...). Dans le problème, on entend par là que c'est connu (= donné). Pour qu'un enfant, connaissant les règles, puisse dire que  $7 \times 7 = 36 + 13 = 49$ .

En langage hégélien : la réponse effective ou la résolution de problèmes de l'enfant !

Le schéma ci-dessus implique que lorsqu'on commence la solution, c'est-à-dire la solution pas à pas, on est en fait dans un schéma axiomatico-déductif.

C'est ce que montre indirectement la preuve par l'absurde : son postulat est qu'il existe une solution qui "correspond" au donné mais pas au demandé (D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 27), solution dont on montre ensuite qu'elle est impossible, impensable, absurde parce qu'elle conduit à une ou des contradiction(s).

Ce qui revient alors à un lemme qui est une pure "fiction", un rien absolu. Un tel lemme n'est pas une extension logique à la fois du donné et du demandé ! Ça ne résout rien ! Est "irréel" (dans le sens hégélien).

Soyez attentifs au passage du phénomène à la recherche transphénoménale : Hérodote, Anaxagore et d'autres, -- dans leur sillage Socrate, Platon et d'autres partent de l'immédiatement donné pour transcender le logiquement strict c'est-à-dire le réel !

- a. l'inductiviste afin de parvenir à une généralisation / généralisation ;
- b. la méthode hypothétique permettant d'arriver à des conclusions de manière déductive ou à des hypothèses de manière réductrice ;
- c. la méthode lemmatique consistant à parvenir à une hypothèse par le biais d'une réduction, qui doit ensuite conduire à une ou plusieurs déductions en tant que lemme.

Ainsi, la méthode synoptique diététique implique en fait l'induction (généralisation ou division inverse). Voir EO 116 (Plus d'une voie).

**Conclusion...** Notre pensée logique rigoureuse et notre vie sont prises entre le donné immédiat (phénomène) et le donné indirect (voulu, exigé, problème), les deux constituant ensemble la totalité ou "to holon" de la réalité. C'est le holisme de l'ontologie et de la logique (appliquée).

Ceci définit la théorie platonique ou la pénétration, la profondeur (l'ancrage) de tout ce qui est. Cfr EO 117. Le reste du cours l'illustre.

### ***Méthode phénoménologique.***

Pas la phénoménologie d'un Hegel (les modalités de "l'esprit" au cours de l'histoire (culturelle)),--pas même celle de Teilhard de Chardin (les modalités de la "vie" au cours de l'histoire (même cosmique)),--pas celle d'Edmund Husserl.

Définition : le donné est le demandé, mais sous sa forme la plus précisément décrite !

Il est à noter que les rhétoriciens (professeurs d'éloquence) de la Grèce antique connaissaient une forme de fait collectif : le fait qu'ils appelaient, en tant que preuve, "a.technos", sans aucun terme intermédiaire, et qui était à la fois immédiatement donné et "évident" à la fois pour l'orateur et pour l'auditoire... De là, comme d'une prémisse logique, on pouvait tirer logiquement des conclusions (de nature pratique, par exemple). Voir EO 123 (Les rhéteurs grecs).

**17.-- La distinction "phénoménal / transphénoménal".**

Deux penseurs sont brièvement mentionnés.-- A.-A. Cournot (1801/1877) et surtout Hans Reichenbach... Le "test" est le contact délibéré de la réalité comme réalité. Ou encore : examiner quelque chose pour sa nature de chose, c'est-à-dire sa réalité.

Reichenbach est un (néo)positiviste. Il va donc d'abord placer la perception sensorielle comme base de la "réalité". De préférence au moyen d'instruments : le thermomètre d'un malade est autre chose - plus solide - que de sentir sa joue avec sa main ou de voir la couleur rouge de son visage ! Même si un tel instrument est déjà une interprétation ! L'observation à travers les "lunettes" de l'instrument n'est pas une garantie absolue de radicalité et, surtout, d'objectivité totale. Grâce au thermomètre, un fait vague devient un fait plus précis. C'est plus "donné" !

**Note** : Très curieux pour un néo-positiviste est une proposition de test "transempirique" "La proposition "Les chats sont des êtres divins" pourra, selon lui, peut-être un jour être testée ! Il s'agit d'un dépassement du rationalisme éclairé traditionnel, très fermé à de telles choses... Cela montre à quel point Reichenbach était phénoménologique et comment il l'était (EO 09 : Essence/Existence) :

**a.** il ne voyait aucune preuve rationaliste contre la divinité des chats (le rationalisme, s'il s'en tient au donné, a des limites : et

**b.** Il n'a vu aucune donnée jusqu'à présent qui démontre directement cette divinité !

Cela exclut à la fois la réfutation et la preuve en faveur de la croyance que les chats sont des êtres divins, faute de preuve de la part des réfractaires et des partisans. Une proposition dans le style de Zénon d'Élée : Ni toi ni moi (le prouver) !

### **16. -- La théorie de l'abc.**

C'est en fait le schéma très utile de l'herméneutique ou de l'interprétation ou de la théorie de l'interprétation... La raison en est la doctrine psychiatrique d'Ellis/Sagarin, qui expliquent à la fois le bon sens et la névrose (l'esprit nerveux) avec elle. Nl. dans un type de maladie nerveuse, la nymphomanie.

Retenez bien ce schéma ! A' est la donnée. B'' est le mode d'approche, propre au sujet ou au je (ou au nous, selon le cas), de telle sorte qu'il commet une "projection" (pense voir ses propres préjugés dans le donné lui-même). C' est l'interprétation finale.

Phénoménologiquement, "B'' est une perturbation de la perception du donné et immédiatement de sa représentation correcte, vraie. Une perturbation phénoménologique typique en premier lieu. On voit bien le phénomène - le donné - mais on le voit à partir d'un échantillon ou d'une perspective de telle sorte que la vision ou la perception pure est perturbée.

C'est très clair dans la nymphomanie, par exemple : au lieu de voir le phénomène - une erreur d'appréciation (notamment de la sexualité) - de manière pure (telle qu'elle est), le névrosé s'invente quelque chose dans le donné, mais qui ne se trouve pas nécessairement dans le donné lui-même.

Transphénoménalement, le "B'' est aussi une perturbation, mais maintenant dans le raisonnement ! On voit des choses dans le donné qui ne sont pas là ! A partir de là, on continue à raisonner.

### **19.-- Axiomatique.**

D'une certaine manière, c'est le cœur de tout le cours. Pourquoi ? Car ici, enfin, une théorie de la définition est à l'œuvre.

Ch. Lahr, S.J., *Logique*, Paris, 1933-27, 496/499 (La définition) ; 620/622 (La définition empirique).

EO 08 (Contenu/étendue d'un concept) nous apprend que le contenu d'un concept se réfère à une étendue (un ensemble de données) qui y est exprimée. Tout ce qui est contenu conceptuel dans, un ensemble de choses, est exprimé dans une définition.

### **Règle de base.**

De omni et solo definito. C'est ce que disait le Moyen-Âge ! Rendre le fait défini dans son intégralité et rendre ce défini distinct du reste, c'est rendre l'ensemble défini et seulement le défini.

Qu'il s'agisse du sens d'un mot ou d'une réalité rencontrée en dehors du domaine verbal, cela n'a pas d'importance.

Lisez maintenant l'OE 12 : "De la définition nominale (verbale) à la définition réelle (commerciale)" est considéré comme le travail de la science ! Mais c'est aussi le travail de notre vie quotidienne ! Sinon, nous ne pourrions pas nous entendre avec nos semblables, et encore moins comprendre la réalité elle-même.

### ***Original et modèle***

Le sujet de la phrase est l'original, c'est-à-dire ce sur quoi le dicton fournit des informations. Le proverbe est le modèle, c'est-à-dire l'information qui explique, définit et caractérise l'original qui a besoin d'information.

Nous avons vu dans la T.S. 05 (Tropologie/Théorie de l'association) qu'il existe deux types d'information de base : a. l'information de similitude (métaphorique) ; b. l'information de cohérence (métonymique), toutes deux se manifestant dans la synecdoque ou la co-audition de manière inductive.

### ***La définition.***

La définition est un jugement mutuel dans lequel le sujet (original) et le proverbe (modèle) coïncident. de sorte qu'ils sont interchangeable (convertibles).

Lorsque je dis, avec Aristote, que " l'homme est un animal doué d'esprit, " logos ", alors " homme " et " animal doué d'esprit " doivent être interchangeables. Car ils se réfèrent à l'ensemble de l'être humain et seulement à l'ensemble de l'être humain. "De omni en solo definito".

### ***Axiomatique.***

Nous adhérons au point de vue aristotélicien. - Regardez bien :

**A.--** Il existe un domaine ou une zone de réalité bien définie (par exemple, les chiffres de notre système numérique ; par exemple, les idées d'un parti politique) ;

**B. --** il existe un certain nombre de jugements (propositions) qui s'appliquent à ce domaine. - Voyez-vous l'original (le domaine) et le modèle (les propositions qui le représentent) ? Elles s'appliquent - ces déclarations - à l'ensemble du domaine et uniquement au domaine. Sinon, ils définissent autre chose !

### ***Déduction.***

On postule ce domaine - exprimé en propositions - pour pouvoir en déduire quelque chose. Que ces propositions - axiomes - soient prouvées ou non, est neutre pour le déductiviste comme déductible -- ce qui n'est pas le cas pour le fondamentaliste, bien sûr : lui, au contraire, s'accroche à la testabilité des propositions, comme Platon le faisait avec (les propositions des) mathématiciens de l'époque qui, une fois partis des axiomes, ne faisaient que déduire !

**a. Phénoménologique.**

Le fait ou le “phénomène” est ici avant tout le domaine dans la mesure où il est exprimé dans des “propositions vraies” (“vraies” dans la mesure où elles bloquent le domaine).

**b. Une demande transphénoménale.**

Ce que l’on recherche, c’est un ensemble de propositions déductibles de ce “phénomène” ou fait préconçu, à savoir les axiomes.

Elles sont l’algorithme ou le pas à pas exposé des propositions vraies déductibles des prémisses.-- Elles étendent le phénomène au domaine transphénoménal initialement donné vaguement comme la demande ou le problème.

Ainsi, dans le système axiomatique-déductif élaboré, le domaine devient de plus en plus évident en tant que “phénomène” pour l’œil de l’esprit logique au travail.

En d’autres termes, la totalité des propositions vraies est d’abord partiellement présente en tant que donnée, pour devenir de plus en plus présente en tant que “preuve” lorsque le système est élaboré.

**Note. -- L’induction axiomatique.**

Il s’agit d’une application de la théorie ABC. Car invariablement, celui qui propose - les axiomes - ne sélectionne qu’un échantillon (une partie) de toutes les propositions possibles. Ce nombre fini de propositions définit le domaine qui est représenté comme un tout, mais qui est distinct, voire séparé, du reste de l’“être” ou de la réalité globale qui comprend tous les domaines possibles. On ne voit de la réalité totale que ce que les propositions concernant un certain nombre de domaines permettent d’en voir ! Le reste est transphénoménal. Un “X”, une inconnue ! Non exposé par des propositions vraies.

**Le nombre entier positif.**

Peano a exposé le domaine, c’est-à-dire le nombre positif entier, dans un ensemble fini de jugements vrais. Plus que ce domaine sa définition, comprenez : le nombre fini d’axiomes, n’atteint pas. Le reste n’est pas (encore) -phénoménal ! Transphénoménal.

Étudiez bien cela. Parce qu’il enseigne à définir correctement. C’est-à-dire : décrire correctement un phénomène - juste ce phénomène et l’ensemble du phénomène (l’Omni et solo definitio).

On le voit très clairement dans l’EO 141, où, en omettant un seul axiome, le domaine (la portée) change énormément : tous les nombres négatifs apparaissent, sont exposés dans un certain nombre de “théorèmes vrais (c’est-à-dire flatteurs)” !

## **20. - Notre prochain.**

Encore une fois, la dualité “donné/demandé” ! Mais maintenant à partir de la conscience individuelle (la vie) qui nous est, bien sûr, immédiatement donnée. Du moins, dans la mesure où nous en faisons l’expérience. Car beaucoup de choses nous échappent. C’est le “phénomène” ici. -- Le transphénoménal - aussi particulier soit-il - semble être tout ce qui se passe en dehors de notre conscience individuelle ! -- Il y a donc deux mondes :

- a. notre monde intérieur, comme un fait direct ;
- b. le monde extérieur comme étant partiellement donné mais pas immédiatement vécu comme notre vie intérieure et donc “exigé”.

C’est ainsi que la philosophie moderne, dans le sillage de Descartes, voit ces deux mondes. Elle part du “sens intime”, de l’expérience intérieure (comprise comme un monde en soi).

Claude Buffier (1661/1737), un jésuite, réagit à cette division des mondes. Au lieu du “sens intime” (la vie intérieure individuelle), il met en avant “le sens commun”, l’expérience commune. Dans la foulée, la philosophie écossaise (Thomas Reid et d’autres).

La division en monde intérieur et monde commun existe toujours, dans cette interprétation des choses, mais elle a été pratiquement démantelée. Ici, ce n’est pas “le moi pensant” qui est central, mais “le nous pensant dans le monde”.

En même temps, la philosophie du bon sens est beaucoup plus proche de l’homme ordinaire qui, à l’instar d’un Descartes hyper-rationnel, n’essaie pas de se prouver à lui-même qu’il existe - qu’en dehors de sa conscience (initialement douteuse), il y a aussi un monde extérieur et même un dieu : l’homme ordinaire vit “pour lui-même” et non de manière sceptique-érantique (EO 147). Dès le départ, les gens ordinaires vivent avec d’autres dans le même monde (extérieur).

### ***Médiatisme (connaissance indirecte)/ immédiateté (connaissance directe).***

Le médiatisme est ce courant philosophique qui suppose que notre connaissance, fondamentalement du moins, est indirecte, en ce sens que nous ne sommes “en contact” avec le donné que par des termes intermédiaires.

L’immédiatisme, en revanche, prétend que nous sommes, au moins fondamentalement, en contact direct avec la réalité.

On voit que, par exemple, le commonsensisme est convaincu que nous connaissons directement notre prochain, même si cette connaissance est aléatoire (comme nous l’avons vu EO 121 : Tina Turner est connue d’abord superficiellement puis de manière plus approfondie).

Il est vrai que, dans la mesure où un Husserl s'écarte de l'école autrichienne, il introduit une sorte de nouvelle "pensée sens-intemporelle" : il se cloue si fermement à la réduction phénoménologique (EO 121 : tout est réduit à ce qui est immédiatement donné à ma conscience individuelle tandis que "le reste" est mis entre parenthèses) que, à la longue, seules les données de ce type de perception intérieure comptent comme données. Le reste devient automatiquement transphénoménal, bien sûr.

Afin de transcender l'individu, les phénoménologues font alors appel à un sujet "transcendantal" (c'est-à-dire antérieur à tous les sujets individuels ou "moi" possibles) qui est alors considéré comme "présent" quelque part dans chaque moi ou sujet individuel.

**Conclusion...** L'intimité d'un Descartes est toujours vivante !

### **Analyse du langage.**

Apprenez bien EO 150/152. Car avec le texte de Bochenski sur l'analyse du langage, nous entrons dans la sémiotique (Peirce, Morris) ou la sémiologie (de Saussure, structuralisme).

Trois types de relations - ce qu'est en fait la stoïciose - sont discutés :

- a. les caractères, dans leurs relations mutuelles (syntaxe)
- b. les signes, dans leur relation avec ce qu'ils désignent (sémantique) ou signifient,
- c. les signes, dans leur relation avec celui qui les utilise (pragmatique).

Cette dernière nous met en contact avec la signologie, qui étudie les significations des signes comme moyen de communication.-- Avec la phénoménologie, la sémiotique ou la signologie est fondamentale.

### **L'intentionnalité.**

Le mot d'ordre de l'école autrichienne (Franz Brentano : *psychologie vom empirischen standpunkt* (1874)) ! Mais, en fait, un concept du milieu du siècle.

L'intentionnalité est la conscience de quelque chose : quelque chose devient l'objet de mon attention (conscience) qui, précisément pour cette raison, se concentre sur elle. Tous les jours : faites attention à quelque chose !

L'autre être humain apparaît dans l'orientation mutuelle entre moi et lui : l'intentionnalité mutuelle ! "Je fais attention à ce qu'il/elle fasse attention à moi et vice versa. En cela, nous sommes en contact direct avec nos semblables. Nous sommes donc un "nous dans le même monde", même si nous avons chacun notre propre monde intérieur, individuel.

## **21.-- Formalisme (formalisation).**

Une application de la première branche de la sémiotique, à savoir la syntaxe... Quels sont les axiomes ?

### **1. Sémiotique.**

- La pasigraphie de Peano dit tout : “papier noirci” ! La réduction graphique réduit tout au “grafisme”, au signe écrit, pour commencer.

- La réduction syntaxique : réduire le signe écrit aux “suntaxis”, aux liaisons, sans tenir compte du sens ou de l’utilité.

### **2. Combinatoire.**

La configuration compte : des panneaux reliés par des joints. -- Le formalisme a donc son propre stoïcisme (conjonctions réflexives et non-réflexives ; ajoutez à cela la relation de clarté)... Avec cela, le formalisme ressemble clairement à de l’arithmétique avec des signes... et purement “syntaxique”.

### **3. Logique (logique appliquée).**

Structure : donnée/exigée. Voir ci-dessus S.T. 11/12. “Si donné, alors demandé”. -- Souvenez-vous du calcul mental comme exemple.

### **La méthode lemmatique.**

EO 164v.

a. Un lemme ou une inconnue surgit grâce à un raisonnement réducteur - qui conduit à une hypothèse.

b. Le raisonnement lemmatique commence lorsqu’on traite cette hypothèse ou cette inconnue comme si elle était déjà connue (et donc déjà donnée).

Cela indique un comportement hypothético-déductif : on agit comme si l’inconnu était déjà connu (comme si on le connaissait) et on raisonne avec lui de manière déductive.

Le noyau est donc une analyse ou une réduction qui efface une inconnue sur laquelle s’appuie un comportement déductif, l’inconnue étant traitée comme une connaissance.

### **Du calcul des chiffres au calcul des lettres.**

François Viète (1540/1603), qui avait une orientation platonique, a appliqué le raisonnement lemmatique en calculant avec des lettres inconnues au lieu de chiffres connus (donnés). Ce comportement de la lettre est très courant dans le formalisme actuel.

Rappelez-vous la distinction entre une règle syntaxique et une loi : toutes deux sont “universelles”, mais la règle syntaxique est une règle de méthode.

## **22. -- Formalisme**

L’arithmétique des lettres est une arithmétique avec des concepts universels, représentés par des lettres.

Théorie fonctionnelle, géométrie analytique, arithmétique infinitésimale développée à partir de l'arithmétique des lettres de Viete, sans oublier l'arithmétique logique stricte ou la logistique.

**Note** : De plus en plus, les adeptes du “calcul” logique appellent leur sujet “logique”. C’est possible, bien sûr, mais à condition que la logique traditionnelle, ontologiquement saine, soit autre chose ! Le concept de “réalité” (comme tout ce qui est déterminable, quoi qu’il arrive) domine la logique traditionnelle en tant qu’axiome. Même les signes de la logistique sont des réalités, soumises à l’ontologie et à la logique ontologique. Dans la mesure où ils sont “quelque chose” (c’est-à-dire quelque chose de réel). Cependant, vous entendrez souvent les logiciens dire que, parce que seule la logique syntaxique est valable, “les signes qu’ils utilisent n’ont rien à voir avec la réalité (telle qu’ils la conçoivent,-- dans le langage courant)”. Rien que cela montre la différence.

***Trois phases marquantes :***

algèbre logique (1847+),

la logique (surtout depuis Principia mathematica (1910/1913),

métalogie.

***Les étapes sémantiques.***

Derrière le terme “ métalogique “ se cache la doctrine des étapes, en sémantique (qui, en se référant à la “ réalité “ extérieure au signe, est une doctrine du sens).

***A. Stade zéro.***

Cet escalier se déplace avant toute sémantique. Cela signifie qu’il s’agit d’un terme purement ontologique ! Car il n’y a pas encore de marque de pensée, de parole ou d’écriture !

***B.1. Première étape sémantique (langage objet).***

Celui qui utilise des signes - des signes linguistiques - signifie (= intentionnalité : appelée “intentio prima” ou “first intentio” par le Moyen Âge) la réalité (ontologique) : “Je vois cet écureuil qui ramasse une pomme de pin” .

***B.2. Deuxième étape sémantique (méta-langue).***

“Je vous dis que je vois cet écureuil là-bas qui ramasse une pomme de pin”. Une langue qui parle de la langue. Celui qui parle signifie (= intentionnalité : en langue médiévale “ intentio secunda “, “ seconde intentio “, qui fait attention à ce qui est dit (mieux : “ je fais attention que je fais attention “)) non pas la réalité - appelée “ objet “ par la sémantique - mais les signes linguistiques qui sont parlés à propos de cet objet.

Si vous voulez : “rouge direct” (discours de la langue à ce moment-là) est le langage objet ; “discours (de la langue) latéral” est le méta-langage (parce qu’il cite la langue).

### ***Le paradoxe du menteur.***

Nous entrons ici dans le domaine de la doctrine des étapes sémantiques et de la doctrine des intentions ! EO 173 + EO 177.

Que signifie “je mens” ? Tant que l’on ne connaît que les signes de la parole, ce sens est x. -- Cependant, lorsque l’intention intérieure (ce sur quoi je dirige mon attention) et le langage perceptible extérieur sont connus en même temps, alors la phrase “je mens” a un sens. C’est-à-dire que ce n’est qu’alors qu’elle révèle l’information, la proposition vraie qui efface la réalité.

Car celui qui ment fait preuve d’“antiphrase” (antiphrase, c’est-à-dire contradiction intérieure) : ce qu’il dit (au monde extérieur) s’accompagne de ce qu’il dit (intérieurement : “je ne le pense pas comme une représentation de la réalité”). En d’autres termes, le sens interne est un méta-langage - mais seulement interne : sur sa propre langue.

Ceci est conforme à la doctrine traditionnelle de la “restriction ou réserve intérieure”).

### ***23.-- Technologie informatique.***

Base : le concept d’un “système dynamique” qui traite la matière/ énergie/ information. Lorsque l’information est traitée, nous sommes dans le domaine de la science de l’information (ou de l’informatique). L’informatique nous apprend qu’il existe une triade de systèmes en fonctionnement : entrée “boîte noire”/sortie. Mais de manière à ce que, si nécessaire, l’autorégulation puisse être activée, le résultat étant que la sortie retourne dans l’entrée. EO 163 (Diagramme).

### ***Le système informatique.***

Avec ses équipements et surtout ses logiciels, ce type de système dynamique ou orienté vers un objectif comprend cinq aspects :

1. comprendre l’utilisation de l’équipement ;
2. Comprendre le cœur du processus de pensée, l’algorithme ;
3. la structuration de l’information à traiter (les “données”) ;
4. l’application à des cas spécifiques ;
5. la protection contre les intrus (criminalité informatique).

### ***La programmation.***

C’est-à-dire : transformer le donné et le demandé en une séquence logiquement impeccable d’étapes irréductibles. C’est-à-dire : former un algorithme.

Comme dans tout formalisme (analyse et synthèse cartésiennes).-- Voir S.T. 16 (Algorithme déductif). -- Voir notamment T.S. 14 : Théorie de la définition. L’ensemble des données et uniquement les données (entières) sont “mises dans l’ordinateur” (= programmées). - L’algorithme est le véritable noyau, car il s’agit d’une définition.

### ***La vie comme un algorithme.***

Le formalisme contient l'algorithme. L'OT 179 nous apprend que ce double fait n'est pas accidentel : la structure de base " donné/demandé " régit dans les deux cas la réalité en tant que processus. Mais la vie aussi peut être comprise comme "donnée/demandée".

Formalisme informatique où la vie est en train de trouver la solution. Il procède de manière algorithmique, par étapes. -- C'est cette similitude entre la vie, le formalisme et l'informatique qui est révélatrice sur le plan ontologique. Tous trois ont pour objet la résolution de problèmes.

### ***Méthode déductive.***

Base : la phrase hypothétique ou conditionnelle elle-même avec la structure "si-alors". Avec préfixe et postfixe (PHRASE /CONCL. ).

La réduction (y compris l'induction et la formation d'hypothèses) est en fait une déduction possible. La déduction est le type de réflexion de base sur la réalité. L'induction et la formation d'hypothèses (lemmats, par exemple) présentent la même forme de base, mais de manière restrictive, avec des réserves.

La raison est : l'axiome de la raison ou du motif (nécessaire et) suffisant. -- En déduction, cette raison/cette base est là en premier lieu. Dans la réduction (induction : généralisation ; formation d'hypothèses, si nécessaire en tant que lemme), cette raison/cette base est présumée. -- Dans la formulation de Jevons-Lukasiewicz : A--B (si A, alors B). Avec deux variantes : bien, A ; donc B (déduction) ; bien, B ; donc A (réduction).

### ***Deux applications.***

a. Calcul par ordinateur. Utiliser les données introduites dans l'ordinateur pour en déduire correctement (logiquement),

b. Calcul éthique à partir d'axiomes. Dans ce dernier cas, nous abordons la question de la sur-complication ou - comme on dit récemment - de la "complexité" du traitement déductif des axiomes.

### ***25.-- Le destin.***

Le donné est le fait que nous sommes situés, -- jetés dans la vie. L'exigé est le fait que nous devons nous engager ("engagement") dans la solution de l'exigé (problème), en concevant nos vies.-- Tel est le thème central du destin logiquement strict.

### ***Il fallait le faire.***

Cette expression quotidienne, voire populaire, exprime le caractère déductif de notre destin. Cela signifie : le sort réel était déductible des prémisses (axiomata). Prévisible (pour ceux qui connaissent toutes les données).

Une grève est - sous réserve (étant donné les prémisses - sous - réserve) - prévisible, car déductible.

Thoukudides d'Athènes dans son historiographie a. reproduit les faits, b. mais les rend compréhensibles, c'est-à-dire déductibles des prémisses.

*Hegel* est une figure complexe : il est profondément rationnel mais aussi profondément romantique. L'histoire est donc centrale (romantique) mais tout à fait rationnelle, car déductible.

La totalité de tout ce qui était, est et sera est centrale (comme "le concept" de la réalité totale). C'est ainsi que Hegel arrive à sa dialectique historique, c'est-à-dire à l'histoire (la collection des systèmes de destin) rendue déductible.

Dans ce contexte, l'induction, le prélèvement d'échantillons par l'expérience, joue un rôle fondamental. Car l'"existence pure" n'est pas prouvée par de simples données abstraites : l'existence est une donnée.-- Qu'est-ce donc que la déduction pour Hegel ? "Indiquer" et "comprendre" à partir de (la compréhension de) l'ensemble vivant le sens et la place de quelque chose.

***"Tout ce qui est "réel " est "raisonnable " et tout ce qui est "raisonnable " est "réel ".***

Cet axiome signifie que tout ce qui résout les problèmes et peut donc être appelé "réel", c'est-à-dire affectant la réalité, est immédiatement "raisonnable", c'est-à-dire justifiable par le raisonnement. Oui, déductible de donné et demandé. Cf. EO 11.

Ainsi, un gouvernement qui ne résout pas les problèmes - la demande - est "irréel" et donc "déraisonnable" (rationnellement injustifiable, non déductible des données et du problème). -- C'est la dialectique du destin.

### ***Crise de l'ontologie.***

La construction de systèmes était autrefois une caractéristique d'un certain nombre d'ontologues éminents (Aristote, Thomas d'Aquin, Suarez et Hegel). - En fait, il s'agissait d'élaborer une vision du monde et de la vie, sur une base ontologique, avec les moyens de l'époque dans laquelle vivaient les grands systématiciens.

Mais, comme le disait Hegel, avec le temps, ils deviennent "irréels", déconnectés des problèmes du temps !

Cause principale : ces systématiciens remplissent le concept vide de l'être avec de simples données catégorielles qui sont limitées dans le temps et deviennent ainsi obsolètes, - irréelles.

D'où la crise principalement postmoderne avec son endisme ("La fin de la philosophie").

1. Remplacer l'ontologie et la logique traditionnelles, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, par la notion de réseau comme quelque chose de suspendu dans l'air, est une forme de nominalisme qui contourne la définition de l'entreprise (EO 12) pour se fondre dans une sorte de "réalité virtuelle" (EO 153) et de médiatisme... Une notion qui semble attirer de nombreux intellectuels aujourd'hui.

2. La notion de "déconstruction", telle qu'elle a été proposée par J. Derrida, entre autres, concerne les traditions grecque, chrétienne et moderne (en particulier l'idéalisme allemand). Avant tout, le caractère universellement valable de toute ontologie et logique traditionnelle est "démantelé". Pourtant, un Derrida, dans un moment de lucidité, admettra qu'il ne peut se passer de ces traditions !

Cela montre la double nature de la tradition :

- a. un noyau éternellement valide (que nous avons essayé d'expliquer) et
- b. un habillage spécifique au temps et à la période (rembourrage, comme nous l'avons vu).

Le premier est éternellement "réel" (résolution de problèmes) ; le second est "réel" pour un temps (résolution de problèmes limités dans le temps).

*En passant* : R. Bakker, dans une brève critique de S. IJsseling, ed. *Jacques Derrida (An introduction to his thinking)*, Baarn, 1966 - in *Tijdschr.v.filos.* 46 (1986) : 4 (déc.) - dit : "Sans aucun doute, Derrida a apporté une contribution indéniable à la technique de l'écriture et de la lecture philosophiques. Mais, si un étudiant me demandait quel philosophe il pourrait étudier pour venir à bout de ses questions de vie, je lui déconseillerais Derrida".

### 27.-- Être trop compliqué.

Complexe", qui jusqu'à récemment signifiait seulement "compliqué", signifie, en termes d'apprentissage désordonné ou de chaologie, "sur-compliqué", et non pas "désassemblé". Non sensible à la "stoïchiose".

Zénon d'Élée est peut-être le premier à exprimer la complexité opaque de la réalité en termes strictement logiques.

- a. Il élimine l'adversaire par un "raisonnement si-alors" qui aboutit à l'absurde.
- b. Le résultat, cependant, est que "ni vous ni moi" n'avons absolument raison.

Cela prouve que la raison est confrontée à des questions non seulement non résolues, mais peut-être même insolubles... Chez Platon, on trouve cela sous la forme de l'"ananke", l'indéchiffrable, voire le fait indéchiffrable (d'où les dialogues aporétiques).

***Le moyen pratique de s'en sortir est d'entrer un lemme ou une entrée as if et de travailler avec lui comme une hypothèse.***

À l'époque, Willmann appelait cela "la méthode lemmatique-analytique". EO 229 : Ce qui reste transphénoménal et se présente pourtant comme "quelque part réel" est traité comme une hypothèse. -- EO 229 : Ce qui reste transphénoménal et émerge pourtant comme "quelque part réel" est traité comme une hypothèse.

***28.-- Être trop compliqué.***

Le déterminisme-sans-autres a été la prémisse rationaliste jusqu'à présent (y compris Einstein). Un système peut être prédit à partir des conditions initiales (déduction).

Le destin sait depuis longtemps que notre avenir ne peut être déduit des conditions initiales de notre vie, sauf si nous le ressentons.

Comment une pièce de monnaie peut rouler, la "raison" ne peut pas le prévoir de manière parfaitement déterministe ! La complexité ! La théorie (chaologie) devient désormais un élément intrusif de presque toutes les sciences professionnelles. Car la relation entre les précurseurs (causes) et les séquelles (effets) est "sensible", c'est-à-dire désordonnée - capricieuse. C'est ce qu'on appelle "l'effet papillon" (EO 232).

***Systèmes désordonnés.***

Ce sont des doubles roulants - les oscillations, c'est-à-dire la déstabilisation, la bifurcation (possibilités bifurquées de survivre / de subir), la crise (absence de diagnostic) sont des traits de caractère.

***La théorie du lien psychothérapeutique :***

Des approches différentes donnent un seul et même résultat !

***La théorie économique du chaos ou la gestion du chaos (par exemple, H. Sérieyx)***

:

Les faits économiques, depuis la fin des années 80, réfutent les axiomes économiques établis ! Ainsi : la révolution de l'information, la délocalisation mondiale, l'effondrement des grands systèmes économique-politiques (socialisme, capitalisme) ainsi que l'évolution constante des techniques !

La stoïchiosité des phénomènes produit un spaghetti ! Incompréhensible - et pourtant les entrepreneurs y vivent ! Avec des lemmes de toutes sortes.

La philosophie de Platon est double : a. elle contient un noyau éternel ; b. mais elle reflète aussi les éléments du temps.

Notre solution est EO 34 : traditionnellement mise à jour. En termes de grec ancien : paraphraser, reformuler ! Le cours a essayé d'exposer le noyau éternel autant que possible en reflétant la vie actuelle.

Avant-propos.- (01/02).....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 1.-- Existence (existence) et être (essence). (03/09) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Echantillon 2.-- l'utilisation préontologique - utilisation ontologique du langage. (10/17) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 3.-- Théorie de la négation ontologique. (18/22) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 4.-- L'ontologie des lois de l'être (23/28) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 8. -- Le transcendantal. (44/72) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 11. -- La méthode hypothétique. (73/80) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 12.-- La méthode diététique-synagogique. (81/92). .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 13 -- La méthode inductive (généralisation). (93/ 97) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 14.-- Types de méthode inductive. (92/115) ..	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 15.-- Ontologie holistique. (116/119). .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 16.-- Ontologie holistique : phénoménologie (120/125).....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 17.-- Ontologie holistique : phénoménal/ transphénoménal. (126/131). .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 18.-- Ontologie holistique : la théorie abc. (132/136).....	132
Exemple 19.-- Ontologie holistique : axionique. (137/142).....	137
Exemple 20.-- Ontologie holistique : le compagnon de l'homme. (143/.....	143
Exemple 21.-- Ontologie holistique : formalisme (formalisation) (156/167) .....	<b>Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.</b>
Exemple 22.-- L'ontologie holistique : encore un formalisme. (168/179).....	168
Exemple 23.-- Ontologie holistique : technologie informatique. (178/191).....	180
Echantillon 24.-- ontologie holistique : la méthode déductive. (192/208).....	192
Exemple 25.-- Ontologie holistique : le destin. (206/219).....	209
Echantillon 26.-- Ontologie holistique : crise de l'ontologie (220/225) .....	220
Exemple 27.-- L'ontologie holistique : l'être trop compliqué. (226/339).....	226
Notes d'étude.....	240